

SEIZIÈME ANNÉE

TOME XVI, n° 5

Pris : 4 francs

BULLETIN

DE

# l'Ecole Française

D'EXTRÊME-ORIENT

— 1917 —

BIBLIOGRAPHIE.

CHRONIQUE. — DOCUMENTS ADMINISTRATIFS.

INDEX ET TABLE.



HANOI  
IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT

1917

# BULLETIN DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Le *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient* est en vente à Hanoi, à l'École Française d'Extrême-Orient, et à l'Imprimerie d'Extrême-Orient; à Paris, chez E. LAROUSSE, 28, rue Bonaparte. Le prix de l'abonnement annuel est fixé à 20 francs, port compris.

Les volumes parus sont mis en vente au prix de 30 francs pour les années 1901-1910 (tomes I-X) et de 25 francs pour les années suivantes. Toutefois les tomes I et III (1901 et 1903) ne sont plus vendus séparément.

Chaque numéro simple antérieur à l'année 1912 est vendu 7 fr. 50; chaque numéro double 15 francs.

A partir de l'année 1912, chaque numéro est vendu à un prix spécial, indiqué sur la couverture.

**Ce tarif annule les précédents.**

Toutes les communications concernant la rédaction du *Bulletin* doivent être adressées à M. le Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient, à Hanoi.

---

## Articles parus en 1916.

- |  |           |
|--|-----------|
| 1. — H. MASPERO. — Etudes d'histoire d'Annam.....  | 4 fr. 00  |
| 2. — M. F. SAVINA. — Dictionnaire Miao-tseu-français.....                                    | 10 fr. 00 |
| 3. — NOTES ET MÉLANGES.....  | 5 fr. 00  |
| P. PETITHUGUENIN. — Notes critiques pour servir à l'histoire du Siam.                        |           |
| L. FINOT. — Les dates de l'inscription de Nagara Jum.  |           |
| H. MASPERO. — De quelques interdits en relation avec les noms de famille chez les Tai-noirs. |           |
| H. MASPERO. — Quelques mots annamites d'origine chinoise.                                    |           |
| N. PERI. — Le dieu Wei-t'o.  |           |
| H. MARCHAL. — Dégagement du Phimānakās.  |           |
| H. PARMENTIER. — Cartes de l'Empire Khmèr d'après la situation des inscriptions datées.      |           |
| 4. — H. PARMENTIER. — Vat Nokor.....   | 3 fr. 00  |
| 5. — Bibliographie. Chronique. Documents administratifs.....                                 | 4 fr. 00  |

---

## Articles à paraître en 1917.

- H. PARMENTIER. — Anciens tombeaux au Tonkin.  
G. CÆDÈS. — Documents sur la dynastie de Sukhodaya.  
N. PERI. — Hārīti, la Mère-de-démons.
-



## BIBLIOGRAPHIE.

---

### INDOCHINE.

Georges MASPERO. — *Grammaire de la langue khmère* (cambodgien). — Paris, Impr. Nationale, 1915. in-8°. VIII-489 pp.

La langue khmère était depuis longtemps dotée d'un bon dictionnaire ; il lui manquait une grammaire : M. Georges Maspero vient de la lui donner et il a rendu par là aux études cambodgiennes un service signalé. Son travail est d'autant plus méritoire qu'il n'y était aidé par aucun devancier indigène. Il a dû marcher en pionnier sur un terrain difficile, recueillir les faits grammaticaux, les classer, en chercher le principe et les exprimer en règles. C'est là une entreprise ardue, qui demande une longue patience ; et quand l'auteur nous dit, en tête de son Introduction, que son livre est « le fruit de vingt années de labeur », il nous fait mesurer du même coup l'ampleur de la tâche qu'il s'était assignée, la conscience qu'il a mise à la remplir et la reconnaissance qu'elle doit lui mériter. Un tel ouvrage étant destiné à exercer une influence étendue et prolongée, il convient de l'examiner en détail et de signaler les thèses qui prêtent à discussion : c'est aussi le meilleur moyen de rendre hommage au long effort d'où ce livre est issu.

Le plan est le suivant : après un chapitre introductif sur l'histoire du peuple khmèr et de sa langue, on trouve exposés en quatre chapitres : la transcription et l'orthographe, l'alphabet, la phonétique et les procédés de dérivation et de composition. Chaque « partie du discours » fait ensuite l'objet d'un chapitre spécial. Une étude très approfondie de la syntaxe termine l'ouvrage, que complète un Tableau des principales racines et de leurs dérivés les plus employés.

*Phonétique.* — La phonétique est, avec l'orthographe, la partie de la grammaire où Maspero a introduit le plus de vues personnelles. Les unes sont justes et convaincantes ; d'autres prêtent à la critique. Avant de les examiner, nous ferons quelques remarques sur la terminologie.

La phonétique khmère est dominée par la distinction des consonnes (et subsidiairement des voyelles) en deux séries, dont la première emprunte les signes des sourdes sanskrits et la seconde les signes des sonores. Comme les

consonnes  $\tilde{n}$  *ka* et  $\tilde{n}$  *ko*, qui viennent en tête de chaque série, ont respectivement pour voyelle inhérente *a* et *o*, on a pris l'habitude de désigner toutes les consonnes par la voyelle de leurs chefs de file et de les appeler : consonnes *a*, consonnes *o*. Je crois qu'il faudrait renoncer à ces dénominations singulières, qui peuvent donner lieu à des confusions fréquentes et jeter le lecteur non averti dans une véritable perplexité, en présence de logogripes tels que celui-ci (p. 80) : « Seule la voyelle *a* se rencontre isolée ou initiale de syllabe. La voyelle *ò*, jamais isolée non plus qu'initiale de syllabe, est toujours précédée d'une consonne *ò* ». Il faut un instant de réflexion pour comprendre qu'il ne s'agit pas ici des voyelles *a* et *o*, mais des voyelles de la première et de la seconde série : cette dernière expression serait préférable.

La règle ci-dessus a engendré les rubriques : « timbre fonction de la voyelle » et « timbre fonction de la série », qui ne sont pas très heureuses dans les termes. Comment le timbre, qui est l'élément constitutif de la voyelle, pourrait-il être ou n'être pas fonction de cette même voyelle ? Ce que veut dire Maspero, mais ce que sa formule ne dit pas clairement, c'est que, dans la première série, le timbre vocalique est indépendant, tandis que dans la seconde il est déterminé par la consonne.

Enfin, les voyelles sont caractérisées comme « ouvertes » ou « fermées ». Ce sont là des termes bien vagues : on peut s'en servir comme d'étiquettes commodes, mais à condition d'en préciser la valeur, car ils ne portent pas en eux-mêmes leur définition. Pour apprécier l'insuffisance de ces qualificatifs, il suffira de remarquer que M. classe dans la même catégorie « *e* fermé » les voyelles de  $\text{ᨲᨶᨶ}$  *dbèl* et de  $\text{ᨲᨶᨶ}$  *ker*, simplement distinguées comme « *e* fermé bref » et « *e* fermé long ». Mais comme le premier répond à peu près à l'*u* de l'anglais *but* et le second à l'*é* du français *marquée*, il est évident que ces deux voyelles ne diffèrent pas seulement par la quantité, mais aussi par le timbre.

Le vocalisme du khmèr, tel qu'on croyait le connaître jusqu'ici, sort des mains de M. sensiblement transformé, et je dois dire que la plupart de ces innovations ne me paraissent pas complètement justifiées. Elles peuvent se résumer ainsi :

1. Les sons  $\text{ᨲᨶᨶ}$ ,  $\text{ᨲᨶᨶ}$ , considérés jusqu'ici comme des voyelles simples, sont des diphtongues ;
  2. Les sons  $\text{ᨲᨶᨶ}$ ,  $\text{ᨲᨶᨶ}$ , définis par les auteurs les plus récents (Finot, Pan-netier), comme des voyelles simples, sont aussi des diphtongues ;
  3. La graphie  $\text{ᨲᨶᨶ}$  n'est que la notation de l'*a* fermé long de la seconde série ; la brève correspondante s'indique par  $\text{ᨲᨶᨶ}$  ou  $\text{ᨲᨶᨶ}$  ;
  4. Le *reamuk* n'a d'autre fonction que d'abrégé une voyelle finale.
- Examinons ces différents points.

1. Sur les phonèmes  $\overset{\sim}{\text{H}}$ ,  $\overset{\sim}{\text{H}}$  il est permis d'être très affirmatif. Tout le monde est d'accord pour y reconnaître des voyelles simples. Ce qui est vrai, c'est que  $\overset{\sim}{\text{H}}$  étant très ouvert, peut donner à l'oreille l'illusion d'un son  $a$ , et même, si on augmente l'ouverture de la bouche, d'un  $a$  pur. C'est ainsi que Faraut, qui a évidemment noté d'après l'audition les termes de son *Astronomie*, écrit *kaet* et *langsak* les mots  $\text{កែត}$  et  $\text{ល្បែងស័ក}$ . Mais ce n'est là qu'une apparence ; et cette apparence même ne saurait exister pour la voyelle  $\overset{\sim}{\text{H}}$  de la 2<sup>e</sup> série, beaucoup moins ouverte que celle de la première (1).

2. La question est plus controversée en ce qui touche  $\overset{\sim}{\text{H}}$  et  $\overset{\sim}{\text{H}}$ , puisque Janneau et Aymonier les caractérisent comme des diptongues. Je ne puis que maintenir, d'accord avec Pannetier, que ce sont des voyelles simples. La première est un  $o$  fermé (2), la seconde un  $o$  plus fermé, à la limite de l' $u$  (français *ou*), ce qui fait que certains auteurs la notent par  $u$ , *ou*, mais inexactement à mon avis, car il y a une différence très marquée entre  $\overset{\sim}{\text{H}}$  et  $\text{កា}$ . En disant que  $\overset{\sim}{\text{H}}$  est une voyelle simple, je ne parle que de la voyelle médiale ; car  $\overset{\sim}{\text{H}}$  final, écrit ordinairement  $\overset{\sim}{\text{H}}$  (3) est en effet une diptongue *au* : pour Maspero (p. 58), cette graphie, qu'il transcrit *aouv*, n'est pas une simple diptongue, mais un son composé de *au* [prononcé *aou*] + *v* [prononcé *ou*] : en sorte que  $\overset{\sim}{\text{H}}$  devrait se prononcer *aouou*. Je n'ai jamais entendu sur les lèvres des Cambodgiens un aboiement de ce genre.

3. M. a sur l'origine de  $\overset{\sim}{\text{H}}$  une théorie fort ingénieuse, qui peut se résumer ainsi. Primitivement  $\overset{\sim}{\text{H}}$  avait le son  $a$  fermé ; plus tard cette voyelle prit un son de diptongue *ea* dans le plus grand nombre de mots, tandis que d'autres gardaient le son primitif  $a$ . Pour distinguer ceux-ci, on les affecta du *saṅkal*, qui est, dans ce cas, non le signe de la brève, mais un signe diacritique ayant pour effet de donner, ou plutôt de maintenir à la voyelle  $\overset{\sim}{\text{H}}$  la valeur de «  $a$  fermé de la série  $o$  ». C'est ainsi qu'on a :

---

(1) Je remarque à ce propos que Maspero, qui note ces deux sons par *eu*, juge « assez ténue » la différence qui les sépare (p. 102). Elle est en fait considérable, et par là se trouve éliminée sa critique (p. 37, etc.) contre l'orthographe  $\text{ល្បែង}$  qui, si elle s'écarte de l'étymologie, est parfaitement conforme à la prononciation.

(2) Je reconnais que le timbre de cette voyelle laisse percevoir une légère inflexion qui pourrait être le germe d'une diptongue ; mais cette nuance est trop peu prononcée pour se traduire dans l'orthographe actuelle.

(3) La forme ancienne est sans *v* final ; par exemple  $\text{ស្លូ}$  s'écrit  $\text{ស្លូ}$  (inscription de Sukhothai).

ភាត *keat* « attacher serré » et ភាត *kat* « vous » ;  
ទាន *tean* « aumône », et ទាន *tan* « à temps ».

Cette thèse aurait une certaine probabilité si l'orthographe ancienne de ភាត, ទាន était ភាត, ទាន. Mais il n'en est rien ; on trouve ces mots dans les inscriptions sous la forme ភាត, ទាន, ce qui semble indiquer que la graphie moderne marque une évolution non d'un *a* primitif, mais de la voyelle inhérente de la seconde série.

Il est encore moins vraisemblable que អ័, អ័័ soit la voyelle brève correspondant à ce prétendu « *a* fermé long ». Qu'on dresse deux listes parallèles de ces deux voyelles :

ភាត	អ័
អភ័ល	ព័
ស្ម័ល	ល័, លា័
ភាត	ក័
លាត	ទា័
ជាត	វ័, វា័

et qu'on les fasse prononcer par un Cambodgien : on fera sans peine les observations suivantes, toutes contraires aux conclusions de Maspero. D'abord la graphie អ័ recouvre deux sons assez différents, selon que la voyelle est suivie d'une consonne autre que *k* et *h*, ou de ces deux consonnes : le premier est un *a* guttural très voisin de *o*, le second une diphtongue *ɛa*. En second lieu អ័, អ័័ n'est nullement la brève d'une prétendue longue អ័ — celle-ci est plutôt brève que longue —, mais bien cette même diphtongue *ɛa* dont il vient d'être question : លាត et លា័ ont un timbre sensiblement identique (1).

---

(1) Maspero lui-même confirme notre thèse quand il transcrit រាមុក *reamuk* ; pour être conséquent avec lui-même, il devrait écrire *rāmuk*.



époque, sinon terminée, au moins fortement dessinée ». — Cela suppose simplement qu'il existait entre les deux parlars une tendance commune qui s'est réalisée séparément.

2<sup>o</sup> Dès l'origine, les scribes confondent, à la fin des mots khmèrs venus du sanskrit, la sonore et la sourde et finissent par ne plus noter que la sourde. — Ces erreurs sur la qualité de la consonne finale, si erreurs il y a, n'intéressent que l'orthographe et non la phonétique, puisque, en khmèr comme en sanskrit, une sonore finale devenait sourde et ne pouvait donc être perçue que comme une sourde.

Ces difficultés, on le voit, ne sont pas très graves. Par contre, l'existence d'anciennes sonores en khmèr se justifie par des raisons d'une certaine valeur. D'abord l'écriture. Qu'on ait choisi les signes des sonores pour noter des sourdes, c'est une anomalie dont il faut trouver l'explication. Voici celle de Maspero (p. 116) : « Naturellement la différence entre la sonore et la sourde du sanskrit, de nature *consonantique*, s'est traduite *vocaliquement* en mon et en khmèr ; et au lieu d'être rendue par une vibration *subjective* de l'articulation consonantique, elle l'a été par une variation *objective* de la voyelle subséquente. » En d'autres termes, des consonnes identiques ont été rendues par des signes différents et des voyelles différentes par des signes identiques. M. juge ce procédé « naturel » : il me paraît tellement artificiel qu'on ne saurait l'admettre sans de très solides arguments, dont je n'aperçois pas trace.

Il y a un autre fait à l'appui de notre opinion : ces sonores, absentes du khmèr, existent dans les idiomes apparentés : stieng, bahnar, etc ; missionnaires et voyageurs s'accordent à les y signaler. M. se débarrasse prestement de ces témoignages. Qui sait s'ils ont bien entendu ? Et à supposer même que ces consonnes soient de vraies sonores, elles peuvent n'être que d'anciennes sourdes transformées. — Ainsi M. repousse une évolution du khmèr dont témoigne l'écriture, mais il est prêt à admettre, dans les parlars congénères, une évolution inverse qui ne s'appuie sur rien !

Pour résumer ces observations sur la phonétique, nous croyons, contre Maspero, que les occlusives de la deuxième série sont d'anciennes sonores ; que les sons  $\underset{u}{\text{H}}$ ,  $\overset{\hat{}}{\text{H}}$ ,  $\overset{\hat{}}{\text{H}}''$ ,  $\overset{\hat{}}{\text{H}}''$  sont des voyelles simples et non des diphtongues ; que le *reamuk* est autre chose qu'un abrègement de la voyelle finale et que celui qui affecte une voyelle de la 2<sup>e</sup> série n'est pas la brève de l'« a fermé long » de la même série.

*Transcription.* — La réforme de la phonétique entraînait logiquement celle de la transcription. Tout d'abord les nouvelles diphtongues introduites dans le vocalisme khmèr réclamaient une notation par deux voyelles. C'est ainsi que, dans le nouveau système,  $\underset{u}{\text{H}}$  = au,  $\overset{\hat{}}{\text{H}}$  et  $\overset{\hat{}}{\text{H}}''$  = eu ;  $\overset{\hat{}}{\text{H}}''$  = ou ;  $\overset{\hat{}}{\text{H}}''$ , ne disposant plus de la transcription au, est devenu ao ;  $\overset{\hat{}}{\text{H}}''$  est noté par ea,  $\overset{\hat{}}{\text{H}}''$  par

a. Le *reamuk* se traduit simplement par l'abrègement de la voyelle ;  $i\tilde{h}^{\circ}$ , par une singularité inexplicable, a disparu du tableau des voyelles et diphtongues.

Quant aux consonnes, la grande innovation consiste dans la distinction graphique des deux séries. On avait jusqu'ici reculé devant ce parti, en raison de la multiplicité des signes diacritiques. M. s'y est résolu et il a choisi comme marque distinctive un trait sous la lettre ; seulement, au lieu de marquer ainsi les consonnes anormales de la 2<sup>e</sup> série (sonores par le signe, sourdes par l'articulation), ce sont les caractères primitifs, normaux, ceux de la première série, qui sont ainsi soulignés. La raison nous en est donnée en ces paroles ailées (p. 34) : « La consonne *a* a été choisie de préférence à la consonne *ò* parce que moins fréquente. » La logique n'a donc rien à voir ici.

Il faut reconnaître qu'il y a un avantage sérieux à pouvoir distinguer du premier coup d'œil le signe consonantique ; mais le grand nombre de lettres soulignées donne aux textes un aspect assez peu engageant et en rend l'impression fort difficile, ces caractères n'existant pas dans le matériel typographique ordinaire (1).

*Orthographe.* — L'orthographe actuellement en usage au Cambodge est assez flottante et souvent irrationnelle ; le besoin d'une réforme se fait depuis longtemps sentir. Maspero l'a entreprise avec l'autorité d'un législateur et d'un juge : il édicte des règles et condamne au nom des règles qu'il a posées. Mais on ne voit pas toujours clairement sur quoi se fondent ces injonctions et ces prohibitions. Lorsque la règle n'est que l'expression abstraite de tous les faits connus, elle s'impose comme évidente. Si elle contredit certains usages, il lui faut d'abord en démontrer l'incorrection, sans quoi elle cesse d'être impérative pour prendre le caractère d'un simple conseil. C'est une distinction que nous aurons l'occasion de rappeler en appréciant les principes posés par M. en vue de « l'adoption d'une orthographe raisonnée conforme au génie de la langue ».

Parmi les voyelles, *i* a engendré des nuances de prononciation pour lesquelles de nouveaux caractères ont été introduits dans l'alphabet à une époque assez récente. Faut-il en consacrer l'emploi dans l'écriture indigène et les transcrire par des signes spéciaux ? M. se prononce pour la négative. Il nous semble cependant que les sons  $\tilde{h}$  et  $\tilde{h}^{\circ}$ ,  $\tilde{h}$  et  $\tilde{h}^{\circ}$  étant nettement différents (*i* et *ĩ*, *i* et *ir*), il y a un réel avantage à les distinguer au moyen des signes

---

(1) Maspero critique ma transcription parce qu'elle use d'une quantité de signes diacritiques qui en rendent l'impression très difficile en France. Je crois qu'il exagère cette difficulté ; mais j'aimerais à savoir combien d'imprimeries françaises possèdent ses caractères soulignés. En tout cas ils n'existent pas en Indochine, et c'est surtout ici qu'on aura l'occasion d'imprimer du khmèr.

déjà employés pour cet objet et d'écrire, par exemple,  $\overset{\circ}{\text{ḥ}}\text{ḥ} \text{ l}^{\circ}\text{ḥ}$  et  $\overset{\circ}{\text{ḥ}}\text{ḥ} \text{ l}^{\circ}\text{ḥ}$  ;  
 $\overset{\circ}{\text{ḥ}}\text{ḥ} \text{ si}$  et  $\overset{\circ}{\text{ḥ}}\text{ḥ} \text{ spur}$ . Cette modification s'observe même dans la première série (1) :

$\overset{\circ}{\text{ḥ}}$ . —  $\overset{\circ}{\text{ḥ}}\text{ḥ}$ , s'irriter ;  $\overset{\circ}{\text{ḥ}}\text{ḥ}$ , étang.

$\overset{\circ}{\text{ḥ}}$ . —  $\overset{\circ}{\text{ḥ}}\text{ḥ}$ , dériper une étoffe [différent de  $\overset{\circ}{\text{ḥ}}\text{ḥ}$ , débarbouiller] ;

$\overset{\circ}{\text{ḥ}}\text{ḥ}$ , faire un grand effort ;

$\overset{\circ}{\text{ḥ}}\text{ḥ}$ , renifler ; siam. *kāsīt*.

$\overset{\circ}{\text{ḥ}}\text{ḥ}$  [ $\overset{\circ}{\text{ḥ}}\text{ḥ}$ ], objets de toilette ;

$\overset{\circ}{\text{ḥ}}\text{ḥ}$  [ $\overset{\circ}{\text{ḥ}}\text{ḥ}$ ], se redresser ;

$\overset{\circ}{\text{ḥ}}\text{ḥ}$ , répéter ;

$\overset{\circ}{\text{ḥ}}\text{ḥ}$ , creux [=  $\overset{\circ}{\text{ḥ}}\text{ḥ}$ ].

$\overset{\circ}{\text{ḥ}}\text{ḥ}$ , effilé ;

$\overset{\circ}{\text{ḥ}}\text{ḥ}$ , minutieux ;

$\overset{\circ}{\text{ḥ}}\text{ḥ}$ , asthme.

La première voyelle  $\overset{\circ}{\text{ḥ}}$  représente une nuance assez faible pour qu'il n'y ait pas grand intérêt à la consacrer par une notation spéciale, mais la seconde  $\overset{\circ}{\text{ḥ}}$  est plus caractérisée : elle a à peu près le son *eu* fermé du français heureux ; elle ne diffère guère de  $\overset{\circ}{\text{ḥ}}$ .

On ne peut qu'être entièrement d'accord avec M. sur la nécessité de simplifier l'orthographe en proscrivant les lettres parasites. Aymonier en avait donné l'exemple dans son Dictionnaire. Mais les mauvaises habitudes des scribes ont prévalu et les mots sont constamment alourdis de finales *y*, *r*, *h* parfaitement superflues. Le principe n'est donc pas discutable ; mais il est d'une application assez délicate : car il s'agit de ne pas confondre ces consonnes

---

(1) J'ai exprimé à tort une opinion contraire dans BEFEO, II, p. 15.

*parasites* avec les consonnes *étymologiques*, qui non seulement permettent de reconstituer la forme ancienne des mots, mais qui même sont actuellement prononcées dans certaines régions du Cambodge. Par exemple ព័រ « deux » se prononce *pi*; mais la forme *vyar* des inscriptions nous apprend que *r* est partie intégrante du mot. M. admet la conservation de ces consonnes étymologiques, mais il lui arrive de les méconnaître : ainsi il faut écrire avec *r* : *kar* « cou » (p. 429); *cer* « longtemps » = skr. *cira* (p. 439); *chor* « se tenir debout » (p. 446), etc (1). Par contre il y a lieu de supprimer partout *h* final, qui ne sert à rien, et y quand il n'est qu'une doublure de *i*.

Maspero a posé pour la graphie des consonnes finales un certain nombre de règles précises, qui paraissent entièrement justes en tant qu'elles s'appliquent aux mots khmèrs, mais qui deviennent contestables, quand il prétend les étendre aux termes d'origine sanskrite. Ainsi il proscriit à la fin des mots les occlusives de la deuxième série, les aspirées, la nasale et la liquide de la première série, les groupes consonantiques. Selon lui, il faudrait écrire *ṅṅ* et non *ṅṅ* = *rāja*; *ṛṣṅ* et non *ṛṣṅ* = *megha*; *ṅṅ* et non *ṅṅ* = *purāṇa*; *ṅṅ* et non *ṅṅ* = *dharma*. On se demande sur quoi s'appuie cette prohibition : elle contredit l'usage des lettrés cambodgiens; elle n'est pas (malgré ce qui est dit p. 42) imposée par une règle phonétique, puisque l'alternative se pose entre deux finales de même articulation. Elle ne se fonde que sur une assimilation arbitraire des mots étrangers aux mots indigènes. Elle a, d'autre part, l'inconvénient de multiplier les homophones et de confondre des vocables que l'orthographe étymologique permet de distinguer, par exemple : គាប « hacher à coups rapides » et គាប « mot » = *ṣabdu*; ឆ្ល័ « interroger » et ឆ្ល័ « ciel » = *svarga*; etc.

Une autre règle concernant l'emploi des consonnes aspirées, est ainsi formulée (p. 41) : « Bien qu'en principe, avec une gutturale ou la liquide *r* comme souscrite (2), l'aspiration de la consonne-soutien ne soit pas obligatoire (§ 196), il a paru préférable dans cette grammaire de toujours employer la consonne affectée de l'aspiration, la règle du § 195, conforme au génie de la langue khmère, tendant à se généraliser de plus en plus... Quel que soit

---

(1) Il n'est pas aussi difficile qu'on pourrait le croire de déterminer si un *r* est parasite ou étymologique; nous avons pour cela le témoignage des inscriptions et celui des dialectes qui ont conservé l'*r* final. J'ai noté récemment, dans le parler d'un Cambodgien de la province de Koh Kong, les mots suivants terminés par un *r* très vibrant : *kar* « cou »; *pir* « deux »; *sasar* « colonne »; *saser* « écrire »; *sambôr* « couleur »; *chor* « se tenir debout »; *kdâr* « planche »; *kokîr* (inscr. *gargyar*).

(2) Ne faudrait-il pas lire : « avec une semi-voyelle ou la liquide វ័ » ?

d'ailleurs le parti adopté en ce cas, il est indispensable de s'y tenir d'une façon constante. » Nous ne saurions souscrire à un tel principe. La grammaire a pour objet d'enregistrer les faits, non de les devancer. Il existe en khmèr une *tendance* à aspirer la consonne-soutien ; cette *tendance* s'est réalisée pour un grand nombre de mots, elle en a épargné d'autres : nous n'avons qu'à nous conformer à l'état présent de la langue en aspirant les premiers et en laissant les autres sans aspiration. Aucun Cambodgien lettré n'admettra les formes យាប, យា pour កាប, កា. Il se peut que de telles formes entrent un jour dans l'usage ; elles en sont actuellement exclues, et c'est l'usage seul qui doit faire loi.

Inversement, l'interdiction (p. 175, § 197) d'aspirer la consonne-soutien d'une « occlusive mixte » (ច្បញ្ច, ច្បង) est arbitraire : la forme ច្បង se trouve dans les plus anciennes inscriptions.

La question des groupes consonantiques donne lieu à une autre difficulté. M. proscrit une foule de graphies usuelles, en vertu de règles dont il est le premier et unique auteur. Voici les principales :

1<sup>o</sup> « Deux consonnes de même ordre ne peuvent former groupe consonantique » (§ 182). — La règle est trop générale, puisqu'un assez grand nombre de mots commencent par *thn*. Mais, dit M., ces mots « n'échappent pas à la règle, puisque la dentale aspirée ច tient lieu ici de la cérébrale ន dont l'usage s'est perdu ». En effet les mots ថ្នក « poche » ; ថ្ន « couture » ; ថ្ន « échange » ; ថ្នល « gaffe », dérivent des radicaux ផ្នក, ផ្ន, ផ្ន, ផ្នល, qui ont pour initiale le signe de l'occlusive cérébrale sourde ; mais comme ce signe ne marque pas et n'a jamais marqué une véritable cérébrale (§ 111), l'aspirée a dû être de tout temps une dentale, ce qui contredit positivement la règle.

2<sup>o</sup> « Deux aspirées, deux nasales, deux semi-voyelles ou deux liquides ne peuvent constituer groupe consonantique » (§ 183). Les deux groupes cités comme fautifs, ល្ប et ល្បង, ne paraissent pas correspondre à la règle, étant formés de liquide + semi-voyelle. Au contraire la graphie ម្ប [ou ម្ប] est bien en contradiction avec elle (1) : mais est-elle pour cela incorrecte ? Il ne semble pas ; car si ម្ប était une mauvaise graphie pour ម្បង, il se prononcerait *mòhŋs*. C'est bien ce que croit, mais à tort, M. : en réalité il se prononce

---

(1) Ce mot n'est qu'un exemple entre plusieurs : voir le Dictionnaire d'AYMONIER, p. 325.

*mənīs*, avec cette « voyelle indéciſe » que les linguistes notent par ə et que les Siamois appellent *āksón klām*. La présence de cette voyelle réduite implique un groupe conſonantique.

3° « Une conſonne ò ne peut prendre place comme ſoutien en un groupe conſonantique que ſi la ſouſcrite eſt une naſale, une liquide ou une ſemi-voyelle » (§ 184). — Il y a au moins une exception :  $\text{ᨾᨿᩁ}$ , mâchoire.

4° « Les ſemi-voyelles et liquides ne peuvent être que ſouſcrites » (p. 187).

Cependant on écrit couramment  $\text{ᨾᨿᩁ}$ ,  $\text{ᨾᨿ}$ ,  $\text{ᨾᨿᩁ}$ , etc. Pourquoi ne pourrait-on le faire ?

5° « Tout groupe initial formé d'une naſale et d'une conſonne autre qu'une liquide eſt défectueux :  $\text{ᨾᨿᩁ}$ , prononcez *mecàs* ;  $\text{ᨾᨿᩁ}$  pron. *medec* ;  $\text{ᨾᨿᩁ}$  pron. *menis* » (§ 190).

Ce dernier mot était noté *mònis* au § 183 Ici M. admet qu'il ſe prononce *menis*, comme *mecas*, et *medec*. Cette prononciation ſuffit à condamner ſa prétendue règle : car ſi les deux conſonnes initiales ne formaient pas groupe, on prononcerait *mòcàs*, *mòdec*, *mònis*, ce qui n'eſt certainement pas le cas.

En ſomme, la queſtion eſt de ſavoir ce qu'il faut entendre par groupe conſonantique. Si c'eſt la rencontre de deux conſonnes ſans interpoſition d'aucune voyelle, il faudrait reſtreindre conſidérablement le nombre de ces groupes et éliminer une partie de ceux-là mêmes qu'admet M. Il me ſemble qu'on pourrait propoſer la définition ſuivante : forment groupe les conſonnes dont la première perd ou affaiblit ſa voyelle ; ſont indépendantes les conſonnes dont la première garde ſon timbre vocalique originel. Ainſi on écrira  $\text{ᨾᨿᩁ}$  ;  $\text{ᨾᨿᩁ}$   $\text{ᨾᨿᩁ}$  (§ 190),  $\text{ᨾᨿᩁ}$  (§ 198),  $\text{ᨾᨿᩁ}$  (§ 308),  $\text{ᨾᨿᩁ}$  (§ 466), parce qu'on prononce *mòcàs*, *mòdec*, *mənūs*, *dəbēt*, *mòdày*, *mələh* et non *mòcas* *mòdec*, *mònus*, *dəbēt*, *mòdày*, *mòlèh*.

Une dernière ſimplification orthographique preſcrite par M. conſiſte à ſupprimer le *daṃlò* dans les mots tels que  $\text{ᨾᨿᩁ}$ ,  $\text{ᨾᨿᩁ}$ , qu'il faudrait écrire  $\text{ᨾᨿᩁ}$ ,  $\text{ᨾᨿᩁ}$ . Je crois que le *daṃlò* eſt ici néceſſaire. Ce qu'on préfixe aux primitifs *mècàs*, *mlup*, ce n'eſt pas *a*, mais *aṃ*, et la double naſale labiale eſt perceptible dans la prononciation.

La phonétique ſe termine par une étude très bien faite ſur les modifications qu'ont ſubies les primitifs ſanskrits pour entrer dans la langue khmère. Obſervons ſeulement ſur le § 235 que la dérivation  $\text{ᨾᨿᩁ}$  < *gopāla* eſt aſſez difficile à admettre en raiſon du changement  $p > v$ , à moins de ſuppoſer ici une forme prākrite, ce qui ſerait fort intéreſſant et n'eſt pas abſolument

impossible ; - et sur le § 236 que les formes *ឥដ្ឋា*, *អាត្មា*, *ស្វាមី* remontent au pāli *ojā* et aux nominatifs sanskrits *ātmā*, *svāmī*.

Il y a une règle de la phonétique khmère, qui paraît avoir échappé à M., bien qu'elle soit connue des lettrés cambodgiens. Elle fournit un criterium fort utile pour la prononciation d'un grand nombre de mots tant khmères que sanskrits. Voici cette règle, dont je dois l'indication à M. Coëdès :

Dans un mot de deux syllabes, dont la seconde commence par une consonne autre qu'une occlusive ou un *s* (ou par un groupe où la consonne en question est dominante), le timbre vocalique de cette syllabe est déterminé par celui de la première.

Exemples :

1) ឆ	}	<i>ចំដាយ</i> <i>čamhày</i>	<i>រដ្ឋា</i>	<i>roñā</i>
		<i>ចំរៃ</i> <i>čaṅrai</i>	<i>ទំនន</i>	<i>tomnon</i>
2) ញ	}	<i>កំញាន</i> <i>kòṃñān</i>	<i>វិញ្ញាណ</i>	<i>viññān</i>
		<i>គុកញា</i> <i>òkñà</i>	<i>ពញា</i>	<i>poñā</i>
3) ម	}	<i>ក្រមាច</i> <i>kramàč</i>	<i>ក្រមាម</i>	<i>kromām</i>
		<i>ចម្រុះ</i> <i>čramòh</i>	<i>រមាស</i>	<i>romās</i>
4) យ		<i>ក្រយា</i> <i>krayà</i>	<i>មាយា</i>	<i>māyā</i>
5) រ	}	<i>បារី</i> <i>bārēi</i>	<i>គីរី</i>	<i>kīrī</i>
		<i>ដំរី</i> <i>daṃrēi</i>	<i>នារី</i>	<i>nārī</i>
6) វ	}	<i>កវី</i> <i>kavēi</i>	<i>ជីវិត</i>	<i>čivīt</i>
		<i>ក្រវ៉ាត</i> <i>kravăt</i>	<i>រវ៉ាត</i>	<i>rovăt</i>
7) ហ		<i>អាហារ</i> <i>àhàr</i>	<i>គុហា</i>	<i>kūhā</i> (1)

(1) Pour *ហ* il y a des exceptions.

*Corollaire.* Dans le cas où l'initiale de la seconde syllabe est *n* ou *l*, si la première syllabe est en *a*, on écrira *na*, *ŋ* ; si elle est en *o*, on écrira *sa*, *ŋ*.

Les deux parties qui suivent la phonétique et qui traitent, l'une des procédés de dérivation et de composition, l'autre des différentes espèces de mots et de leur place dans la phrase, n'appellent aucune remarque d'ordre général : c'est un exposé clair et complet, appuyé d'exemples bien choisis et où se trouvent condensés dans un ordre excellent un grand nombre de faits épars, qui prennent par là un degré supérieur de précision.

Nous en dirons autant de la syntaxe, en faisant seulement une légère réserve sur la tendance qui y règne de considérer le khmèr, non en lui-même, mais du point de vue de la langue française. Certaines pages donnent moins l'impression d'une syntaxe du khmèr que d'une méthode pratique pour traduire le khmèr en français. Par exemple § 404 : « Certains verbes, bien que possédant valeur intrinsèque active, peuvent, par le contexte, emprunter valeur réfléchie. Ex. *tà càs sdây nās*, « le vieillard s'en affligea grandement ». — Il est clair que la valeur réfléchie n'existe que dans le verbe français « s'affliger » et que si on traduit *sdây* par « regretter », elle disparaît. De même § 409 : « Lorsque deux verbes synonymes se suivent, le français n'en traduit qu'un seul. » § 412 : « Si les deux verbes ne peuvent former composé... le second est complément du premier et se traduira par l'infinitif ou par le participe présent. » etc. etc. C'est là un mode d'exposition un peu empirique, bien qu'il ne soit pas sans avantages pour les traducteurs.

Enfin la liste de radicaux et de dérivés qui termine le volume et qui est, si je ne me trompe, le premier essai de ce genre, constitue une précieuse contribution à la morphologie du khmèr et met bien en lumière la structure et les affinités des mots. Quoique cette liste ne soit pas complète et que certaines des dérivations qu'elle propose éveillent quelques doutes, elle est, dans son ensemble, solide et instructive.

Voici maintenant quelques remarques sur des points de détail.

P. 7, l. 1 et note 2. សីតណា កនហ៊ុត *Sētenà kònhùt* ; forme incorrecte : il faut lire សតនា កនហ៊ុត = *Satanāganahuta*.

P. 9. La légende ne dit pas que l'ancêtre des Khmèrs fût un lézard, mais seulement que Práh Thoñ avait été lézard dans une vie antérieure et, sous cette forme, donné au Buddha l'occasion de prédire la fondation du futur royaume.

P. 48. La stèle d'Angkor Vat est bien reproduite dans l'Atlas des *Inscriptions* de Barth et Bergaigne, planches 44 et 45.

P. 54, note. Les termes sont à intervertir : c'est *dīgha* et *garu* qui signifient « long » ; *rassa* et *lahu*, « bref ».

P. 66, § 62. « Semi-voyelles : labiale *ω* ». Corr. « palatale ».

P. 70. Le *daṃḷo* a pour effet, non seulement de nasaliser, mais aussi d'abrèger la voyelle : il implique le *saṅkat*. On peut évidemment se borner à écrire *aṃ*, *āṃ*, au lieu de *āṃ*, *āṃ*, étant entendu que toute voyelle affectée du *daṃḷo* est brève. Mais, en ce qui concerne *ṅ̃*, le *saṅkat* implicite ayant pour effet de transformer la diphtongue *ea* en un « a fermé de la série ô » (p. 57), *ṅ̃* n'est pas *eaṃ*, mais *aṃ*. Ex. *ṅ̃*, *naṃ*, conduire. — Il n'est pas exact que « le graphisme *ṅ̃*, n'ait plus aujourd'hui de valeur spéciale et se confonde avec la diphtongue *ea* suivie de la nasale gutturale ». Là encore il y a un *saṅkat* implicite, c'est-à-dire abrègement et changement de timbre. Comparer :

*ṅ̃* « renflement » et *ṅ̃* « engourdi » ;  
*ṅ̃* « détour » et *ṅ̃* « palais ».

P. 74, § 73. La prononciation de la voyelle inhérente se marque non par le *sak ro* <sup>4</sup>, mais par le « chiffre 8 » (siam. *lèk pèt*) <sup>4</sup>. En outre, dans son énumération des signes, M. a oublié le *daṇḍaghāt* <sup>4</sup>, qui indique une syllabe muette, et ce signe est remplacé dans le corps de l'ouvrage (p. ex. p. 39) par le *sak ro*. Ainsi le *sak ro* sert à trois usages, dont deux fautifs.

P. 78. *L'aksar kham* n'est pas le « pâli carré » ; c'est le caractère employé tant au Cambodge qu'au Siam, pour la copie des mss. pâlis et qui est peu différent du *mul*. Le « pâli carré » n'est usité qu'en Birmanie et dans une certaine classe de manuscrits.

P. 95. Le *ṅ̃* des inscriptions est l'actuel *ṅ̃*, « c'est-à-dire ». Quant à *ṅ̃* « on », il s'écrivait ainsi dès le VII<sup>e</sup> siècle.

P. 96. *ṅ̃* n'est pas une « forme ancienne » de *ṅ̃* : c'est dans les inscriptions un adverbe signifiant « alors ».

P. 100, § 98. Ajouter à la liste. *ṅ̃* « tout à fait », *ṅ̃* « voler ».

P. 103. « *ṅ̃*, sc. *traya* « trois » ; écrit aussi *ṅ̃* ». Il est plus exact de dire que *ṅ̃* = *traya*, et *ṅ̃* = *tri*.

P. 106. La diphtongue *ie* peut aussi provenir d'un ancien *ṅ̃* souscrit, comme *uo* de *va*. On trouve dans les inscriptions *camryyañ* « chanteur » = *ṅ̃*, *paryyan* « instruire » = *ṅ̃*.

P. 109, § 105. c. Le second exemple seul répond à la règle : l'*a* de *ṅ̃* n'est pas la voyelle inhérente.

P. 131. *yàdàm* « aloès » existe sous la même forme en siamois. — Le crapaud-buffle est appelé  $\text{ហ៊ីន}$  *hiñ* et non  $\text{ហ៊ិន}$  *hñ*. Ce mot se trouve dans l'inscription de Phnom Dëi.

P. 135, § 130 a. Je crains de ne pas bien comprendre la règle posée ici, tant sont nombreux les faits contraires :  $\text{ច្រំ}$ ,  $\text{គ្រំ}$ ,  $\text{ច្រំ}$ ,  $\text{គ្រំ}$ , etc.

P. 136, § 131. Voilà une prétendue règle qui comporte bien des exceptions. Ne serait-il pas plus simple de dire qu'un infixe nasal déaspire l'initiale aspirée ?

P. 139, § 137. Il ne semble pas que  $\text{អ}$  (*hñ*) et  $\text{អ}$  soient si rarement à la finale :  $\text{ច្រំ}$ ,  $\text{ជ្រំ}$ ,  $\text{ល្រំ}$ ,  $\text{រ្រំ}$ ,  $\text{ក្រំ}$ , etc. En tout cas, c'est là un fait de statistique et non une règle de phonétique.

P. 141, § 141. Lorsque la consonne finale est affectée de la voyelle inhérente, elle cesse d'être finale : cette règle est donc inutile.

P. 144, § 146.  $\text{ក្រំ}$  ou mieux  $\text{ក្រំ}$ , « bézoard », vient du pâli *gaja [mutta]* et non du *kr. guca* (?) : l'orthographe en est donc parfaitement correcte.

P. 146, § 147. b. 1°. Noter cependant que dans les inscriptions  $\text{គ្រំ}$  est écrit  $\text{គ្រ}$ .

P. 149, § 152. « Une même semi-voyelle ne peut être à la fois initiale et finale de syllabe ». C'est là — en raison du nombre infime de cas possibles — une observation d'ordre lexicologique et non une loi phonétique. (A l'exception  $\text{យ្យ}$  *yäy*, il faut ajouter  $\text{ន្យ}$ , dire). Du même genre sont les « règles » des §§ 155 et 157. Dans cette dernière, une faute d'impression particulièrement malheureuse a transformé *h* en *h* : il faut lire évidemment : « *h* n'est jamais finale d'une syllabe ayant *h* pour initiale ».

P. 155, § 163. Cette aphérèse n'existe que dans la langue parlée et n'a pas atteint l'écriture : elle aurait pu être laissée de côté.

P. 169, note. L'ancienne forme de  $\text{រ្រំ}$  est  $\text{ជ្រំ}$  *jmañ*.

P. 179, § 208. « Le graphisme consonne et voyelle souscrite ne forme pas, à proprement parler, groupe phonétique, puisqu'il vaut deux syllabes. » Il semble bien, au contraire, qu'il forme groupe, car : 1° dans la métrique khmère, il ne compte que pour une syllabe. Ex. : *top levaböt | phaón mñ çayüt* | (Vorvon, éd. Guesdon, p. 7) ; 2° la consonne précédente tend à s'aspirer, exactement comme devant un groupe consonantique :  $\text{ជ្រំ}$ ,  $\text{ជ្រំ}$ ,  $\text{ជ្រំ}$ , etc.

P. 185, § 218. *sthita* n'existe pas : skr. *sthita*  $\text{ស្ទិត}$  ; pâli *thita*  $\text{ថិត}$ .

P. 190, § 231. Qu'est-ce que la « semi-voyelle cérébrale » ? Sans doute *r*, comme l'indique l'exemple : *dhāraṇa* = ពានា. Mais alors je ne vois pas en quoi l'autre exemple : *çāstra* = សាស្ត្រ illustre la règle.

P. 194. ពា et ពាវ ne sont que deux formes du même mot, la seconde seule correcte.

P. 200 (et p. 237). La forme ភ្នាក់ n'est nullement fautive ; c'est au contraire la forme ស្នាក់, imaginée par M. en vertu du § 205, qui est inexistante. Il n'est pas besoin, d'ailleurs, de supposer une exception à la règle : *chlāk* peut venir du radical ពាក់ « percer, piquer ».

P. 205-207. On dit ក្រវល់ *kravël* ; ច្រលាត់ *čralòt* ; ច្រមាត់ *pramàt* ; ស្រាត់ *sratăp* ; ស្រមូល *sramól*.

P. 209. ដិត *phdēt*, « coller » ne vient pas de ប្រឹក *bēt* « couvrir », mais de ដឹក « coller » ; cette dérivation est d'ailleurs donnée dans le tableau des racines, p. 448.

P. 213, 5 b. *čăk* > *kañčăk* est un exemple de préfixe nasalisé et non d'infixe nasal.

P. 231 (et 257). Je crois que ប្រឹ signifie ici « porter sur ses bras » : l'expression adverbiale *bei thnaṃ* est donc à supprimer.

P. 239, § 312. Lire : *preahm bamaul theat*. On ne dit pas ព្រាម *preaham*, mais ព្រាហ្ម ou ព្រាម, *preahm* ou *pream*.

P. 239, § 313 (cf. pp. 413, 418) : សល សាស ne représente pas *çilaçāstra* « les règles de la vertu », mais *çilpaçāstra*, la « technologie », la « science appliquée », et plus spécialement, au moins dans les textes cambodgiens, la « magie ».

P. 241, § 313b, 3°. ប្របូល *pabuol*, cor. *babuol*. — c. វាសត្តា ne serait-il pas une mauvaise lecture pour វាលត្តា ?

P. 248, l. 1-3 : l'exemple est traduit différemment ici et à la p. 382 : c'est cette dernière interprétation qui est la bonne.

P. 257, l. 1-2 : au lieu de រោម *noum*, il faut lire រោម *chòm*. De même p. 361. A la p. 259, l'expression រោម ឆា *chòm chày*, lue à tort រោម ឆា *noum neay*, a entraîné l'inscription, parmi les particules du superlatif, d'un certain *neay* qui, à ma connaissance, n'existe pas.

P. 261. Ajouter aux pronoms de la 2<sup>e</sup> personne ម្នី *mñh* (poét.) = *èh*.

P. 264. ម្ភាស *mùs* comme appellatif pronominal de la 1<sup>e</sup> personne est sans doute un lapsus : il doit être classé à la 2<sup>e</sup> personne. *Kuea* s'emploie également au singulier, comme pronom hautain de la 1<sup>e</sup> personne (= *añ*) et de la 3<sup>e</sup> (= *vã*).

P. 266, 2<sup>o</sup>. En parlant aux enfants ou des enfants *de l'un et de l'autre sexe*, on emploie souvent l'appellatif poli ទាវី.

P. 268, 1. 2. Les enfants s'adressant à leur mère disent មែ ម៉ែ et non មែ ម៉េ, qui serait irrespectueux.

P. 270, 8<sup>o</sup>. ព្រះជ័ក *prah ðëk* est une faute pour ព្រះជេជ *práh deç* (= *tejas*).

L'expression *práh deç práh kân* est très usitée en parlant aux dignitaires civils. En parlant aux bonzes on se sert le plus ordinairement de *lòk kru*. — 9<sup>o</sup>. On ne dit pas *luon* en parlant au roi, mais : (*tron*) *práh kórna* (*visès*).

— 10<sup>o</sup> (et ailleurs). On ne dit pas មនាស *mònal*, mais មាល *mnéal*.

P. 284. La forme មអក est absolument inusitée : on écrit ម៉ក *mnëak*.

P. 288, init. On peut ajouter à cette liste d'expressions numériques ម្យ៉ែក *muy pheï*, une vingtaine.

P. 289, § 363. On dit aussi bien : *dăp muy, dăp pir, etc.*

P. 292. Pour marquer le nombre ordinal, on emploie également ទី *ti*, comme en siamois.

P. 295. *Lòk* n'est pas une numérale.

P. 301. កម្ពីរ *kampir* ou កាំព័រ *kàmpir* ne vient assurément pas du « *pāli kippo* (?), sc. *kalpa* ». Certains lettrés veulent qu'on l'écrive កំព័រ = *gambhīra* « profond ». D'autres l'expliquent comme កាំព័រ *kàm pir* « deux barreaux », les deux ais de bois qui protègent les feuilles de palmier des manuscrits.

P. 302. Une page se dit ដំពៅ ou តំពៅ, *dampār, tampār*.

P. 317. 1. 4. ធុក est une forme qui se trouve, mais il vaut mieux écrire ធុច = *dhūpa*.

P. 321. Une particule impérative très usitée est មែ លូ.

P. 325. មើ ne fait pas ici fonction de causatif : il signifie « jeter un sort ».

P. 327. *saṅlap* est un causatif (§ 401 b).

P. 331. Dans le 3<sup>e</sup> exemple, *khcei mòk* est un verbe composé = « emprunter ».

P. 347, l. 12 : តែង = « continuellement » ; l. 18, *montir* = « palais ».

P. 384, in fine : ចាំស្នូ signifie « surveiller l'aréquier » et non « la soupe » ស្នូ.

P. 398. Outre les interjections, il y aurait eu intérêt à relever les onomatopées (*ōtān-sāp* = *udānaçabda*), très nombreuses en cambodgien et dont M. cite quelques exemples : ainsi, p. 329, *krom krom*, bruit des pas d'un éléphant sur un pont.

Dans le tableau des racines et des dérivés, l'origine sanskrite ou pâlie a été indiquée pour un certain nombre de mots, mais non pour tous. Ajouter : *kañ*, anneau = *kañkaṇa* ; *kāp*, versifier = *kāvya* ; *kār*, affaire = *kārya* ; *kāt*, temps = *kāla* ; *kear*, matrice = *garbha* ; *krou* (pour *kròh*), accident = *graha* ; *khat*, prohiber = *ghātayati* (?) ; *khlean*, faim = *gilāna* « dévorant » ; *cer*, longtemps = *cira* ; *cot*, poser une question = *codayati* ; *còr*, voleur = p. *cora* ; *tes*, pays étranger = *deça* ; *tous*, peine = *doṣa* ; *that*, gras = *dhātu* (?) ; *kbāt*, trahison = *kapaṭa* (et non dérivé de *bat*, détour) ; *prem*, chéri = *prema* ; *peak*, parole = *vākya* (et non *vac*) ; *yūt*, lutte = *yuddha* ; — *លុប*, effacer, fait double emploi avec *លុប*, même sens, tous deux venant du skr. *lup* ; — *loup*, avide = *lobha* ; — *khsěn*, tantôt, ne dérive pas de *sěn*, mais répond au skr. *kṣaṇa*, moment ; — *sòk*, bonheur = *sukha* ; *sòk*, pleurer = *çoka* ; *sně*, amour = *sneha* ; *sbāt*, serment = *çapatha*. L'article *ត្រឿ* est fautif : il faut lire : *ត្រឿ* *ceua*, croire, *គ្រឿ* *comneua*, crédulité. — *ត្រឿ*, (femelle) pleine, n'est pas un radical, mais un dérivé de *ត្រឿ*, gonfler.

La Grammaire de Maspero a été composée au moyen de nouveaux caractères gravés par l'Imprimerie Nationale. Ces caractères sont fort beaux, et le résultat obtenu, étant donné la complication de l'écriture khmère et les exigences de la typographie, fait honneur à l'atelier de fonderie de notre grand établissement. Je ne ferai de réserve que pour le signe de la voyelle *uo* *u*, trop arrondi, et pour le pied de *ba* *f*, dont la forme en fourchette n'est pas celle des belles écritures cambodgiennes. Nous avons dit plus haut que, dans ce livre, le *sak ro* était employé à tort pour deux autres signes : le *lèk pêt* et le *daṇḍaghat* ; il se pourrait donc que ces deux derniers eussent été oubliés dans la fonte du nouveau caractère et qu'il y eût lieu de les y ajouter.

En terminant ce trop long compte rendu, dans lequel il était inévitable que les divergences prissent plus de place que les idées communes, je tiens à répéter que cette première grammaire du khmèr est une œuvre de haute valeur, originale, fouillée et dont les théories, parfois un peu hardies, sont infiniment plus fécondes que des banalités de tout repos. Le seul fait d'avoir créé dans un sol mouvant et amorphe un ferme terrain de discussion, d'avoir formulé en termes nets des règles qui offrent une prise solide pour s'y appuyer ou y résister, est un progrès dont on mesurera de mieux en mieux l'importance. Des observations ultérieures rectifieront certains points ; une connaissance plus approfondie des idiomes congénères permettra de développer l'étude comparative, dont Maspero

a été l'initiateur ; mais il restera un cadre durable dans lequel se rangeront d'elles-mêmes les nouvelles recherches et qui fournira aux ouvrages élémentaires les principes et les notions dont ils ont été jusqu'à présent si lamentablement dénués (1).

L. FINOT.

(1) J'ai noté, au cours de ma lecture, un certain nombre de fautes d'impression, dont il me paraît utile de donner la liste. P. 6, l. 10 : corr. Sūryavarman ; note 3, c. Sūryavamça. — P. 39, ຍັ້ ຈັ້, ຍັ້ ຈັ້ c. ຍັ້ ຈັ້, ຍັ້ ຈັ້. — P. 45, n. 1, lire : pâli, *Namo Buddhāya siddham*. — P. 46, dern. ligne des notes : Albert Bergaigne, lire : Abel Bergaigne. — P. 49, n. 1, l. 2, lire : pâli *akkharam*. — P. 57, l. 4, ຈັ້ ຈັ້, c. ຈັ້ ຈັ້. — P. 64, l. 10 et 12 : les caractères siamois pour *fuk* et *f* sont incorrects. — P. 67, deux dernières lignes : les caractères khmèrs correspondant à ç et s sont intervertis. — P. 82, n. 4, c. *Bantāy*. — P. 87, l. 17, *cīta*, c. *çīta*. — P. 97. Dans la liste des mots sanskrits lire : *gūṇa*, *garuḍa*, *jalp* (pâli : *jap*). — P. 101, l. 3, c. ຈັ້ ຈັ້. — P. 120, l. 14 : « le premier soit un ñ », c. ñ. — P. 131, l. 14 : le caractère *f* dans *fuk* est faux. — P. 133, l. 18 : ຈັ້, corr. ຈັ້. — P. 136, l. 4, lire ຈັ້ ຈັ້. — P. 144 : *raja prajña*, *aśadhā*, lire : *rāja*, *prājña*, *aśādhā*. — P. 146, *pradīpa*, *rupa*, lire : *pradīpa*, *rūpa*. — P. 147, *lābhā*, *lobhā*, lire : *lābha*, *lobha*. — P. 152, dernière ligne : ຈັ້, corr. ຈັ້. — P. 153, *visārga*, *jyeṣṭha*, *çesa*, lire : *visarga*, *jyeṣṭha*, *çesa*. — P. 155, l. 18 : *anvor*, lire : *añvor*. — P. 167-§ 184 : ຈັ້ ຈັ້, cor ຈັ້ ຈັ້. — P. 168, § 185 : ຈັ້ ຈັ້ ຈັ້ c. ຈັ້ ຈັ້ ຈັ້. — P. 173, § 195 : *gopala*, c. *gopāla* ; ຈັ້ ຈັ້, c. ຈັ້ ຈັ້. — P. 185, § 218 : *sthīta*, c. *sthita* ; § 219, *viṣa*, c. *viṣā*. — P. 187, § 223 : *caritra*... *cārēt*, c. *caritra*... *cārēt* ; ຈັ້ ຈັ້, c. ຈັ້ ຈັ້. — P. 188, § 224 : *viṣaya*, c. *viṣaya*. — P. 191, § 234 : *Viṣṇu*, c. *Viṣṇu*. — P. 199, l. 1 : *pécher*, c. *pécher*. — P. 204, dern. ligne : « préfixe *f r* », lire : préfixe ຈັ້ ຈັ້ — P. 209, § 257, in fine, lire ຈັ້ ຈັ້, ຈັ້ ຈັ້ ຈັ້ *dāt*, *lbāl*. — P. 212, l. 11 : ຈັ້ ຈັ້, c. ຈັ້ ຈັ້. — P. 223, l. 15 : « s'entraîner », c. « s'entr'aimer ». — P. 226, 3<sup>e</sup> l. avant la fin, lire ຈັ້ ຈັ້. — P. 230, § 296 : « d'une proposition », lire : préposition. — P. 239, antépénult. ligne : lire ຈັ້ ຈັ້ ຈັ້. — P. 240, l. 8, lire ຈັ້ ຈັ້ ຈັ້ — P. 241, l. 1, 3 : ຈັ້ ຈັ້ ຈັ້ *Montevaki* : nom évidemment mal lu. — P. 252, § 329, fin : *kmean*, c. *khmean*. — P. 253, antépénult. ligne : lire ຈັ້ ຈັ້ ຈັ້. — P. 254, l. 12, lire ຈັ້ ຈັ້ ; in fine, lire ຈັ້ ຈັ້ ຈັ້. — P. 257, l. 1-2 : lire ຈັ້ ຈັ້ ຈັ້, *chôm*. P. 259, in fine, lire ຈັ້ ຈັ້ ຈັ້ ຈັ້ ຈັ້. — P. 260 init., lire : ຈັ້ ຈັ້ ຈັ້... *chôm chài*... *lip tep aksar* (forme constante pour « Apsaras »). — L. 15 et 17 : lire ຈັ້ ຈັ້ ຈັ້ *pisòt*. — P. 264, note 1, lire : sc. *chanda*. — P. 265, note, lire : *Yamarāja*. — P. 268, l. 19, lire ຈັ້ ຈັ້. — P. 274, l. 5, lire ຈັ້ ຈັ້. — P. 293, l. 1, lire ຈັ້ ຈັ້ ຈັ້. — P. 302, l. 9, lire : *sūtra* ; note 1, lire : *kāṇḍa*. — P. 313, avant-

CH. B. MAYBON. *Les marchands européens en Cochinchine et au Tonkin* (1660-1775). Tirage à part de la « Revue Indochinoise », juillet 1913, janvier-juin 1916.

Dans ce travail, fondé sur une étude attentive des sources, notamment des registres conservés aux Archives des Colonies et à l'India Office, M. Maybon retrace les projets et les entreprises des nations européennes au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle en vue d'établir des relations commerciales avec l'Annam et le Tonkin.

Les Portugais de Macao furent les premiers (probablement dès le XVI<sup>e</sup> siècle) à envoyer chaque année un ou plusieurs vaisseaux commercer tant

dern. l., lire: *nān*. — P. 316, l. 15, lire  $\left[ \begin{array}{c} \text{ស្រួច} \\ \text{sec.} \end{array} \right]$  *Id. p. 317. — P. 317, l. 7. lire បង្កើត*;  
 l. 8. 10:  $\left[ \begin{array}{c} \text{កាស} \\ \text{kòs,} \end{array} \right]$  lire  $\left[ \begin{array}{c} \text{កាត} \\ \text{kòr.} \end{array} \right]$  — P. 320, l. 7, lire  $\left[ \begin{array}{c} \text{បតិល} \\ \text{—} \end{array} \right]$  — P. 343, § 433  
 in fine,  $\left[ \begin{array}{c} \text{រ៉ាក} \\ \text{Rakà,} \end{array} \right]$  lire  $\left[ \begin{array}{c} \text{រ៉ាក} \\ \text{Rokà.} \end{array} \right]$  — P. 361, l. 15, lire  $\left[ \begin{array}{c} \text{តាម} \\ \text{—} \end{array} \right]$ . — P. 369, § 479,  $\left[ \begin{array}{c} \text{ស} \\ \text{—} \end{array} \right]$ ,  
 lire  $\left[ \begin{array}{c} \text{ស} \\ \text{—} \end{array} \right]$ . — P. 370, avant-dern. ligne, lire: *ruoc*. — P. 371, § 485, lire  $\left[ \begin{array}{c} \text{យា} \\ \text{S.} \end{array} \right]$ . — P. 376,  
 § 494:  $\left[ \begin{array}{c} \text{តត} \\ \text{cor.} \end{array} \right]$   $\left[ \begin{array}{c} \text{តត} \\ \text{—} \end{array} \right]$ . — P. 379, l. 18: *beuk*, lire: *bök*. — P. 283, l. 3: « qui le saisit par  
 le pied », lire: « qui s'attacha à son pied ». L. 7  $\left[ \begin{array}{c} \text{គិត} \\ \text{c.} \end{array} \right]$   $\left[ \begin{array}{c} \text{គិត} \\ \text{—} \end{array} \right]$ . — P. 393, l. 1-2,  
 lire:  $\left[ \begin{array}{c} \text{សម្រាម} \\ \text{sramöt.} \end{array} \right]$  P. 394, § 518:  $\left[ \begin{array}{c} \text{លមម} \\ \text{c.} \end{array} \right]$   $\left[ \begin{array}{c} \text{លមម} \\ \text{—} \end{array} \right]$ . — P. 398, l. 5,  $\left[ \begin{array}{c} \text{ស} \\ \text{—} \end{array} \right]$ , lire  $\left[ \begin{array}{c} \text{ស} \\ \text{—} \end{array} \right]$ ; l. 8,  
 lire  $\left[ \begin{array}{c} \text{កាយ} \\ \text{—} \end{array} \right]$  — P. 400, § 528, lire  $\left[ \begin{array}{c} \text{កាម} \\ \text{kampuh.} \end{array} \right]$  — P. 401,  $\left[ \begin{array}{c} \text{សស} \\ \text{seus,} \end{array} \right]$  lire  $\left[ \begin{array}{c} \text{សស} \\ \text{—} \end{array} \right]$   
*sēs*. — P. 403, § 537,  $\left[ \begin{array}{c} \text{កាប} \\ \text{cor.} \end{array} \right]$   $\left[ \begin{array}{c} \text{កាប} \\ \text{—} \end{array} \right]$ . — P. 411, dans le dernier exemple, lire  
 $\left[ \begin{array}{c} \text{សត} \\ \text{—} \end{array} \right]$   $\left[ \begin{array}{c} \text{សត} \\ \text{—} \end{array} \right]$ . — P. 415, l. 15-16:  $\left[ \begin{array}{c} \text{កាក} \\ \text{kòk,} \end{array} \right]$  lire  $\left[ \begin{array}{c} \text{កាក} \\ \text{kouk.} \end{array} \right]$  — P. 419, l. 1,  
 lire  $\left[ \begin{array}{c} \text{ទត} \\ \text{—} \end{array} \right]$   $\left[ \begin{array}{c} \text{ទត} \\ \text{—} \end{array} \right]$ ; note, lire: *pāli nāvā*. — P. 432, note, lire  $\left[ \begin{array}{c} \text{បតិល} \\ \text{—} \end{array} \right]$   $\left[ \begin{array}{c} \text{បតិល} \\ \text{—} \end{array} \right]$ . — P. 433, col. 1, l. 12,  
 lire  $\left[ \begin{array}{c} \text{កាស} \\ \text{kràs,} \end{array} \right]$   $\left[ \begin{array}{c} \text{កាស} \\ \text{kamràs.} \end{array} \right]$  — P. 450, col. 2, *bantěč*, c. *banděč*. — P. 453, col.  
 2, l. 18, lire: *dāna*. — P. 454, col. 2, l. 12:  $\left[ \begin{array}{c} \text{ទត} \\ \text{«lacer»,} \end{array} \right]$  lire: *placer?* — P. 455, col. 1, lire  
 $\left[ \begin{array}{c} \text{ទិត} \\ \text{ទិត.} \end{array} \right]$   $\left[ \begin{array}{c} \text{ទិត} \\ \text{—} \end{array} \right]$ . — P. 458, col. 1, l. 4  $\left[ \begin{array}{c} \text{កប្បិត} \\ \text{k-biet,} \end{array} \right]$  c.  $\left[ \begin{array}{c} \text{កប្បិត} \\ \text{t-biet.} \end{array} \right]$  — P. 460, col.  
 1, l. 17: lire: *bamphlān*; col. 2,  $\left[ \begin{array}{c} \text{ពន} \\ \text{c.} \end{array} \right]$   $\left[ \begin{array}{c} \text{ពន} \\ \text{—} \end{array} \right]$ . — P. 462, col. 2, l. 1, lire: *bhaya*; l.  
 13-14,  $\left[ \begin{array}{c} \text{បម្ពល} \\ \text{—} \end{array} \right]$   $\left[ \begin{array}{c} \text{សម្ពល} \\ \text{pamul,} \end{array} \right]$   $\left[ \begin{array}{c} \text{សម្ពល} \\ \text{sramul,} \end{array} \right]$  c.  $\left[ \begin{array}{c} \text{បម្ពល} \\ \text{—} \end{array} \right]$ ,  $\left[ \begin{array}{c} \text{សម្ពល} \\ \text{bamaul,} \end{array} \right]$   $\left[ \begin{array}{c} \text{សម្ពល} \\ \text{sramaul.} \end{array} \right]$  — P.  
 470:  $\left[ \begin{array}{c} \text{លួង} \\ \text{luon;} \end{array} \right]$   $\left[ \begin{array}{c} \text{លួង} \\ \text{lòbuon,} \end{array} \right]$  c.  $\left[ \begin{array}{c} \text{លួង} \\ \text{luron,} \end{array} \right]$   $\left[ \begin{array}{c} \text{លួង} \\ \text{loburra.} \end{array} \right]$  — P. 471, c. 2,  
 $\left[ \begin{array}{c} \text{បតិល} \\ \text{bañvil,} \end{array} \right]$  c.  $\left[ \begin{array}{c} \text{បតិល} \\ \text{bañvet.} \end{array} \right]$

en Annam qu'au Tonkin, sans toutefois y créer d'établissement fixe. Les Hollandais fondèrent un comptoir à Faifo en 1636, mais leurs relations avec les souverains de Cochinchine s'aigrirent assez vite et finirent en guerre ouverte (1654). Au Tonkin, ils obtinrent de s'établir à Hưng-yên (1637) et ensuite à la capitale même ; mais en 1700, ils durent renoncer à leur entreprise. Les Anglais n'eurent pas plus de succès : les premiers émissaires de la factorerie de Hirado (Japon) qui débarquèrent en Cochinchine furent massacrés (1613). En 1672, une expédition venue de Bantam au Tonkin fonda à Hưng-yên un comptoir qui fut ensuite transporté à Ké-chợ : mais leur commerce périclita et le comptoir fut fermé en 1697. Deux ans auparavant, la mission de Thomas Bowyear à Faifo était restée sans résultat (1695). Quant aux Français, — en dehors de l'activité des missionnaires qui durent souvent, pour se faire tolérer, se donner l'apparence de marchands, — leur seule tentative fut le voyage du *Tonquin* en 1680, suivi de l'établissement par Chappelain d'un comptoir à Hưng-yên ; la prise de Bantam par les Hollandais en 1682 entraîna la ruine de la factorerie française qui y était établie et, par répercussion, celle du comptoir, tonkinois.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle fut une période de grands projets, dont aucun n'était destiné à aboutir. Dès 1686, la Compagnie française des Indes Orientales envisage l'occupation de Poulo-Condor (projet Véret). Les Anglais la préviennent en y construisant un fort : cet établissement éphémère finit par un massacre général (1702). Nouvelle étude de la Compagnie française en 1721 (mission Renault) : conclusions défavorables. En 1744, Friel, neveu de Dupleix, est envoyé en Cochinchine par de Rothe, commerçant à Canton. Dupleix lui-même s'intéresse à cette affaire et essaie de nouer des relations avec les Nguyễn. Parallèlement est organisé à Paris le voyage de Pierre Poivre (1749), qui n'eut d'autres conséquences utiles que de procurer sur l'Indochine de précieuses informations. Les ministres Choiseul, Vergennes, Sartine firent des plans qui ne purent se réaliser. Enfin en 1778, le voyage de Charles Chapman, agent de la Compagnie anglaise, de Calcutta en Cochinchine, fut la dernière tentative européenne d'établissement en Indochine : elle ne réussit pas mieux que les autres.

M. Maybon, dans ce nouveau travail, se montre, comme à l'ordinaire, un historien sagace et parfaitement informé. Grâce à sa connaissance très étendue des documents, il a pu rectifier sur bien des points ses prédécesseurs : Castonnet-Desfosses (et non « Deslossés », comme ce nom est constamment imprimé), le colonel Septans, etc. Sur d'autres il a recueilli des faits nouveaux qui constituent de précieuses additions à l'un des plus intéressants chapitres de l'histoire de l'Indochine.

L. FINOT.

Jeanne LEUBA. — *Les Chams d'autrefois et d'aujourd'hui*. — Hanoi, 1915, 147 pp. avec carte et illustrations. Tirage à part de la « Revue indochinoise ».

Les Chams ont joué dans le passé de l'Indochine un rôle important ; ils ont créé un art original et laissé des monuments dont beaucoup sont remarquables et quelques-uns admirables ; leur idiome est d'un haut intérêt linguistique, et leur décadence même est instructive, en ce qu'elle permet d'observer la lente décomposition d'une religion abandonnée à elle-même. A ces divers titres, les Chams méritent d'être connus, et ils le sont en effet des spécialistes : historiens, épigraphistes, archéologues, linguistes, ethnographes. Ils le sont moins du grand public, faute de livres à sa portée. Les *Recherches de Cabaton* sont substantielles, mais trop exclusivement documentaires ; le *Royaume de Champa* de Georges Maspero est un travail très savant, mais un peu hérissé de textes ; *l'Inventaire des monuments çams* d'H. Parmentier a cette précision technique qui ravit les archéologues, mais intimide jusqu'à la fuite le commun des lecteurs. Bref, il manquait un petit livre qui, exact sans étalage d'érudition, apprit aux gens cultivés ce qu'ils ont besoin de savoir sur ce peuple pour apprécier à peu près sa place dans l'Indochine contemporaine, dans les événements politiques qui ont abouti à l'état actuel, enfin dans l'évolution de l'art oriental.

Il semble que le travail de Mme L. réponde très suffisamment à ce programme. Comme l'indique le titre, il étudie successivement les Chams dans le passé et dans le présent. L'histoire du Champa est vivement expédiée en deux pages ; c'est assurément un peu court. Sans tomber dans le détail des listes dynastiques, il y a certains faits, certaines dates qu'il eût été bon de préciser davantage : telle la prise de Chaban en 1471, qui détermina le refoulement des vaincus dans leur habitat actuel de Phanri-Phanrang, et dont Mme L. dit seulement que « au XIV<sup>e</sup> siècle elle [la capitale] est au Sud de Phanrang », ce qui est trop vague et, de plus, erroné. Au contraire les pages relatives aux monuments religieux et à l'iconographie caractérisent exactement l'art ancien du Champa.

Toute cette partie est naturellement de seconde main : l'autre est plus neuve et plus originale. A côté de contes empruntés à Landes, d'hymnes tirés du recueil de Cabaton, d'informations diverses fournies par Aymonier, elle contient des observations personnelles qui ne doivent rien à personne. Je ne pense pas que le costume et l'habitation des Chams, que leurs sacrifices et leurs cérémonies magiques aient jamais été décrits auparavant d'une manière aussi nette, expressive et colorée. *L'habitus* physique et mental de la race est analysé en termes si justes que l'image de ce type falot en ressort avec un relief inattendu. Mme L. a vécu parmi ces groupes en voie de disparition : elle a su les voir et les peindre : ses observations seront appréciées des ethnographes. Le texte est accompagné d'une carte archéologique du Champa,

empruntée à l'*Inventaire des monuments éams*, et de planches fort intéressantes qui fournissent en particulier une bonne illustration de l'icônographie et de l'ornementation du Champa.

L. FINOT.

R. BARTHÉLEMY. *Le Tranninh, sa mise en valeur économique*. (Bulletin économique de l'Indochine, n° 122, novembre-décembre 1916.)

On lira avec intérêt cette notice sur le Tranninh due à l'homme qui connaît le mieux la province et qui s'est consacré avec un infatigable dévouement à la tirer de son isolement et de sa stérilité. On doit à M. Barthélemy la route de Xieng-khouang à Muông-sen qui, se reliant à la « route Sestier », ne tardera pas à mettre enfin le plateau en communication avec l'Annam et à lui fournir les moyens d'exploiter ses richesses naturelles. M. B. les énumère avec une complaisance légitime, car elle est fondée sur une expérience personnelle acquise au cours d'incessantes pérégrinations : le Tranninh contient des gîtes métallifères, dont l'importance reste, il est vrai, indéterminée ; il produit des fruits et des légumes ; ses pâturages semblent propices à l'élevage du bœuf, du buffle, et même du mouton. Il est couvert de magnifiques forêts, malheureusement dévastées par les Mèos. M. B., qui a pour ces destructeurs un cœur de père, juge que c'est un bien, de quoi il est permis de douter. Pour désarmer les critiques malveillantes, il a ordonné, dit-il, aux Mèos de planter des pins aux endroits défrichés par eux. Les Mèos planteurs d'arbres ! On ne connaissait pas encore cette variété de la race. Si M. B. réussit à l'acclimater en Indochine, il ajoutera certainement un nouveau titre à ceux qu'il s'est déjà créés à la reconnaissance de ses compatriotes.

L. FINOT.

*Bulletin des Amis du Vieux Hué*. 1916.

Grâce au dévouement de ses fondateurs et aux bonnes volontés qu'ils ont su grouper autour d'eux, la Société des Amis du Vieux Hué réussit au-delà de toute espérance. Son *Bulletin* n'est pas seulement d'une très bonne tenue scientifique ; il est en outre d'une lecture fort agréable et il est en voie, grâce à sa parure artistique, de conquérir les bibliophiles.

Les quatre fascicules de l'année 1916, qui est la troisième du recueil, sont en tous points dignes des précédents. On notera avec une satisfaction particulière la part considérable que prennent aux recherches de la Société les mandarins et les fonctionnaires annamites : cette collaboration est de bon augure. Les questions traitées se rapportent aux sujets les plus variés : histoire politique, topographie locale, archéologie, histoire des mœurs, cérémonial,

etc. Le P. Cadière a étudié les récits de M<sup>sr</sup> Pellerin sur les funérailles de Thiệu-trị et sur l'investiture de Tự-đức par une ambassade chinoise, récits que M. Orband et le Ministre des Rites ont, à sa demande, confrontés avec les documents officiels conservés dans les archives annamites. Il a fait revivre les Européens qui ont vu le « Vieux Hué » : Brossard de Corbigny (1875), Rollet de l'Isle (1884). M. Orband a emprunté à une conférence du capitaine Bastide, faite à l'aide des archives militaires, d'intéressants renseignements, sur le Hué de 1885. M. Nguyễn-đình-Hoè, directeur du Collège des Hậu-Bổ, un des plus assidus collaborateurs du *Bulletin*, a tiré du Journal de voyage de Phạm-phú-Thứ, membre de l'ambassade de Phan-thanh-Giản à Paris en 1863, quelques détails menus, mais curieux, sur les familles de Chaigneau et de Vannier. Les édifices du vieux Hué ont naturellement été l'objet de plusieurs monographies : le Quốc-học a été décrit par M. E. Le Bris, le Văn-miêu par M. Ưng-Trinh, la pagode Diệu-đề par M. Nguyễn-đình-Hoè.

L'histoire la plus récente a fourni à M. Đặng-ngọc-Oánh, secrétaire général du Cơ-mật, le thème d'une communication, qui est un véritable document historique, sur l'intronisation du nouvel empereur Khải-định.

Les vieilles coutumes annamites, qu'il est si important de recueillir avant qu'elles subissent la loi du temps, ont été décrites dans quelques bonnes études : les barques royales et mandarinales dans le vieux Hué par M. Nguyễn-đình-Hoè ; les sachets à bétel et à tabac (*hà-bao*) — qui ont cessé d'être en usage il y a une trentaine d'années —, par M. Tôn-thật-Quảng ; les concours littéraires dans la capitale par M. Hồ-đắc-Khái.

Le quatrième fascicule, sous le titre de « Hué pittoresque », est consacré aux Muses, et ce symposion, à la condition de garder le mérite de la rareté, ne laisse pas que d'être fort séduisant. Il inspirera sans doute à plus d'un lecteur le désir de goûter le « charme de Hué ». Les aspects variés de la capitale y sont notés par des plumes expertes ; mais toutes les descriptions de la vie indigène pâlissent devant les spirituels croquis de M. Gras : jamais on n'a fixé d'un trait plus juste et plus divertissant la silhouette annamite. Félicitons le savant et dévoué directeur du *Bulletin*, le P. Cadière, d'avoir su, avec des ressources si limitées et en des temps si contraires, composer un recueil qui est, selon son expression, « une œuvre d'art digne de la capitale de l'Annam ».

L. FINOT.

A. MÉTIN. — *L'Indochine devant l'opinion*. — Paris, Dunod et Pinat, 1916 ; 1 vol. in-8<sup>o</sup>, 435 pp.

Tant de livres insignifiants sont publiés sur l'Indochine par des voyageurs désireux de confier au public leurs impressions de voyage, ou par des coloniaux assez disposés à croire que le grand nombre de leurs années de séjour

dans la colonie peut tenir lieu à la fois de documentation et d'esprit critique, que l'on est heureux d'accueillir l'apparition d'un livre intéressant dû à la plume d'un auteur qui n'est jamais venu en Indochine.

Dans son nouvel ouvrage, M. M. présente au public les résultats des études auxquelles il s'est livré à deux reprises au Parlement, comme rapporteur du budget de l'Indochine, et comme rapporteur du projet d'emprunt de 90 millions. Ces deux rapports importants, revus, fondus ensemble, mis au point, forment la matière de *L'Indochine devant l'opinion*. Prêt à être livré à l'éditeur avant la guerre, le livre a été retardé dans son tirage par la désorganisation des ateliers d'imprimerie et n'a pu enfin paraître qu'en 1916.

Le principal intérêt du livre vient de la personnalité même de l'auteur. M. M. est non seulement un homme politique, il est en même temps historien et géographe. S'il aborde pour la première fois l'étude de l'Indochine, il est loin d'être un nouveau venu dans les études coloniales : il y a peu de Français qui aient acquis une connaissance aussi complète et aussi méthodique des colonies étrangères (surtout de l'Empire britannique) et des procédés de colonisation de nos émules. Il a parcouru et étudié sur place l'Australie et la Nouvelle-Zélande, le Canada, particulièrement la Colombie britannique, puis la Sibérie, l'Égypte et l'Inde. Cette abondante documentation de première main a permis à l'auteur de faire paraître toute une série d'ouvrages sur les colonies qu'il avait étudiées. Ces livres précis, nourris d'idées et de faits, mais nets, clairs et de lecture facile, sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de rappeler leurs titres. En même temps leur auteur occupait avec autorité la chaire de « colonisation étrangère » à l'École coloniale.

*L'Indochine devant l'opinion* étudie successivement le pays et les populations, l'état politique, le développement économique, les fonctionnaires, les budgets, les emprunts, les grands travaux : irrigations, routes, chemins de fer : l'instruction publique et l'hygiène, enfin l'action économique et sociale. L'ouvrage comprend — par suite même des circonstances qui ont présidé à sa composition — d'une part une documentation précise et abondante, mais forcément de seconde main, et d'autre part des appréciations personnelles, des critiques, qui sont certainement la partie la plus neuve et la plus intéressante du livre.

A ce point de vue, les ch. III (Fonctionnaires), IV (Budgets), IX (Instruction publique et hygiène) et X (Action économique et sociale) sont particulièrement intéressants à lire. On y voit discuter les problèmes vitaux pour l'avenir de la colonie. Certaines solutions recommandées par M. M. ont été déjà adoptées ; d'autres changements réclamés par lui seront sans doute réalisés dans un avenir plus ou moins lointain ; et s'il arrive qu'on ne partage pas sur quelque point les idées de l'auteur, on ne peut néanmoins méconnaître qu'il a nettement posé les problèmes, qu'il en a vu les difficultés et la complexité, et que les solutions préconisées par lui réclament tout au moins l'attention de l'opinion publique.

G. LE CADET. — *Régime pluviométrique de l'Indochine.* — Phû-liên, Observatoire central, 1916; 1 fasc. 34 p., 3 tableaux et 13 cartes.

Si la connaissance exacte du climat d'un pays est partout importante et intéressante, elle est peut-être plus indispensable dans les contrées tropicales qu'en tout autre point du globe. Entre les tropiques, les divers phénomènes météorologiques se manifestent généralement avec régularité, mais toujours avec une telle netteté, une telle violence, on pourrait dire une telle brutalité, qu'ils demeurent l'élément dominant dans la physionomie géographique d'un pays. Tandis qu'en France et en Europe, où les conditions climatiques sont modérées, où les transitions entre les climats des diverses régions sont progressives et nuancées, il faut surtout faire appel à l'étude du sol pour discerner les caractères essentiels qui distinguent les unes des autres les régions naturelles; dans les pays chauds au contraire, la première place appartient au climat. C'est le climat, et en particulier la chute de la pluie, qui distingue nettement une région de la région voisine. L'abondance des précipitations, leur répartition au cours de l'année, la nature de ces pluies (pluies fines et continues ou pluies violentes), l'existence d'une ou deux saisons sèches, sont les faits géographiques essentiels, d'où découlent les autres caractères de la région : le régime des cours d'eau, la vie animale et végétale en subissent le contre-coup, et la vie humaine, par là même, en dépend dans une très large mesure.

La connaissance exacte de la pluviométrie a encore un autre intérêt. Il a été démontré par les beaux travaux de MM. Aufray (1) et G. Capus (2) que les pluies d'orages tropicaux apportent au sol des éléments fertilisants en quantité non négligeable.

Ces diverses considérations montrent l'intérêt tout à la fois d'ordre scientifique et d'ordre pratique qui s'attache à la publication de M. Le Cadet. Ce fascicule est à la fois la suite naturelle et la conclusion des *Bulletins pluviométriques* publiés par lui chaque année depuis 1906. L'étude critique de cette série de dix années d'observations, obtenues tant à l'Observatoire de Phû-liên que dans les nombreuses stations météorologiques et climatologiques de l'Indochine, a permis à l'auteur de dégager les traits essentiels du régime pluviométrique de l'Indochine.

L'ouvrage comprend trois tableaux, un commentaire et des cartes.

Les tableaux donnent : 1° la quantité de pluie recueillie (hauteur moyenne par mois et par année); 2° le nombre de jours de pluie mesurable (total moyen par mois et par année); 3° les valeurs extrêmes observées.

---

(1) AUFRAY. *Richesse des eaux de pluie en acide azotique et en ammoniaque au Tonkin* (Bull. Econ. de l'Indochine, 1909, p. 595).

(2) G. CAPUS. *La valeur économique des pluies tropicales* (Ann. de Géographie, 1914-1915, p. 109).

Il est difficile d'analyser le commentaire qui suit ces tableaux : très court, mais plein de faits et d'idées, il donne sous une forme très résumée les caractères généraux du régime pluviométrique de la péninsule. Les problèmes y sont posés nettement, et à certains points de vue, il constitue moins une conclusion que la préface de nouvelles études. Les principaux points abordés sont les suivants : quantité de pluie (suivant les régions et les saisons) ; répartition diurne et répartition horaire de la pluie ; nature des précipitations : constitution physique (pluie, neige, grêle...) et constitution chimique.

La partie de l'ouvrage qui est sans doute appelée à rendre les plus grands services est la série de treize cartes qui le termine.

La première carte indique la chute moyenne de pluie dans l'année. Cette carte, fondée sur une série de dix années d'observations sévèrement contrôlées, ne sera vraisemblablement guère modifiée quand la série de dix ans sera portée à vingt ou trente ans. Les pays tropicaux, dont les conditions climatiques sont nettes et brutales, révèlent assez bien les traits essentiels de leur physionomie dans un petit nombre d'années d'observations. Il est certain toutefois que, si les grandes lignes restent les mêmes, on verra s'introduire des modifications de détail, le tracé des courbes pluviométriques prendra plus de précision le jour où les stations météorologiques existeront en plus grand nombre et où toutes sans exception seront pourvues d'observateurs méthodiques et scrupuleux.

Cette carte annuelle est suivie de douze cartes mensuelles. Chacune d'elles indique la quantité de pluie tombant sur toute l'Indochine pendant l'un des mois de l'année. Rien n'est plus instructif que l'étude de ces cartes où se révèlent avec clarté les différences qui séparent les diverses régions de l'Indochine. Indispensables, cela va sans dire, aux géographes, elles devront aussi être consultées par tous ceux qui se préoccupent de la mise en valeur de l'Indochine.

E. CHASSIGNEUX.

A.-E. TRICON. — *Conférence sur les mélodies cambodgiennes*, faite à Saigon le 20 décembre 1915. — Bulletin de la Société des Etudes indochinoises, n° 67, 1915.

Sous ce titre, M. Tricon a donné six chansons populaires cambodgiennes. dans le texte, avec une traduction due à M. Bellan et la notation musicale de chaque air. Il est regrettable que le texte khmèr ait été reproduit d'après une si mauvaise copie : ignore-t-on à Saigon qu'il existe à Phnom-penh des caractères typographiques cambodgiens et, à tout le moins, d'excellents scribes ?

## INDE.

- Indian Archæological Policy*, 1915. — Calcutta, 1916, 39 pp. in-8°.
- Archæological Survey of India. Annual Report. Part I. 1913-1914 et 1914-1915.* — Ibid., 1915-1916, in-4°.
- Archæological Survey of India. Annual Report. 1912-13.* — Ibid., 1916, in-4°.
- Annual Progress Report of the Superintendent, Hindu and Buddhist monuments, Northern Circle (1914-1915 et 1915-1916).* — Lahore, 1915-1916, in-4°.
- Annual Progress Report of the Superintendent, Muhammadan and British monuments, Northern Circle (1914-1915 et 1915-1916).* — Allahabad, 1915-1916, in-4°.
- Progress Report of the Archæological Survey of India, Western Circle. Archæology (1914-1915 et 1915-1916).* — Bombay, 1915-1916, in-4°.
- Annual Report of the Archæological Department, Southern Circle, Madras (1914-1915 et 1915-1916).* — Madras, 1915-1916, in-4°.
- Government of Madras, Public Department. Epigraphy. Recording with remarks, the Progress Report of the Assistant Archæological Superintendent for Epigraphy, Southern Circle (1914-1915 et 1915-1916).* — Madras, 1915-1916, in-4°.

L'éminent Directeur général de l'Archéologie de l'Inde, Sir John Marshall a eu l'heureuse idée de décrire dans une mince plaquette destinée au grand public, l'organisation et l'œuvre de l'Archæological Survey of India. On peut ainsi embrasser d'un coup d'œil les moyens employés et les résultats obtenus. Ceux-ci justifient amplement la « résolution » approbative du Gouvernement, qui précède la note de Sir J. Marshall. Le Survey a laissé derrière lui l'âge héroïque : il est entré maintenant dans cette période d'organisation qui est la vraie forme du travail scientifique.

C'est seulement en 1902, après de longues vicissitudes, qu'il reçut de la claire volonté de Lord Curzon sa forme actuelle, qui semble définitive, ou qui du moins présente de solides garanties de durée. Le territoire britannique a été partagé en six cercles : Southern, Eastern, Northern, Western, Frontier, Burma. Le personnel comprend un Directeur général de l'Archéologie, 7 Superintendents, 6 Assistant Superintendents et 2 épigraphistes.

Le Directeur général a une mission de haute surveillance sur tout le travail archéologique ; il est le conseiller du Gouvernement pour la répartition des crédits budgétaires ; il est *ex officio* conservateur de la section archéologique du Musée Impérial ; enfin il peut diriger en personne l'exploration et la conservation de groupes d'édifices importants.

Les « superintendents » tiennent registre des antiquités de leur cercle, déterminent les monuments à protéger ou à réparer, dressent les plans et devis des réparations et surveillent l'exécution des travaux. Ils collaborent avec les « curators » des Musées à l'acquisition, au classement et à l'exposition des objets. Enfin ils conduisent les fouilles et les études d'architecture ou d'épigraphie selon leur spécialité. Lorsqu'il y a dans le même cercle (ce qui est presque partout le cas) un superintendant et un assistant superintendant, l'un se consacre à l'architecture, l'autre à l'épigraphie. Outre ces épigraphistes locaux, il y a pour les assister deux Government Epigraphists, l'un pour le sanskrit et les langues apparentées, l'autre pour le persan et l'arabe. L'office de chaque superintendant est pourvu d'un personnel suffisant de secrétaires, dessinateurs et photographes.

Les crédits dont dispose le Survey proviennent de deux sources : le budget général et les budgets provinciaux. En principe le budget général prend à sa charge : 1° tous les frais de personnel (establishments), sauf dans la présidence de Madras qui y pourvoit ; 2° les dépenses urgentes ou supérieures aux possibilités des finances locales, les subventions aux États indigènes et aux particuliers propriétaires de monuments. Les budgets provinciaux assument les dépenses de conservation et d'exploration.

Durant la période de cinq ans finissant en 1913-1914, la moyenne des dépenses a été la suivante :

Personnel. . . . .	{ Gouvernement impérial : R. 192.600 { Gouvernement de Madras : R. 42.507	235.107
Conservation, fouilles, acquisitions	{ Gouvernement impérial : R. 142.503 { Provinces. . . . . R. 216.179	358.682
Total. . . . .		R. 593.789

En 1914-1915, le total des dépenses a été de 714.077 roupies. En somme on peut dire que l'Archæological Survey absorbe annuellement environ un million de francs. Il faut y ajouter la contribution des États indigènes, assez difficile à chiffrer, et les dons des particuliers, dont on peut apprécier l'importance par ce fait que les fouilles de Pāṭaliputra se font actuellement aux frais de M. Ratan Tata de Bombay, à raison de 20.000 roupies par an, promises pour tout le temps nécessaire à l'achèvement des travaux. Le Gouvernement de l'Inde a

obtenu des États indigènes d'importantes mesures de conservation. Trois d'entre eux : Hyderabad, Kashmir et Gwalior ont créé un service archéologique.

Tels sont les moyens d'action mis à la disposition du Survey; voyons maintenant comment ils sont employés.

La tâche est double : conservation, exploration.

*Conservation.* — Le nombre des monuments en réparation, qui était en 1902 inférieur à 150, atteint presque 700 aujourd'hui; il comprend des édifices musulmans, bouddhiques et hindous.

Parmi les premiers, les plus importants sont les monuments mogols. Ceux de Delhi, faisant partie de la nouvelle capitale de l'Inde, ont obtenu un traitement de faveur : le programme des réparations, en ce qui les concerne, monte à 450.000 roupies et les frais annuels d'entretien à 30.000. Le fort de Sher Shah à Indrapat, celui de Shah Jehan, ont été isolés, dégagés et réparés. On a renoncé à utiliser le palais d'Akbar à Agra comme prison militaire et le Zenana Hall d'Allahabad comme arsenal. Un grand nombre d'édifices ont été sauvés d'une ruine imminente.

On a pris un soin particulier des antiquités bouddhiques, si importantes pour l'histoire de l'Inde. Le grand stûpa de Sanchi a été réparé sous la direction de Sir John Marshall et aux frais de la Begum de Bhopal. Des mesures efficaces ont été arrêtées pour la conservation des fresques d'Ajança et des grottes de Nasik. On a consolidé le pilier d'Açoka à Delhi, retiré ceux de Râmpûrva du marécage où ils étaient enlisés, protégé l'édit sur roc de Mansehra, restauré le stûpa de Sarnath. En Birmanie, les plus intéressantes pagodes de Prome, de Pagan et de Mandalay sont soigneusement entretenues.

La méthode à suivre dans les travaux de réparation des monuments n'a pas toujours été conçue d'une manière identique et certaines ruines ont plus souffert d'une sollicitude malavisée que des injures du temps. Encore ne suffit-il pas de poser des règles générales : car souvent des situations de fait interfèrent avec les principes et nécessitent des transactions. La doctrine de l'Archæological Survey, telle que l'expose Sir J. M., est marquée au coin de la sagesse ; et comme elle est applicable ailleurs que dans l'Inde, nous croyons à propos de la citer textuellement :

« Le Gouvernement de l'Inde est pleinement convaincu du dommage déplorable qui peut être causé à titre de restauration, et, sauf dans des circonstances spéciales, il est opposé aux entreprises de ce genre. C'est un fait reconnu, néanmoins, qu'il existe des considérations de caractère social, politique et climatérique, qui doivent toujours entrer en ligne de compte et que, dans ce pays en particulier, il est impossible d'établir une loi unique applicable à tous les cas. Ainsi une distinction doit être faite entre les anciens édifices bouddhiques, hindous et jainas d'une part, et les constructions plus récentes des Musulmans, d'autre part. Pour ces derniers, on est d'avis qu'une méthode de restauration limitée est parfois non seulement désirable, mais encore

justifiée par le fait que l'art des premiers constructeurs est toujours vivant. De même, lorsque des monuments servent encore à l'usage pour lequel ils furent bâtis, — temples hindous, mosquées musulmanes, tombeaux, palais où des cérémonies officielles sont encore célébrées — on admet qu'il y a souvent de bonnes raisons de recourir à des mesures de réparation plus larges qu'il ne serait désirable si les édifices en question étaient conservés simplement comme des vestiges archéologiques. Sous ces réserves, l'objet que le Gouvernement se propose n'est pas de refaire ce qui a été défiguré ou détruit, mais de protéger ce qui subsiste contre de nouvelles atteintes et de le conserver à la postérité comme un héritage national. » (P. 18).

Il importe de préserver non seulement les édifices eux-mêmes, mais les pièces isolées (sculptures, bronzes, inscriptions, monnaies) ; c'est l'office des musées. L'Inde, outre le Musée Impérial, n'en compte pas moins de trente-huit : 9 provinciaux, 17 locaux, 12 dans les Etats indigènes. Certains musées locaux ne contiennent pas d'antiquités ; d'autres au contraire sont des dépôts archéologiques établis sur d'anciens sites pour recueillir les objets qu'on y découvre ; enfin le Musée Impérial et les musées provinciaux ont plusieurs sections, dont une archéologique placée sous le contrôle de l'Archæological Survey.

*Exploration.* — Depuis sa réorganisation en 1912, le Service archéologique s'est proposé un plan méthodique d'investigation. Il a commencé par reprendre l'examen des sites historiques déjà superficiellement fouillés, pour vérifier et coordonner les résultats acquis : c'est ainsi qu'il a exploré Charsadda (Puṣkarāvati), Rajgir (Rājagṛha), Saheth-Maheth (Çrāvasti), Kasia (Kuṣinagara), Sarnath (Mṛgadāva). Ce programme achevé (1910), on s'est attaqué à d'autres lieux illustres : Taxila a été fouillé par Sir J. Marshall, Pātaliputra par M. Spooner, Vidiçā (Besh) par M. Bhandarkar. Les célèbres stūpas de Sanchi ont été complètement dégagés par Sir J. Marshall. Les emplacements de Takt-i-Bahi et de Sahri Bahlol, dans la Frontier Province, ont donné une riche moisson de sculptures gréco-bouddhiques. Enfin les fouilles de Prome en Birmanie ont livré quelques antiquités intéressantes, dont les principales sont les urnes funéraires avec inscriptions « pyu », qui ont été étudiées par M. Blagden.

L'exploration ne s'est pas confinée dans les limites de l'archéologie indienne proprement dite, ni même dans les frontières politiques de l'Inde : le voyage du D<sup>r</sup> A. H. Francke dans les districts indo-tibétains de Basharh, Spiti, Ladakh, et surtout les trois voyages de Sir Aurel Stein dans le Turkestan chinois ont apporté de nouvelles lumières sur l'histoire du Tibet et de l'Asie centrale.

Parmi les trouvailles archéologiques, l'épigraphie tient naturellement une grande place : on en jugera par le chiffre des inscriptions copiées dans les cinq dernières années seulement : elles sont au nombre de 3500, provenant en majorité de l'Inde du Sud, où on en estampe en moyenne 550 par an. Les inscriptions récemment découvertes ont fourni de précieuses informations sur les

dynasties du Dekkan, sur l'histoire littéraire et philosophique, sur les Grecs du Penjab (inscription d'Héliodore), sur l'histoire de l'écriture (inscription araméenne de Taxila). On est toutefois surpris d'apprendre (p. 35) que « le progrès fait en Birmanie est encore plus frappant » et que « l'histoire documentaire, dans cette province, a maintenant été reportée de 4 siècles plus haut » [que le XI<sup>e</sup>]. Comme aucune inscription datée antérieure au XI<sup>e</sup> siècle n'a encore été trouvée en Birmanie, on se demande comment l'histoire documentaire (*authenticated*) a pu faire ce bond de quatre siècles : si cette assertion se fonde sur les petits épigraphes en écriture du VII<sup>e</sup> siècle exhumés à Prome, il est permis de la trouver singulièrement exagérée.

Les travaux et les découvertes de l'Archæological Survey sont communiqués au public, d'abord par les rapports annuels des superintendents provinciaux, divisés en deux parties, l'une administrative, l'autre archéologique (dans le Southern Circle [Madras], l'épigraphie fait l'objet d'un rapport spécial) ; ensuite par le rapport annuel du Directeur général de l'Archéologie. Cette dernière publication, fort belle et splendidement illustrée, est ainsi caractérisée par son auteur lui-même : « Les rapports du Directeur général sont de même divisés en deux parties ; mais ici les deux parties sont publiées séparément et diffèrent des rapports provinciaux en ce que la première contient un résumé concis mais compréhensif de tout ce qui a été accompli dans l'année, tandis que la seconde est consacrée à des mémoires détaillés et scientifiques sur des sujets d'une importance spéciale traités d'une manière aussi exhaustive que possible et accompagnés de nombreuses illustrations. »

Pour logique et avantageuse que soit cette division — car elle permet de porter rapidement les découvertes à la connaissance du monde savant au moyen du premier rapport et de lui donner ensuite des informations complètes dans le second, — elle n'est pas sans quelque inconvénient. On ne peut éviter, par exemple, qu'un rapport sommaire sur les fouilles de Taxila ou de Pâtaliputra et un rapport détaillé sur le même sujet se répètent en plusieurs points. Il est indispensable de joindre des plans et des photographies au premier pour qu'il soit intelligible, et de les reproduire dans le second pour qu'il soit « exhaustif ». On retrouve par exemple dans le rapport développé pour 1912-1913, paru en 1916, les plans du Dharmarājika-stūpa et de Sirkap (pl. I et XV) qui figurent déjà dans le rapport sommaire pour 1913-1914, paru en 1915 (pl. XIII et XV) ; de même les objets en bronze, en argent et stuc, ainsi que les bijoux de Taxila sont reproduits à la fois dans le premier (pl. XI a, XVII c, XX a-c, f-i, XXII) et dans le second (pl. XVI a, e, c, b, d, XVII). Il suit de là que les deux rapports sont moins deux parties consécutives que deux états du même travail : l'un est l'esquisse, l'autre le tableau.

Les titres des deux volumes présentent d'autre part cette singularité que le premier porte « Annual Report... Part I », tandis que le second a le même titre mais sans la mention de « Part II ». Cette « première partie » qui paraît tous les ans, sans être jamais suivie d'une seconde, ne manquera pas de faire

le désespoir des bibliographes, dont la patience avait été déjà assez éprouvée par les séries rétroactives, les tomaisons énigmatiques et les formats protéiformes de l'ancien Archæological Survey.

Actuellement les publications comprennent, outre les rapports annuels dont nous venons de parler :

1<sup>o</sup> la *New Imperial Series*, série de monographies sur divers groupes de monuments ou d'inscriptions, qui en est à son 38<sup>e</sup> volume ;

2<sup>o</sup> les catalogues de musées (Muttra, Chamba, Sarnath, Delhi, Peshawar, Nagpur) ;

3<sup>o</sup> les guides à divers sites d'intérêt archéologique (Bijapur, Fort de Delhi, Sarnath, Elephanta) ;

4<sup>o</sup> les *Miscellaneous Publications* (Inscriptions birmanes, etc.) ;

5<sup>o</sup> deux périodiques spécialement consacrés à l'épigraphie : l'*Epigraphia indica* (trimestriel) où sont éditées et traduites les inscriptions en sanskrit et en langues apparentées ; et l'*Epigraphia indo-moslemica* (semestriel), réservé aux inscriptions en arabe et en persan.

Pour compléter ce tableau, qui est certes à l'honneur de l'Archæological Survey, du chef qui le dirige et du Gouvernement qui le soutient, nous devons dire quelques mois d'une intéressante expérience récemment tentée, semble-t-il, avec succès et dont les résultats ne sont pas indifférents pour nous. Il s'agit de l'emploi des indigènes dans le travail archéologique. Jusqu'à ces dernières années on n'avait rien fait pour leur offrir la possibilité d'un *training* spécial dans cette branche de la science, considérant apparemment que les avantages positifs qu'ils pouvaient espérer de ces études étaient trop restreints pour les y attirer. Néanmoins, en 1903, on résolut de faire un essai dans ce sens : deux bourses de 75 à 100 roupies par mois furent mises au concours en faveur de candidats capables de faire preuve de connaissances spéciales soit en sanskrit, soit en persan et en arabe. Les résultats furent assez encourageants pour justifier à bref délai la création de sept autres bourses, dont une pour l'archéologie birmane, deux pour l'archéologie indienne, une pour la chimie archéologique et trois pour l'architecture. Les étudiants auxquels ces bourses sont décernées reçoivent une instruction technique qui les prépare à collaborer utilement à l'œuvre du Survey. Aujourd'hui 8 de ces anciens boursiers occupent des postes responsables dans le Service archéologique, dont 5 en territoire britannique et 3 dans les Etats de Hyderabad, Gwalior et Kashmir. Il semble donc ressortir de l'exposé de Sir J. Marshall que l'expérience a réussi.

L'*Annual Report* sur l'année 1912-1913 et les *Annual Reports, Part I*, sur 1913-1914 et 1914-1915, exposent en détail les travaux de conservation et d'exploration exécutés dans les trois dernières années. Nous nous bornerons à en extraire les renseignements relatifs aux fouilles les plus importantes et aux données historiques dont elles ont enrichi notre connaissance de l'Inde ancienne.

Les deux grandes campagnes de fouilles ont porté sur Pāṭaliputra et sur Takṣaṣilā.

Pāṭaliputra, le Παλιβούρου des Grecs, est l'ancienne capitale des Mauryas ; le site en était depuis longtemps localisé près de la moderne Patna, dans le Bengale ; il avait même été déterminé avec une précision suffisante par le Col. Waddell en 1895, et on pouvait espérer que le jour où on y mettrait la pioche, d'importants documents sortiraient de ce sol antique. Aussi, lorsqu'un généreux Parsi de Bombay, M. Ratan Tata, offrit de subventionner l'exploration d'un grand emplacement historique à raison de 20.000 roupies par an, et cela pour tout le temps nécessaire à l'achèvement des travaux, le Directeur général de l'Archéologie n'eut-il aucune peine à lui faire accepter le choix de Pāṭaliputra. Quant aux points précis où il convenait d'aborder le terrain, on se laissa guider par les trouvailles faites précédemment. Les fouilles de reconnaissance pratiquées par Waddell en 1895 pour vérifier ses hypothèses avaient fait découvrir, en un lieu nommé Bulandī Bagh, un beau chapiteau de style Maurya ; et un peu au Sud-Est de cet endroit, près du village de Kumrahar, des fragments de grès poli qu'il avait, non sans hardiesse, identifiés aussitôt avec les débris d'une colonne inscrite qui, selon Hiuan-tsang, s'élevait dans l'enceinte du palais d'Açoka. C'est donc à ces deux points que s'attaqua tout d'abord le fonctionnaire auquel fut confiée la direction des fouilles, M. Spooner.

Disons tout de suite que le Bulandī Bagh n'a rien donné. La fouille de Kumrahar n'a pas entièrement trompé les espérances conçues à son sujet, mais elle a jusqu'ici fourni moins de documents qu'elle n'a soulevé de problèmes. L'histoire de cette fouille est celle d'une série d'énigmes, encore incomplètement résolues. Dès le début fut éliminée l'hypothèse de Waddell sur la colonne d'Açoka. En effet, les nouveaux fragments trouvés étaient trop nombreux et de couleurs trop diverses pour provenir d'une seule colonne et ils donnaient un diamètre trop petit pour une des colonnes inscrites d'Açoka ; d'ailleurs la disposition des amas de fragments en rangées régulières et à une distance uniforme de 15 pieds parlait d'elle-même : l'édifice était une grande salle à colonnes. Mais bientôt les progrès de la fouille firent apparaître une superposition de couches inexplicable. De bas en haut, on trouvait d'abord le sol Maurya, puis un sol vierge de 3<sup>m</sup> de haut traversé par des cheminées verticales remplies de cendre et correspondant aux tas de fragments de colonnes ; au-dessus du sol vierge était une couche de cendre et de débris sur laquelle s'élevaient des murs en briques de l'époque Gupta. Toutes les colonnes avaient disparu, à l'exception d'une seule, dont le fût, incomplet de la partie supérieure, mesure 4<sup>m</sup> 50 depuis la base, soit à peu près les  $\frac{2}{3}$  de la hauteur totale, en admettant l'estimation de M. Spooner qui évalue cette dernière à environ 6 mètres. Si on y joint les données fournies par les autres fragments, on peut se représenter ces colonnes comme des monolithes reposant directement sur le sol, sans piédestal, et dont le fût allait en se rétrécissant jusqu'à un diamètre de 0<sup>m</sup> 50 au sommet. Un trou percé à la partie supérieure devait recevoir une cheville de métal pour tenir en place le chapiteau.

Maintenant, comment expliquer la disparition de toutes ces colonnes et la présence, à la place même où elles se trouvaient, de puits de cendre descendant jusqu'au sol primitif à travers une couche alluvionnaire sans aucune trace humaine ? M. Spooner a imaginé, pour en rendre compte, une hypothèse assurément ingénieuse qu'il a lui-même dénommée la « théorie du plongeon » (*sinkage theory*). Voici comment, selon lui, les faits ont dû se passer.

La salle à colonnes des Mauryas était encore intacte lorsque, vers le 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C., le terrain où elle se trouvait fut recouvert par une inondation qui se prolongea longtemps. Lorsque l'eau se retira, il s'était accru d'une couche de limon de 9 pieds d'épaisseur. Les colonnes envasées, mais toujours debout, émergeaient de 11 pieds. L'édifice était donc encore utilisable et fut réoccupé. Vers le IV-V<sup>e</sup> siècle, il fut détruit par un incendie, qui dévora toutes les constructions en bois et fit éclater les piliers de pierre ; il en résulta une couche de cendre mêlée de fragments de colonnes. Survinrent au VI<sup>e</sup> siècle les constructeurs Guptas : ils achevèrent de concasser les débris pour aplanir le sol et y édifier des bâtiments en briques. Mais pendant ce temps, il se passait sous le pavé des Guptas de curieux incidents souterrains. Les colonnes avaient été cassées au ras du second niveau, celui de l'inondation ; mais entre ce niveau et le premier, celui des Mauryas, leurs fûts restaient intacts, debout dans la couche de limon et la base appuyée apparemment sur des pilotis de bois. Tant que ceux-ci tinrent bon, aucun mouvement ne se produisit : mais ils finirent par pourrir dans ce sol détrempé. Les colonnes privées de support s'enfoncèrent lentement, puis plus rapidement, dans les profondeurs de cette terre molle, laissant derrière elles un trou circulaire où tombèrent les cendres et les débris. Une seule échappa au sort commun : elle était tombée obliquement, pendant l'inondation, sur la couche de vase, et cette position la maintint dans le sol, au moment où les autres faisaient leur plongeon vertical. Telle est la théorie de M. Spooner : elle paraît rendre compte des faits, mais il appartient aux ingénieurs de dire si elle ne soulève aucune objection technique. On devra notamment rechercher si des piliers reposant simplement sur le sol ont pu tous, sauf un, rester debout au milieu des courants d'une masse d'eau assez haute pour déposer 3 mètres de limon ; si les pilotis ont pu se désagréger dans les conditions indiquées et si, même dans un sol aussi peu consistant que celui de Patna, le poids des monolithes était suffisant pour vaincre la résistance de la terre qui les enserrait. Il ne suffit pas non plus d'alléguer une inondation prolongée pour expliquer une couche de sol vierge ; les modalités de ce phénomène devront être étudiées de plus près.

Les résultats précédents ont été obtenus au cours de la campagne de 1913. Celle de 1914-1915 ne semble pas avoir beaucoup accru le champ des découvertes ; en revanche celui des hypothèses a pris un développement énorme, ce qui ne peut être considéré comme une compensation. A la base de ces spéculations est la remarque, peut-être juste, que la salle hypostyle de Pataliputra avait été construite sur le plan de la « Salle aux cent colonnes » de Persépolis.

On sait depuis longtemps que les Mauryas ont imité le chapiteau persépolitain : qu'ils aient étendu leurs emprunts au plan des salles, c'est une opinion soutenable. Mais ce grain de vérité a foisonné avec une rapidité inquiétante. D'abord l'aspect de cette salle à colonnes, dont toutes les colonnes ont disparu, s'est reconstitué comme par enchantement. Deux objets ont suffi pour cela : un sceau d'argile et une tête de statue, dont on ne nous donne d'ailleurs ni reproduction, ni description. Le sceau représente, paraît-il, un bâtiment à trois étages surmonté d'une réplique en miniature de lui-même. On sait d'autre part que sur la façade des tombes royales de Persépolis, le roi est représenté sur un trône décoré latéralement de deux rangs de personnages qui paraissent le soutenir de leurs bras levés. Il résulte de ce rapprochement, suivant M. Spooner, que la salle de Pātaliputra était un édifice à trois étages, tel qu'il est figuré sur le sceau, chaque étage étant supporté par des rangées d'atlantes, dont une tête, une seule, est restée au fond d'un des trous creusés par le plongeon des colonnes. Cette théorie est en somme une réédition modifiée de celle de Fergusson, ainsi appréciée par Perrot et Chipiez (*Hist. de l'art*, V, p. 735) : « Quant aux grandes salles du trône, leur caractère même exclut toute idée d'un second étage. Chacun de ces énormes vaisseaux forme à lui seul un ensemble complet ; il n'exige, il ne suppose même aucune dépendance. Rien de plus arbitraire et qui supporte moins l'examen que les restaurations de Fergusson, qui place au-dessus du plafond des salles hypostyles, un second ordre supportant une plateforme sur laquelle le roi serait venu adorer le feu. » Ainsi la conception de la salle de Kumrahar comme un édifice à trois étages est une hypothèse échafaudée sur une autre hypothèse qui, selon des archéologues compétents, ne supporte pas l'examen.

M. Spooner ne s'est pas arrêté en si beau chemin. Il a découvert ensuite que le site de Kumrahar était une réplique exacte de la terrasse de Persépolis, avec une enceinte de configuration identique et des édifices placés de même. Tant que ces édifices restent sous terre, la théorie est inattaquable ; elle ne résiste pas toujours aussi bien aux coups de pioche. C'est ainsi que M. Spooner ayant déterminé un emplacement symétrique au palais de Xerxès, eut la satisfaction d'y trouver les restes d'un édifice, qui toutefois s'étendait vers l'E. au lieu de s'étendre vers l'O., avait un plan différent et mesurait 192 pieds de long au lieu de 96. Mais, ajoute-t-il avec simplicité, « rien n'empêche que cet édifice se trouve finalement être une réplique de l'autre avec une orientation différente et un plan agrandi. »

A parler franc, il semble que la théorie tienne une trop grande place dans les fouilles de Pātaliputra, et on ne peut se défendre de quelque appréhension quand on lit sous la signature du directeur de ces fouilles des phrases comme celle-ci : « A l'emplacement n° V j'avais trouvé l'année dernière une courte tranche d'un mur massif paraissant faire partie du rempart principal que j'essayais de prouver qui servait de limite aux dépendances du palais. Si cette limite peut être démontrée conforme pour l'essentiel au bord de la plateforme

artificielle de Persépolis, la probabilité sera immensément accrue que le site de Kumrahar reflète l'ancienne résidence achéménide. D'où l'importance de cette œuvre. » (Rep. 1914-1915, p. 16). Ainsi l'objet de la fouille est de *démontrer* une idée préconçue, et l'importance d'un travail dépend du soutien qu'il peut prêter à cette démonstration. Il vaudrait mieux que la théorie suivit les faits au lieu de les précéder. On est d'autant plus en droit d'appréhender les conséquences d'une méthode aussi hasardeuse que M. Spooner a fait preuve, sur le terrain historico-philologique, d'une audace sans frein. Les fouilles de Kumrahar n'ont pas seulement, comme on pourrait le croire, exhumé une salle de style persan, elles ont aussi fait surgir « une période zoroastrienne de l'histoire indienne » (1). Voici par quelles déductions M. Spooner l'en a tirée.

Le Mahābhārata nous apprend que l'Asura Maya construisit pour les Dānavas des palais de pierre supportés par des colonnes : allusion évidente aux palais Mauryas de Pātaliputra. Que sont les Dānavas sinon les Perses ? En effet Manu appelle *Dasyavaḥ* les Kambojas, les Paradas, les Pahlavas, qui sont des Iraniens : or au mot *Dasyavaḥ* correspond dans les inscriptions perses la forme *Danghavō*, qui, réimportée dans l'Inde et légèrement altérée par la prononciation, est devenu *Dānavāḥ*. Mais qu'est-ce que l'Asura Maya ? La réponse est facile. Les maçons que les Mauryas firent venir de Perse pour bâtir leurs palais « avaient l'habitude d'attribuer leurs œuvres à la grâce d'Ahura Mazda » : cette formule mal comprise a donné lieu à la tradition des palais construits par l'Asura Maya = Ahura Mazda. Ils furent construits pour des Dānavas, c'est-à-dire pour des Iraniens. Les Mauryas étaient donc des Perses, et peut-être même des Achéménides. En effet leur nom ne signifie rien en sanskrit ; regardons au contraire du côté iranien. Le nom persan de Persépolis est *Merv*, en avestique *Mōurva*. Les Mauryas, ce sont les princes de Mōurva. Qu'est-ce que le mont Meru, la montagne centrale du monde, sinon la montagne de Merv, la montagne royale à laquelle s'adosse la terrasse de Persépolis ? Et quand nous voyons sur une des plus anciennes monnaies indiennes un paon (*mayūra*) perché sur une montagne (le *Meru*), pouvons-nous hésiter sur le sens très clair de cet emblème : « les princes persépolitains sur la montagne de Persépolis » ? Le premier des Mauryas, Candragupta, apparaît pour la première fois près de Taxila en compagnie d'Alexandre. Sans doute venait-il avec lui de Perse. Après la mort du conquérant grec, Candragupta conquiert pour son compte le Magadha avec une armée en grande partie persane (comme nous l'atteste le *Mudrārākṣasa*) ; il organise sa cour sur le modèle de celle de Persépolis, observe le cérémonial perse et épouse la fille de Séleucus, qui règne sur la Perse. Mais ce n'est pas

---

(1) D. B. SPOONER, *The Zoroastrian Period of Indian History*. JRAS, 1915, p. 63-89 et 405-455.

tout. Que sont les Yavanas ? Des Perses. Les Çakas ? Des Perses. Les Çākya ? Des Perses. Çākya-muni ? « Le Sage iranien ». Qu'est-ce que le bouddhisme ? « Une adaptation de la foi magienne aux conditions indiennes, une hindouisation du culte parsi. » Le mahāyānisme est un développement de la « magianizing tendency ». Qu'on n'aille pas croire que les Mages se soient arrêtés dans l'Inde. Ils ont franchi la mer, conquis Java, conquis le Cambodge. Les Kambojas ne sont-ils pas un peuple iranien, et ignore-t-on qu'il y a au Cambodge des brahmanes astrologues et constructeurs, et que « le culte des bodhisattvas y est très développé » ? M. Spooner s'en est tenu là, on ne sait trop pourquoi ; car, puisque les Cīnas sont eux aussi des Dasyavaḥ et que le culte des bodhisattvas est très développé en Chine, rien ne l'empêchait d'étendre jusqu'au golfe de Pe-tchi-li les frontières du monde iranien.

Après ce rapide résumé, qui se passe de commentaire <sup>(1)</sup>, on comprendra que nous exprimions un souhait : c'est que la théorie paniranienne soit pour quelque temps mise sous clef et qu'elle cesse d'inspirer les fouilles de Pāṭaliputra <sup>(2)</sup>. L'avenir dira ce qu'il convient d'en garder : actuellement c'est une simple fantasmagorie, dont les supports sont aussi fuyants que ceux de la salle de Kumrahar.

On éprouve une véritable satisfaction à passer de cette jungle d'hypothèses aux champs féconds de Taxila.

Le site de Takṣaṣilā, qu'on a pris l'habitude de désigner par son nom grec de Taxila, renferme les ruines ensevelies de trois cités, qui sont, du Sud au Nord : Bir Mound, Sirkap et Sirsukh. Bir Mound est le plus ancien établissement ; Sirkap est la capitale fondée par les Grecs au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. ; Sirsukh semble avoir été bâti par les Kouchans, probablement sous le règne de Kaniska. Outre ces trois emplacements, des stūpas et des monastères sont disséminés dans la vallée, notamment : le Dharmarājika-stūpa ; le Kuṇāla-stūpa élevé par Açoka au lieu où son fils Kuṇāla eut les yeux arrachés par suite des machinations de sa marâtre ; le Bhalāḥ stūpa, où le Bodhisattva se coupa la tête par charité ; enfin le temple de Jandial. Les fouilles de Sir J. Marshall ont porté sur le Dharmarājika-stūpa, Sirkap, Jandial et Bir Mound. Partout ses recherches, habilement conduites, ont été récompensées par d'heureuses découvertes.

Le Dharmarājika-stūpa, dont on peut placer la construction au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., une première restauration au II<sup>e</sup> siècle et une seconde vers 300 A. D., a donné de belles sculptures gréco-bouddhiques et des têtes en stuc et

---

(1) M. A. Berriedale KEITH a pris la peine de démolir méthodiquement ce château de cartes, dans JRAS., janvier 1916, p. 138.

(2) Déjà un creux du sol, appelé par les indigènes *Mauni Pokhar*, « l'étang du silencieux », est devenu « The Magian's Pool », parce que les Mages avaient pour règle de manger en silence, et conséquemment qu'un silencieux est forcément un mage !

en terre cuite qui paraissent dater du II<sup>e</sup> siècle. Mais la trouvaille la plus intéressante fut, dans une cellule de la face Ouest, celle d'un reliquaire contenant une bande d'argent avec une inscription en kharoṣṭhī, dont le sens est que dans cette chapelle du Bodhisattva (*bodhisātvagahamhi*) les reliques du Buddha furent dédiées, en 136 d'Azès (*Ayasa*), par Urasaka le Bactrien (*Bahaliēna*), fils de Lotaphria, habitant la ville de Noacha (cf. JRAS., octobre 1914 et avril 1915).

La fouille de Sirkap a été particulièrement riche en résultats. On y a déblayé un temple absidal, bâti probablement vers 50-60 A. D., où se trouvaient divers reliefs en stuc et en terre cuite, dont une tête de satyre. Au S. du temple ont été dégagés trois grands blocs de constructions séparés par des rues étroites. Ce sont évidemment des bâtiments d'habitation où se révèle l'existence de trois couches correspondant aux périodes çaka, parthe et kouchane.

Le second bloc renfermait un sanctuaire du règne d'Azès I ; et dans les chambres situées derrière ce sanctuaire ont été trouvés de remarquables objets d'art hellénique : une charmante statuette d'enfant en bronze, une tête de Dionysos en argent repoussé, des bijoux d'or, etc. Parmi les monnaies rencontrées au même endroit figure une série de pièces d'argent des successeurs de Gondopharnes, dont deux nouveaux : Sapedanes et Satavastra. Enfin Sirkap a révélé un document paléographique du plus haut intérêt : c'est un fragment d'inscription araméenne sur marbre, datant probablement de la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., donc le plus ancien spécimen d'écriture trouvé dans le sol de l'Inde : il achève de démontrer le rapport de filiation qui unit la kharoṣṭhī à l'écriture araméenne.

Le temple de Jandial a été reconnu semblable dans son plan à un temple grec, avec cette particularité qu'entre le sanctuaire (*naos*) et le portique postérieur (*opisthodomos*) se trouvait un massif de maçonnerie pleine en forme de tour, avec des fondations de plus de 20 pieds au-dessous du sol, ce qui suppose que cette tour s'élevait à une assez grande hauteur. Cet élément du temple, inconnu par ailleurs, n'est pas aisé à expliquer : comme il est de mode aujourd'hui de s'adresser aux mages pour la solution de toutes les énigmes, Sir J. M. propose de voir dans cette tour un autel du feu et dans l'édifice de Jandial un temple zoroastrien ; le fait qu'il a été bâti à l'époque parthe prête une certaine consistance à cette hypothèse.

A Bir Mound, où Sir J. M. a fait une fouille très réduite, il a trouvé un dépôt de bijoux d'or, des jarres de terre et des monnaies : l'ensemble de ces objets semble indiquer le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Mais il y a de fortes raisons d'espérer que cet emplacement, le premier en date de Taxila, recèle des traces d'une antiquité plus reculée.

Sir J. Marshall n'a pas borné son activité à ce site attrayant : il a complètement dégagé les stūpas de Sanchi, restauré généreusement le stūpa 3, où Cunningham avait jadis retrouvé les reliques de Çāriputra et de Maudgalyāyana, et protégé par de sages mesures de préservation un temple absidal construit

au commencement de l'ère chrétienne à la place d'un plus ancien sanctuaire de l'époque Maurya ou Suṅga. L'exploration de Sanchi a été complètement achevée au cours de la saison 1914-1915 : il ne reste plus qu'à poursuivre les travaux de conservation.

Non loin de Sanchi, à Besh ou Besnagar, sur le site de l'ancienne Vidiçā, une exploration conduite par R. D. Bhandarkar, avec l'appui du mahārāja de Gwalior, a révélé quelques faits nouveaux sur la fameuse colonne d'Héliodore et le temple qui l'avoisinait. On a reconnu que la colonne était *in situ* : c'est donc bien à cet endroit qu'au milieu du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. le grec Héliodore, ambassadeur du roi Antialkidas, éleva le *Garuḍadhvaja*, monument de sa piété envers Vāsudeva. A la base du pilier se trouvaient des coins de métal qui, à l'analyse, ont été reconnus en *acier*. Quant au temple lui-même, la fouille en est difficile, car il s'étend pour la plus grande partie sous la maison du *pūjāri* du lieu : M. Bhandarkar a pu cependant dégager une balustrade de pierre d'un type inconnu jusqu'ici : elle se compose de piliers carrés creusés latéralement d'une rainure où s'encastre une large dalle de pierre : l'ensemble de ces montants et de ces dalles forme une clôture pleine d'un aspect fort curieux. En creusant plus profondément, on a rencontré d'anciens murs en briques, où M. Bh. voit les restes d'un canal de l'époque Maurya, et qui présentent cette particularité que les joints en étaient cimentés par du *mortier* d'excellente qualité : c'est la première fois que ce fait est constaté dans un monument antérieur à l'époque musulmane. Sur un autre point des ruines de Vidiçā on a relevé l'existence de trois *yajñakuṇḍas* de briques, probablement du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, et destinés à la célébration d'un grand sacrifice. La fouille a amené la découverte de 26 sceaux d'argile, dont l'un est au nom de « Timitra-dāṭṛsya », du donateur Demetrius, peut-être le *yajamāna* de race grecque, qui fit construire les *yajñakuṇḍas*.

Si nous passons de l'Inde proprement dite en Birmanie, nous avons à mentionner la découverte faite par M. Duroiselle, dans le district de Pégou, de 160 plaques de terre cuite avec scènes en relief et inscriptions mones. Les scènes représentées illustrent la légende de la tentation du Buddha par les filles de Māra. Jusqu'ici les plaques de ce genre étaient le plus souvent une illustration des *jātakas* : M. Duroiselle a fait de ces dernières l'objet d'un excellent travail d'ensemble dans l'*Annual Report* pour 1912-1913 (p. 87). Il y signale notamment la suite de plaques en terre cuite non émaillée qui ornaient l'Eastern Petleik Pagoda à Pagan et qui formaient une série complète, et même plus que complète, des *jātakas* ; car elles étaient au nombre de 550, trois de plus que le nombre canonique de 547. Les trois vies supplémentaires portent les nos 497-499 et sont intitulées : *Velāma-jātaka*, *Mahāgovinda-jātaka* et *Sumedhapaṇḍita-jātaka*. Plus rares sont les *jātakas* peints : on en connaît deux séries : l'une à Nyaung-U (4 milles E. de Pagan), l'autre dans la pagode de Ku-byauk-kyi, entre Nyaung-U et Pagan, édifiée par Kyanzitha (1084-1112). Cette dernière série, qui comprenait les 547 *jātakas*, est aujourd'hui réduite à 210 : les autres

ont été détruites par un Allemand qui, en 1899, chercha à les enlever; il fut heureusement découvert avant d'avoir complètement perpétré son méfait.

Tels sont, d'après les Rapports annuels du Directeur général, les principaux traits de l'œuvre de l'Archæological Survey pendant ces dernières années. Ils sont complétés, sur certains points, par les rapports provinciaux. Nous mentionnerons brièvement ceux qui nous sont parvenus.

Le Northern Circle a deux superintendents, l'un pour les monuments hindous et bouddhistes, l'autre pour les monuments musulmans et anglais. Le premier, M. Hargreaves (Rapport 1914-1915) signale les travaux de dégagement et de conservation effectués au « rock-cut temple » de Masrur, les acquisitions des musées de Lahore, de Muttra, de Lucknow (antiquités provenant des fouilles de Kasia), de Sarnath, dont un excellent catalogue dû au Pandit Daya Ram Sahni vient d'être publié; les inscriptions trouvées à Sarnath (dédicaces sur les piédestaux de trois statues du Buddha, datées de Kumāragupta 154 et Budhagupta 157; sceaux d'argile avec la légende « Ṛī saddharmmakre ṛī mūlagandhakutyam Bhagavato »). Le rapport suivant (1915-1916) n'apporte rien d'essentiellement nouveau.

Le second superintendant était, depuis 1910, M. Gordon Sanderson. En février 1915, il fut nommé officier au 2<sup>e</sup> Gurkhas et au mois de juin suivant il partait pour le front français. A peine entré en ligne, il fut blessé mortellement le 13 octobre 1915. L'Archæological Survey a perdu en lui un collaborateur habile et laborieux, dont la compétence s'est particulièrement manifestée dans les délicats travaux de réparation des monuments de Delhi. Il suffit de regarder les belles photographies qui illustrent les rapports de 1914-1915 et de 1915-1916 pour apprécier tout ce que les monuments mogols doivent à l'activité de M. Sanderson. Nous saluons avec un profond regret et une sincère gratitude la mémoire de l'archéologue et du soldat qui, en France comme dans l'Inde, a mené le bon combat contre les vandales. Les fonctions de superintendant pour les monuments musulmans du Nord de l'Inde, après avoir été exercées à titre provisoire par M. Hargreaves, ont été confiées à M. J. A. Page, auparavant Assistant Superintendant dans le Western Circle.

Le Western Circle est sous la direction de M. R. D. Bhandarkar, qui se montre à la fois le protecteur vigilant des monuments anciens, l'explorateur sagace des vieux sites historiques, l'archéologue habile à interpréter les ruines et l'épigraphiste érudit pour qui les inscriptions n'ont pas de secret. Sans doute il n'est pas toujours suffisamment armé pour empêcher les actes de vandalisme et il ne peut que déplorer dans son rapport la démolition des murs de la vieille citadelle de Dabhoi (Baroda) vendus à des entrepreneurs de bâtiments, ou les rajeunissements que les Jainas font subir aux temples du Mont

Abu ; mais il n'omet rien de ce qu'il est en son pouvoir de faire. Nous avons parlé plus haut de ses fouilles de Besh. Citons encore, dans son rapport de 1914-1915, l'intéressante identification de Padmāvati, où se passe l'action de *Mālatīmādhava*, avec la moderne Pawāyā, au confluent du Sindh et de la Pārā (Gwalior). Dans la campagne de 1915-1916, M. Bhandarkar a exécuté à Nagari (Udaipur, Rajputana) des fouilles qui ont révélé un stūpa de briques « décoré de carreaux de terre cuite d'un grand mérite artistique et pouvant rivaliser avec les meilleurs du Gandhāra ». A 1 kil. environ de distance, il a trouvé une enceinte de pierre (*pūjā-silā-prākāra*) ayant autrefois enclos un temple de Saṃkarṣaṇa et de Vasudeva et qui semble dater de 250 av. J.-C. environ : c'est le plus ancien sanctuaire viṣṇuite connu jusqu'ici. Des monnaies recueillies dans les fouilles prouvent que Nagari n'est autre que l'ancienne Madhymikā, qui fut assiégée par un roi Yavana, probablement Ménandre, à l'époque de Patañjali (150 av. J.-C.)

Les rapports du superintendent du Southern Circle pour 1914-1915 et 1915-1916 contiennent des dissertations sur l'architecture des Pallavas, sur le culte des serpents et des arbres, sur l'origine du temple hindou typique de l'Inde méridionale, mais peu de chose sur le travail de conservation et de recherches. On notera seulement, dans le premier, quelques renseignements sur une station préhistorique à Demaketiapalle (district d'Anantapur, Madras) et sur d'anciennes sépultures qui ont été fouillées dans le district de Kurnool ; dans le second, une description des temples de Mahendragiri (district de Ganjam). En revanche, la recherche des inscriptions a été activement poursuivie par l'assistant superintendent, M. Krishna Sastri, qui donne dans ses deux rapports un substantiel résumé des documents recueillis : 620 en 1914-1915 et 835 en 1915-1916 : au nombre de ces derniers figurent une inscription de Siri Pulumāvi, de la dynastie Andhra (vers 135 A. D.) et plusieurs inscriptions des Pallavas.

L. FINOT.

*Annual Report of the Archaeological Survey of India, Eastern Circle, (1915-1916).* — Calcutta, 1916, in-4°, 38 pp.

Les pages qui précèdent sur les fouilles de Pataliputra étaient déjà sous presse lorsque nous avons reçu le rapport administratif sur les opérations archéologiques de l'Eastern Circle en 1915-1916, qui nous permet de pousser un peu plus loin la chronique des travaux. Le site « fascinant » de Kumrahar a été provisoirement abandonné pour répondre au désir manifesté par M. (maintenant Sir) Ratan Tata, de voir sortir quelques objets d'art du sol si généreusement ensemencé par lui. Un emplacement semblait répondre à cet objet : c'était le site de Panch Pahari, des « Cinq Collines », où Waddell avait localisé les cinq stūpas bâtis par Aṣoka, selon le récit de Hiuan-tsang. On attaquait la plus haute de ces collines, située près du village Bara Pahari. La fouille

révéla deux stūpas. Le seul qui ait pu être complètement exploré ne contenait aucun reliquaire. Rien d'autre n'a été trouvé.

En même temps on reprenait la fouille du Bulandi Bagh. Ici M. Spooner a été plus heureux. Il d'abord exhumé les restes d'une massive construction en bois, dont on ne peut rien dire de précis avant qu'elle ait été entièrement dégagée. Divers objets y ont été trouvés : des sandales de bois, une roue de chariot avec ses rayons presque intacts et sa jante cerclée de fer ; des fragments de corbeille ; des poteries ; des figurines en terre cuite, dont beaucoup semblent des documents intéressants pour l'histoire du costume et quelques-unes de véritables œuvres d'art ; des épées et des couteaux ; des *punch-marked* coins ; enfin un anneau d'or dont le cachet est gravé d'un makara à deux têtes. La survivance, après deux mille ans, de pièces de bois et même de vannerie dans un sol aussi humide que celui de Patna est un fait remarquable : M. Spooner l'attribue à la désoxydation du sol. Quelle qu'en soit la cause, il s'ensuit qu'on peut garder quelque espoir de trouver d'anciens manuscrits ailleurs que dans les sables du Turkestan.

Un autre champ de fouilles a été abordé, à l'aide de fonds fournis par la Royal Asiatic Society : c'est le site du célèbre monastère de Nalanda, dans le district de Patna. Le travail n'ayant pu commencer qu'à la fin de mars, environ quatre mois avant la rédaction du rapport, en était encore, à cette dernière date, au stade préliminaire. Toutefois on avait pu constater déjà que les murs subsistaient sur une assez grande hauteur pour donner, les ruines une fois déblayées, une image assez frappante du grand couvent bouddhique. On avait en outre dégagé un sanctuaire, dont le mur extérieur était entouré d'une bande de panneaux sculptés de l'époque Gupta, auxquels M. Spooner attribue une haute valeur d'art et un grand intérêt archéologique. Souhaitons que la campagne de cette année justifie les espérances que la première a fait concevoir.

L. FINOT.

*Annual Report of the Archæological Department of His Highness the Nizam's Dominions, 1914-1915.* — Calcutta, 1916, in-4<sup>o</sup>, 46 pp. et 10 planches.

*Hyderabad Archæological Series. No 1. The new Asokan Edict of Maski* [edited by H. KRISHNA SASTRI]. — Calcutta, 1915, in-4<sup>o</sup>, 5 pp. et 3 planches.

*The Journal of the Hyderabad Archæological Society, 1916.* — Bombay, 1916.

Le Gouvernement de Hyderabad a donné un salubre exemple aux Etats indigènes, non seulement en créant un Département archéologique libéralement doté, mais encore en demandant, tant pour le choix du superintendent

de ce service que pour le programme à suivre, les avis éclairés du Directeur de l'Archéologie. Ainsi se trouvent heureusement conciliées l'autonomie de l'Etat et l'unité de vues qui est d'une si haute importance pour la bonne exécution de la vaste tâche qu'est la conservation et la recherche des antiquités indiennes. Le nouveau superintendent, M. Yazdani, s'est mis à l'œuvre avec une ardeur de bon augure. Sitôt son « office » organisé, il est entré en campagne pour inventorier les monuments et dresser un plan de conservation ; c'est d'une bonne méthode. L'exploration viendra en son temps : mais quand un pays a le privilège de posséder d'aussi splendides antiquités que les grottes d'Ajanṭā, d'Aurangabad, d'Ellora, le temple de Kailas, etc., il doit avant tout s'attacher à les préserver. On apprendra avec plaisir que les fresques d'Ajanṭā ont été reconnues moins compromises qu'on ne le craignait. Il a été assez facile de les protéger contre les infiltrations d'eau ; le problème est maintenant de trouver un ciment qui permette de rattacher aux parois les parties décollées sans en altérer les couleurs ; si on y réussit, la conservation des peintures sera assurée pour une longue période de temps.

Le nouveau Service archéologique de Hyderabad est né sous une heureuse étoile : il a trouvé dans son berceau une nouvelle inscription d'Açoka. Ce précieux cadeau lui a été apporté par un simple prospecteur de mines d'or, M. C. Beadon. Se trouvant le 27 janvier 1915 sur une colline voisine du village de Maski (Hyderabad, district de Raichur, taluk de Lingsugur, par 76° 45' long. et 15° 57' lat.), M. Beadon aperçut des caractères gravés sur un rocher à l'entrée d'une grotte. Une copie fut prise et envoyée à M. Krishna Sastri, assistant superintendent pour l'épigraphie à Madras, qui reconnut aussitôt l'importance de la découverte et s'empressa de demander l'autorisation de se rendre à Maski. Mais en tout pays les papiers administratifs ont la marche lente, et quand il se mit en route, muni du « G. O. n° 946 Public, du 16 juin 1915 », il y avait beau temps que M. Yazdani avait inspecté le site, photographié le rocher, estampé l'inscription et informé le Directeur général de l'Archéologie. Il ne restait à M. Krishna Sastri qu'à publier le document ; cette édition forme le n° 1 de la Hyderabad Archæological Series, qui ne pouvait faire un plus brillant début.

L'inscription comprend 8 lignes assez endommagées. Le texte est en substance le même que celui des édits de Sahasrām et Rūpnāth, mais plus bref. Il débute — et c'est le principal intérêt qu'il présente — par les mots « Devāṇampiyasa Asokasa » : c'est la première fois que le nom d'Açoka paraît dans ses édits. Jusqu'ici tous étaient au nom de Devāṇampiya Piyadasi, et c'est en se fondant sur des témoignages littéraires qu'on avait identifié Piyadasi avec Açoka.

Outre cette découverte, le rapport mentionne celle de 45 longues inscriptions cālukya à Kulpak (Kollipāka) par M. Strinivas, épigraphiste honoraire attaché au Département.

Pour terminer la chronique archéologique des Etats du Nizam, mentionnons la fondation d'une Hyderabad Archæological Society, fondée en septembre

1915 sur l'initiative de Sir Alexander Pinhey (7 avril 1916). La Société publie un journal, dont nous avons reçu les deux premiers numéros (janvier et juillet 1916). On y remarque, entre autres, des articles de M. Yazdani sur les antiquités de Hyderabad en général et sur celles de Warangal en particulier ; de M. Strinivas sur les monuments de Kulpak et de Rajkonda ; de M. Hunt sur les anciennes porcelaines chinoises de Hyderabad et sur les nombreux « cairns » qui parsèment le sol de l'Etat. Ces cairns se présentent sous l'aspect d'un cercle de grosses pierres avec, parfois, une énorme roche au centre, recouvrant un caveau formé de larges dalles de granit, où on a trouvé des ossements, des pots de terre et de cuivre et des faucilles de fer. Quand les fouilles auront porté sur un plus grand nombre de tombeaux, il est à croire qu'elles fourniront des conclusions intéressantes.

L. FINOT.

*South-Indian Images of Gods and Goddesses*, by H. KRISHNA SASTRI, Assistant Archæological Superintendent for Epigraphy, Southern Circle. Published under the authority of the Government of Madras. — Madras, Government Press, 1916, in-8°, 292 pp. (dont 166 d'illustrations).

Résumer le livre de M. Krishna Sastri serait un travail des plus difficiles et c'est le meilleur éloge qui puisse en être fait : c'est dire qu'il n'existe dans ce volume de plus de cent pages de texte serré presque aucune ligne qu'il soit aisé d'en supprimer. Et ce texte précis et nourri est remarquablement illustré par de claires et amples figures dont une description suffisamment détaillée garantit l'exacte lecture. Plusieurs planches réunissent à la fin les détails les plus importants de la représentation des dieux et une excellente table permet d'utiliser avec la plus grande facilité la masse des informations réunies dans l'ouvrage. On voit de quelle utilité pourra être cet ouvrage non seulement pour le simple touriste auquel il est modestement offert, mais, je crois, pour le savant lui-même ; ce dernier trouvera dans un ouvrage maniable et sûr ces renseignements de détail dont les recherches sont si ingrates quand il faut les conduire à travers les rayons de toute une bibliothèque. Qu'un ouvrage semblable soit un jour établi pour l'iconographie hindouiste du Nord de l'Inde, et le travail de tous ceux qui ont à se reporter à l'infinie multitude des représentations religieuses de ce pays sera singulièrement facilité. Nous allons tenter ici même, en donnant une idée générale du livre, de comparer les renseignements qu'il fournit sur les divinités indiennes aux images analogues de l'Indochine française qui tirent peut-être leur origine de cette région même de l'Inde. Excusons-nous seulement si notre propre documentation, assez complète pour l'art du Champa, est beaucoup moins précise sur celui du Cambodge, plus vaste et qui n'a pas encore été étudié avec le même détail. Une autre réserve est à faire. M. K. S. nous a présenté les multiples aspects d'une

même divinité en s'appuyant, malgré leurs divergences fréquentes, sur les anciens āgamas et les çilpa-çāstras qui réglaient leurs représentations. A ces formes spéciales nous ne pourrions opposer que des figures générales, car nous ne savons presque rien des images mêmes que nous avons conservées ; aucun de ces précieux textes anciens n'existe en Indochine. Et les quelques prêtres chams ou les bozzes actuels du Cambodge ne nous seront d'aucune aide dans cette difficulté.

Le livre de M. K. S. commence par un exposé rapide des dispositions du temple et des formes du culte hindou. Nous n'établirons pas ici de comparaison parce que les plans des temples khmèrs et chams sont aujourd'hui suffisamment connus et ne présentent pas avec ceux de l'Inde de différences essentielles ; d'ailleurs les notes de M. K. S. se rapportent en partie à des édifices et à des faits contemporains et il ne subsiste rien de semblable en Indochine. Nous aborderons donc tout de suite le parallèle des divinités.

Brahmā, dans l'Inde du Sud, ne tient dans l'adoration des fidèles qu'une place accessoire. Il n'a que peu de temples, mais son image décore d'ordinaire une des niches du sanctuaire de Çiva. Il est représenté le plus souvent avec quatre têtes et quatre bras. Ses attributs sont l'aiguière, le chapelet et les instruments du sacrifice. Il a souvent les mains antérieures dans les deux mudrās du don et de la protection, *varada* et *abhaya* ; il porte d'ordinaire le cordon brahmanique, est couvert de bijoux et a les cheveux tressés en *jaṭmakūṭa*, littéralement en forme de diadème, c'est-à-dire en chignon élevé et presque cylindrique. On le voit souvent accompagné de ses deux épouses Sarasvatī et Sāvitrī. Son *vāhana* est le *haṃsa*, le cygne ou l'oie sacrée.

Au Champa comme au Cambodge, le dieu paraît n'avoir jamais joui d'un culte beaucoup plus répandu que dans l'Inde. Néanmoins, dans la seconde période du Champa, les inscriptions font connaître l'érection d'un temple consacré à ce dieu sous le nom de Svayamutpanna à Phanrang. C'est le seul temple qui paraisse lui avoir été personnellement dédié. Mais, au Champa comme dans l'Inde, sa représentation garnit souvent ce qui peut correspondre comme rôle aux niches des murs : les frontons des fausses portes ; il y est représenté soit avec quatre têtes (trois apparentes) comme à la tour K. de Mī-son, ou personnifié seulement par la présence de l'oie sacrée à ses pieds. Il n'a pas nécessairement quatre bras, et même, au Champa, il n'en possède le plus souvent que deux. Seuls le chapelet et l'aiguière figurent parmi ses attributs ordinaires. Il est paré et porte le cordon brahmanique. Ses épouses ne sont représentées, à ma connaissance du moins, ni au Champa ni au Cambodge. Dans ce dernier pays il semble avoir eu une vogue un peu plus grande et il en existe un certain nombre d'idoles importantes. La plus ancienne est une figure debout à quatre têtes qui paraît avoir été la divinité d'un des sanctuaires annexes du groupe S. de Sambôr-Prei Kūk. Une autre, qui paraît d'art classique, se trouve au Musée de Phnom Pénh sous la cote S 9. 1 et provient sans doute de Bôš Prāḥ Nān (cf. Aymonier, *Cambodge*, 1, p. 322) ; la plus belle, au Musée

du Trocadéro, provient du Phnom Bok, monument voisin d'Ankor et du début de l'art classique khmèr. Toutes avaient quatre bras.

Viṣṇu, le second membre de la trinité indienne, est le protecteur de l'univers et des dieux. C'est sous la forme des dix avatars, mais surtout des cinq principaux, qu'il est le plus souvent représenté dans l'Inde du Sud : Varāha, le sanglier divin, retire de la mer la terre volée par un démon ; le dieu est alors ordinairement figuré avec une tête de sanglier mais parfois avec tout le corps de l'animal. — Narasiṃha s'échappe de l'intérieur d'un pilier pour dévorer un de ses contempliers ; il a la tête de lion, quatre bras, et porte, jeté en travers de ses jambes, un corps humain dont il déchire les entrailles. Dans cette attitude, il est l'Homme-lion féroce (Ugra-Narasiṃha) ; sous la même forme, mais assis dans l'attitude de la méditation, il est appelé l'Homme-lion en contemplation (Yoga-Narasiṃha). — Vāmana, le brahmane nain, obtient du pieux démon Bali, devenu maître de la terre, ce qu'il pourra en parcourir en trois pas, et, devenant le géant Trivikrama, des deux premiers s'empare du ciel et de la terre. Vāmana est représenté comme un brahmane replet qui s'abrite d'une ombrelle ; il figure ainsi sur nombre de bornes anciennes, marquant des donations de champs. Trivikrama a une jambe en l'air et quatre bras ; cet avatar avec le premier et l'image de Kṛṣṇa soutenant le mont Govardhana, comptent parmi les bas-reliefs du VII<sup>e</sup> siècle, aux raths de Mahabalipuram (Mahavellipur, ou Sept Pagodes). — Rāma, en jeune héros humain, n'a le plus souvent que deux bras ; il est armé de l'arc et accompagné par Sītā, Lakṣmaṇa et Hanumān. — Kṛṣṇa enfin, le plus aimé des dieux, est représenté d'abord en bébé dans les bras de sa mère ou couché sur une feuille de figuier, puis comme un marmot d'une force effrayante, qui tire le mortier où sa mère l'attache, danse sur la tête du serpent Kāliya, folâtre au clair de lune avec les Gōpīs, soutient au-dessus des bergers et de leurs troupeaux le mont Govardhana et, grimpé dans un arbre, retient les vêtements des bergères qui ont commis la faute de se baigner nues. Homme, chef d'état et guerrier, il est moins souvent représenté, et ne figure guère que lorsqu'il reconforte Arjuna en lui récitant la Bhagavad Gītā.

On voit encore Viṣṇu accompagné de Lakṣmī, ou porté par Garuḍa, ou couché sur le serpent Ananta, avec Brahmā assis sur le lotus qui sort du nombril du dieu, ou encore dans une pose de méditation. Les vingt-quatre noms de Viṣṇu qu'on récite quotidiennement en litanie ont vingt-quatre images correspondantes qui toutes, comme les précédentes, ont quatre bras et portent les deux attributs principaux, le disque et la conque suivant des combinaisons variées. Parmi ces formes on trouve Hayagrīva avec une tête de cheval et huit bras.

Mohinī est une forme exceptionnelle de Viṣṇu où il a pris l'aspect d'une femme admirable pour tromper les Asuras au moment du partage de l'*amṛta* né du barattement de l'océan ; mais ainsi transformé, il est plutôt placé à côté d'un type spécial de Çiva que nous verrons plus loin, Bhikṣātanamūrti.

Kāmadēva, fils de Kṛṣṇa-Viṣṇu, est représenté avec huit bras dont il enlace ses quatre femmes et tient les attributs vichnouïtes avec l'arc de canne à sucre et les flèches à pointes en fleurs. Plus souvent il n'a que deux bras et est assis sur un char avec Rati sa principale épouse, ou est porté par un perroquet.

Garuḍa, le vāhana de Viṣṇu, est placé dans chaque temple droit en face du sanctuaire principal, sous la forme d'un homme ailé à bec d'aigle, les mains jointes.

Hanumān a un culte extrêmement répandu dans l'Inde du Sud. Son image accompagne celle de Rāma qu'il adore, tandis que dans ses propres temples il est plutôt figuré sous la forme héroïque, lorsqu'il sauva ses compagnons en leur apportant la colline aux simples merveilleux. Sa réputation d'héroïsme lui a même valu d'être honoré dans des sanctuaires élevés à l'entrée des forts musulmans.

Sudarçana enfin est le disque lui-même personnifié ; il est représenté avec seize bras et des attributs guerriers devant un hexagone étoilé.

Le chapitre consacré à Viṣṇu se termine par quelques notes sur les pierres *sāligrāmas*, où le dieu est censé s'installer en les perçant sous la forme d'un insecte brillant, et qui sont l'objet d'une grande vénération.

Viṣṇu a tenu au Champa et au Cambodge une place importante, qui semble s'être élargie avec le temps dans les deux pays ; un des derniers grands temples du Cambodge, le temple d'Āṅkor Vat, paraît bien lui avoir été dédié. C'est sous la forme normale qu'il est le plus souvent représenté. Il a quatre bras, une haute coiffure, véritable mitre circulaire au Cambodge, tient le disque et la conque, la massue et dans la paume d'une main une boule qui semble inconnue dans l'Inde. L'art primitif du Cambodge le représente souvent devant un arc qui, partant de la plinthe, s'élève au-dessus de la tête et fournit un soutien aux quatre bras ; comme à la massue où s'appuie la main gauche, et au support qui vient porter en avant la main droite. Cet arc semble avoir un rapport d'origine avec le disque à jour si fréquent dans les statues métalliques du Sud de l'Inde. Viṣṇu figure très souvent dans les linteaux khmers de l'art primitif (VII-IX<sup>e</sup> siècles çaka) comme de l'art classique (X<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> çaka). En Indochine, il est représenté parfois assis sur le corps du serpent et sous le dais de ses têtes, forme qui paraît moins courante dans le Sud de l'Inde (Vaikuṅṭha-Nārāyaṇa). La scène où il repose allongé sur le corps du serpent avec Brahmā sur le lotus qui sort de son nombril, est un motif fréquent des linteaux et des frontons des deux arts dès leurs débuts (Mī-son, Phú-tho, groupe ancien de Robaṅ Romās, Vat Phu, etc.) Parmi les autres formes spéciales de Viṣṇu, il n'est guère à signaler que Hayagrīva qui apparaît une fois avec sa tête de cheval, mais seulement deux bras, comme divinité du sanctuaire N 7 de Sāmbór-Prei Kūk (L du Sambuor de M. L. de Lajonquière).

Les avatars sont peu représentés, surtout comme idoles. Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais rencontré Vārāha dans l'un ou l'autre art, bien que Vārāhi

figure sur le sanctuaire S. O. de Prê Rup (début de l'art classique khmèr). Je ne vois non plus ni Narasiṃha, ni Vāmana ; Trivikrama existe sur un fragment de fronton conservé au Musée Guimet (cf. Cœdès, *BCAI.*, 1912, p. 61). Kṛṣṇa, est peut-être représenté à Vat Phu (Cambodge) déchirant en deux un ennemi ; il l'est sûrement à Khrong-m̃y (Champa) dans la scène du mont Govardhana (art primitif, VII-IX<sup>e</sup> siècles çaka). Des scènes de la légende de Kṛṣṇa et de Rāma, du Rāmāyaṇa et du Māhābhārata, tiennent une place importante dans les bas-reliefs du Baphuon et d'Añkor Vat. Mais ni l'un ni l'autre n'apparaît comme divinité indépendante.

Kāma ne figure nulle part au Champa, à moins qu'on ne veuille le reconnaître dans un enfant nu des vieux tympan de Mī-son qu'accompagne un perroquet ; mais cette grande jeunesse et sa place dans un groupe çivaïte ne favorisent guère cette hypothèse. Au Cambodge on ne peut guère citer qu'un bas-relief d'Añkor Vat représentant la scène où Kāma est réduit en cendres par Çiva.

Garuḍa est très rarement représenté seul ; je n'en connais d'images indépendantes qu'à Pràsàt Tà Dôn, (*Inv. des Mon. du Camb.*, 1, n<sup>o</sup> 226 et *Compl. à l'Inv. des Mon. du Camb.*, *BEFEO*, XIII, 1, p. 37) à Koh Ker et peut être à Ta Prom, au Cambodge ; mais il tient une large place dans la décoration au Champa, qu'il porte ou non Viṣṇu ; il paraît également dans les médaillons des linteaux d'art primitif et dans la composition des linteaux d'art classique au Cambodge. Il est généralement figuré comme un oiseau ou mieux comme un lion ailé à tête d'oiseau couronné, plus rarement comme une figure humaine à bec d'aigle.

Hanumān n'a jamais d'images isolées, ni à plus forte raison de temples, et il n'apparaît guère que dans les bas-reliefs du Cambodge où l'amènent les représentations du Rāmāyaṇa. Il semble pourtant, si l'on en juge par l'art actuel, avoir pris dans le dernier Cambodge, avec Garuḍa, une place plus importante.

Sudarçana est inconnu dans les deux pays, et rien, ni dans les inscriptions ni dans les fouilles, n'a révélé quelque chose d'analogue à la croyance aux sāligrāmas.

Parmi les scènes qui se rattachent au cycle vichnouite, l'une est au Cambodge mais au Cambodge seul, un des motifs d'ornementation les plus répandus aussi bien dans les galeries, (bas-reliefs d'Añkor Vat, du Bayon) que dans de simples linteaux : c'est le baratement de la mer ; il ne figure pas dans l'ouvrage de M. K. S., sans doute parce qu'il n'est pas représenté souvent dans l'Inde du Sud.

Çiva semble avoir dans l'Inde méridionale un rôle prépondérant et des centaines de temples célèbres lui sont dédiés. Son culte est moins exclusif que celui de Viṣṇu et ses sanctuaires contiennent souvent des images de celui-ci, tandis que ceux de Viṣṇu sont généralement fermés aux représentations de Çiva.

Le dieu est le plus souvent adoré sous la forme du liṅga, depuis la pierre naturelle (*svayambhū*) qui est le liṅga né de lui-même, jusqu'aux images taillées à facettes (8, 16, 32 ou plus) des Pallavas. Il peut être représenté sous la

forme Sahasraliṅga, un liṅga couvert de mille autres. Considéré comme le symbole de Brahman, l'esprit éternel et universel, il passe du carré au cylindre par l'octogone : c'est respectivement et de bas en haut Brahmā, Viṣṇu, Śiva. Le liṅga peut, à la ressemblance d'une forme de Śiva à cinq têtes (Pañcadehamūrti), recevoir cinq ou, dans le seul exemple présenté, quatre têtes. Naturel ou artificiel, le liṅga se place sur un haut piédestal circulaire ou carré et, comme c'est un adage que Śiva est aussi amateur de bains que Viṣṇu de parure, la surface du piédestal est traitée en cuvette munie d'un bec orné qui doit toujours être dirigé à la gauche du dieu. Fixés dans les temples, les plus grands liṅgas peuvent y atteindre neuf coudées, tandis que dans le culte familial où ils sont mobiles, on les rencontre parfois minuscules.

Pour éviter des confusions, nous interrompons ici le compte-rendu sommaire du chapitre consacré à Śiva pour examiner la place du liṅga en Indochine. Le culte de Śiva paraît y avoir été aussi prédominant que dans l'Inde méridionale et y avoir présenté un caractère aussi peu exclusif. Au Champa comme au Cambodge, tous les autres dieux entrent dans la décoration du temple et les monuments les plus nettement śivaïtes, comme Mī-son, abritent leurs images. De même le Bayon, par excellence temple du liṅga, donne dans sa décoration une place importante à Viṣṇu et, chose plus curieuse, a reçu dans l'ornementation de ses galeries extérieures un nombre considérable de minuscules figures de Buddha, qui, il est vrai, furent bûchées ensuite. Ce sont les inscriptions, plus que les monuments eux-mêmes dont les idoles ont souvent disparu, qui accusent surtout cette suprématie de Śiva et la forme principale sous laquelle il est adoré, le liṅga. Il apparaît sous deux formes, soit simple et souvent monolithe avec la cuve à ablutions qui le reçoit, soit constitué par les trois éléments superposés, indiqués plus haut. Sous la forme de galet, liṅga naturel, on le rencontre souvent, et même une fois peint d'une tête, dans les derniers sanctuaires du Champa ; les fouilles n'ont révélé aucun liṅga de cette forme naturelle dans les vieux temples. La forme à facettes est très rare et je ne connais guère en ce genre que les deux liṅgas octogonaux de Thū Thiệ̃n et peut-être au Cambodge celui, douteux, de Bāsāk (Musée de Phnom Pén S 28. 4). Les liṅgas paraissent d'ailleurs avoir une forme moins conventionnelle en Indochine. Ils affectent même au Cambodge, dans l'art primitif, un caractère réaliste presque choquant. (Cf. *BEFEO*. IX p. 742 fig. 39). Par contre ils reçoivent des décorations spéciales, autre petit liṅga, chevelure au-dessus du filet (Mī-son, Binh-lâm, Phông-lê) ou même une petite face humaine, fréquente au Cambodge (Phnom Pén S 28, 1). Si nous ne connaissons au Champa le liṅga personnalisé par des têtes multiples que par des allusions aux koças en métaux précieux des inscriptions (6 faces à Mī-son XVI B. Cf. *BEFEO*. IV p. 950) nous avons par contre plusieurs liṅgas ou images de liṅgas avec la tête du dieu, notamment le beau mukhaliṅga de Pô Klaũn Garai à Phanrang, et peut-être les tours du Cambodge à quatre têtes, où le type de Śiva

est accusé par la présence de l'œil frontal, correspondent-elles à la même idée. Enfin une forme qui ne paraît pas exister dans l'Inde du Sud est le groupement des liṅgas sur le même autel. Il en existe à Mī-son des groupes de 2, de 5, de 7, caractérisés dans ce dernier cas par des attributs de métal dont il ne subsiste malheureusement que les trous d'attache, tandis qu'au Cambodge le culte s'adressait souvent à des groupes de 17 liṅgas, portés par un dé de pierre cubique ou, exceptionnellement, cylindrique.

La cuve à ablutions que M. K. S. semble indiquer comme spéciale au liṅga et qui, parmi les noms qu'il donne au piédestal, prend celui, caractéristique alors, de *yonī*, est commune à toutes les idoles en Indochine (1). Elle a, comme dans l'Inde, son bec toujours dirigé à la gauche du dieu, quoique cette règle ait subi quelques exceptions, quand le temple était ouvert à l'O. (Mī-son A1). Quant à la dimension des liṅgas, il n'en existe pas qui atteignent deux mètres. encore les plus grands sont-ils dans la forme à trois étages; par contre il en fut trouvé dans les fouilles un certain nombre de minuscules en métaux précieux ou en cristal de roche.

Revenons au Çiva indien figuré. Autour du sanctuaire, sur son mur extérieur sont des niches avec des images régulièrement installées : au S. Gaṇeça et Dakṣiṇāmūrti; à l'O. Liṅgodbhava ou parfois Viṣṇu; au N. Brahmā et Durgā. Dans la véranda qui entoure la cella peuvent être déposées des images des 63 saints civaites, des liṅgas particuliers, les neufs planètes. diverses divinités comme Skanda, Bhairava, etc. Natarāja, le chef de l'assemblée divine, est placé dans la salle des réunions, le maṇḍapa voisin, et Umā, comme parfois d'autres divinités secondaires, a un sanctuaire annexe.

Dans le temple l'adoration va seulement au liṅga, tandis que dans les processions, même si celui-ci en fait partie, la vénération des fidèles s'attache plutôt, d'ordinaire, à une des images humaines du dieu.

La forme la plus fréquente de celles-ci est celle de *Rudramūrti* : le dieu a quatre bras dont les deux supérieurs tiennent le tambourin et le daim, trophée de l'interruption du sacrifice de Dakṣa (2), tandis que les deux mains inférieures sont généralement dans les deux mudrās du don et de la protection. Il a trois

---

(1) Une cuve à ablutions avec son bec figure d'ailleurs dans les illustrations mêmes de l'ouvrage sous une image de Sūrya de Kumbakonam, fig 143.

(2) Rappelons en deux mots, d'après M. K. S. cette légende qui conditionne un certain nombre d'images divines. Dakṣa, beau-père de Çiva, lui ayant fait l'insulte de ne pas l'inviter à un sacrifice et Umā s'y étant cependant rendue, celle-ci, outrée du mépris de son père qui la néglige, se jette dans le feu pour interrompre la cérémonie et s'y consume. Le dieu se venge par la mort de son beau-père et se retire dans la méditation, jurant de ne point se remarier. Les dieux, inquiets de la retraite de Çiva qui laisse le monde sans direction, lui dépêchent Kāma qui lui tire une de ses flèches : le dieu le réduit en cendres, mais la flèche a porté et Çiva épouse Pārvatī, réincarnation d'Umā comme fille d'Himavat, l'Himālaya.

yeux qui représentent respectivement le soleil, la lune et (celui du front), le feu. Il est ceint d'une peau de tigre et couvert de bijoux. Le côté gauche de son cou est marqué d'une tache bleue par le poison qu'il avala pour l'empêcher de détruire le monde et les dieux, lorsque ce dangereux produit naquit de la mer au cours du barattement. La hache remplace parfois le tambourin dans ses attributs.

*Naṭarāja* est un des aspects spéciaux sous lequel le dieu est représenté : il est alors le roi des danseurs, exécutant le *tāṇḍava* devant l'assemblée des dieux et comme tel est aussi considéré comme le chef de leur réunion. Il a d'ordinaire quatre bras ; le pot à feu remplace le daim dans ses attributs et le cercle même devant lequel le dieu se meut, quand il s'agit d'images métalliques, est alors garni de flammes et représente le disque flamboyant du soleil.

Il y a vingt-cinq formes populaires de *Çiva* et l'on en rencontre beaucoup dans les temples du Sud de l'Inde. La plus importante est *Dakṣiṇāmūrti*, forme où le dieu est engagé dans le yoga, la contemplation philosophique, après la mort d'*Uṃā* et le meurtre de *Dakṣa*. Le dieu est alors figuré le plus souvent comme un jeune sage assis une jambe pendante, couvert de cendres, mais orné de tous ses bijoux : sa main droite est en *jñānamudrā*, le geste de l'enseignement, le pouce et l'index en contact par la pointe, les autres doigts étendus. Des trois autres mains il fait le geste de la protection ou tient le chapelet, un serpent, le pot à feu ou l'un quelconque des attributs ordinaires.

Le *Liṅgodbhava* est la manifestation de *Çiva* dans le *liṅga* où il apparaît avec ses quatre bras ; *Viṣṇu* en sanglier fouit à sa base et *Brahmā* en oiseau vole vers son sommet, la primauté devant appartenir à celui qui arriverait le premier à la fin du *liṅga* ; mais leurs efforts sont inutiles, le *liṅga* est si formidable que les âges se passent sans qu'ils en atteignent les extrémités. Les deux divinités sont parfois simplement représentées auprès du *liṅga*. La forme *Eka-pādamūrti* les lie au dieu même, sortant de sa cuisse unique ou de sa taille et tournés vers lui, l'adorant. Tous trois ont quatre bras et leurs attributs ordinaires. Parfois le même groupe se présente avec *Viṣṇu* comme figure centrale.

Pour une faute qu'il a commise, *Çiva* fait pénitence et mendie : c'est alors *Bhikṣātana* ; en ce cas il est nu, avec quatre ou huit bras : il est accompagné d'une antilope et d'un nain porteur du plateau à offrandes. Il passe pour avoir tenté sous cette forme, la vertu de certaines épouses de sages, trop vaines de leur chasteté. *Viṣṇu*, sous la forme féminine de *Mohinī*, exerce la même séduction sur les sages et même sur *Çiva*. En raison de cette similitude d'entreprises, l'image de *Mohinī* est souvent associée à celle de *Bhikṣātana*. *Kaṅkālāmūrti* est une forme voisine où il est représenté habillé et portant une guirlande de squelettes (*kaṅkāla*), qu'on suppose être ceux des avatars de *Viṣṇu*.

*Somāskanda* représente *Çiva* avec sa femme et son fils *Skanda* debout, ou assis sur les genoux de sa mère. Cette représentation comme celle de *Liṅgodbhava* se trouve déjà dans les temples des *Pallavas*. D'autres figurations remplacent *Skanda* par *Gaṇeṣa*.

*Ardhanāri*, ou Çiva hermaphrodite, correspond sans doute à la doctrine Çākta qui fait de l'énergie du dieu sa partie la plus importante. La dualité se marque suivant un plan médian vertical.

*Harihara* ou *Çaṅkaranārāyaṇa* est un autre composé, cette fois de Çiva et de Viṣṇu, le premier des deux tenant dans les deux cas toujours le côté droit propre du composé.

Çiva représenté en *Gajahāmūrti*, vainqueur du démon-éléphant, est figuré devant la peau de la bête dont il piétine la tête et tient les pieds en l'air ; il a dans ce cas le plus souvent huit bras et les attributs guerriers, dont le trident.

*Gaṅgādhara*, il porte la déesse Gaṅgā dans sa coiffure ou sur une de ses mèches qu'il étend : appelée du ciel par le sage Bhagīratha pour purifier les cendres des Sagarides, elle eût écrasé la terre sous le poids de sa cataracte si le dieu ne l'avait reçue dans sa chevelure où il l'emprisonna. Il est dans ce cas souvent accompagné d'Umā jalouse, qu'il retient et qu'il rassure, car Gaṅgā devient une de ses épouses.

Çiva, sous la forme *Kālaharamūrti*, est le destructeur du dieu de la mort qu'il tue de son trident ; *Tripurāntakamūrti*, il est vainqueur du démon aux trois villes merveilleuses, Tripura. Il est représenté terrible, avec quatre, huit ou dix bras.

Sous la forme *Kirātārjunamūrti*, il est figuré luttant avec Arjuna lorsque transformé en montagnard il lui dispute un sanglier pour éprouver s'il mérite l'arme divine que le héros implora de lui. On le voit aussi la lui remettre.

Enfin il possède encore plusieurs formes féroces, notamment celle d'un lion à huit membres, né pour abattre l'orgueil de Narasiṃha ; — *Bhairava*, le terrible, qui parfois a des attributs vicieux et est accompagné d'un chien ; — et nombre d'autres qui ont des têtes et des bras multiples, les crocs saillants, les attributs guerriers, le collier de crânes et les bijoux en serpent.

Parmi les serviteurs du dieu, trois peuvent être considérés à l'occasion comme ses propres formes. Caṇḍeça, fait de l'élément le plus sévère du dieu, est son intendant et c'est sous son nom qu'on fait les donations à ses temples ; Bhṛṅgīça, si fidèle au dieu qu'il en néglige Pārvatī : elle le condamne à une consommation toujours croissante et il reçoit de Çiva une troisième jambe pour soutenir sa faiblesse ; — enfin Nandīça ; souvent figuré autrefois sous la forme même de Çiva, — ressemblance que sa vertu lui avait méritée, — reconnaissable toutefois à ses mains jointes, il est aujourd'hui presque uniquement représenté sous la forme du bœuf.

*Gaṇeça*, *Gaṇapati*, ou *Vināyaka*, fils de Çiva et de Pārvatī et chef des Gaṇas, serviteurs du dieu, est le maître des obstacles. Il a sur un corps replet les oreilles et la tête d'un éléphant, trois yeux, une seule défense, la droite. Ses bras sont le plus souvent au nombre de quatre dont il tient le croc à éléphant, le lacet, sa défense cassée, un fruit, l'aiguère, le chapelet, un serpent, etc. Il est couronné et somptueusement paré. On le représente assis, debout ou dansant. Il est fort adoré et une secte le considère comme le dieu principal ; il a des

autels dans tous les villages où on le voit trôner sur son vāhana minuscule, la souris ou parfois sur le lion.

*Skanda, Kumāra, Kārttikeya* ou *Subrahmaṇya*, pour ne citer qu'une partie de ses nombreux noms, peut avoir six faces, ayant été nourri par six mères, les Pléiades, ou une seule figure, étant né de Pārvatī. Il a dans le premier cas plutôt douze bras, dans le second quatre ou deux. Son vāhana est le paon. C'est le chef des milices célestes, le dieu de la jeunesse et de l'énergie et la divinité la plus adorée des artisans et des non-brahmanes. Son culte est fort ancien et apparaît dès les premiers siècles de l'ère chrétienne ; il semble un souvenir des anciennes religions aborigènes, notamment de celle de l'arbre et du serpent.

Çiva en Indochine ne montre jamais les deux attributs les plus fréquents dans l'Inde, au moins pour les représentations non terribles, le tambourin et le daim. Le dieu, idole, est le plus souvent représenté soit debout, tel que deux des plus anciennes divinités de Mī-son le montrent, à deux bras tenant le chapelet et l'aiguère, avec le croissant lunaire dans sa haute coiffure ; soit assis à l'indienne ou à la javanaise, avec les bijoux en serpent, plus souvent, dans la seconde période, comme un roi assis et parfois, si notre attribution est exacte, comme un ṛṣi à longue barbe, un chapelet pendant autour du cou. Une représentation que nous croyons être au Champa une image de Çiva, le montre sous la forme d'un homme obèse, assis ou accroupi, une fois debout, et paraît ne se rapporter à aucune image du Sud de l'Inde. Dans les tympan au Champa ou dans les bas-reliefs au Cambodge, il est représenté avec de nombreux bras, soit qu'il combatte, soit qu'on l'ait figuré dansant et triomphant. Il a d'ordinaire les pieds sur Nandin, ou sur un piédestal devant lequel est agenouillé le bœuf sacré ; on le voit plus rarement piétiner un démon. Il a toujours, comme le dieu indien, les trois yeux ; aussi l'œil frontal est-il marqué sur les grandes têtes du Bayon.

Naṭarāja figure souvent à l'entrée des temples chams comme à Pò Klauñ Garai et à Pò Nagar de Nhatrang, comme autrefois à Phông-lê, où il était entouré des nāgīs, mais il possède toujours alors le trident, rare en ce cas dans l'Inde du Sud. Nous pouvons reconnaître les formes ascétiques, bien que la main n'y fasse pas le geste de l'enseignement. Par contre, le dieu n'est jamais représenté dans le liṅga et un seul exemple de cette légende nous est donné par un linteau d'art primitif khmèr, actuellement au Musée de Phnom Péñ, le linteau d'En Khmar, où l'on voit le sanglier et l'oiseau aux côtés d'un mukha-liṅga. De même la forme Ekapādamūrti n'est pas représentée exactement, mais certains des tympan du Champa unissent les trois divinités dans le même panneau, soit au bénéfice de Viṣṇu, soit à celui du mukha-liṅga.

Bhikṣātana, Kaṅkalamūrti, comme Mohinī, manquent en Indochine. Par contre les tympan du Champa et les idoles du Cambodge, voire des stèles inscrites, nous donnent des représentations de Çiva assis avec son épouse

sur le dos de Nandin, ou la tenant sur ses genoux, avec ou non, dans le voisinage, Skanda et Gaṇeça.

Je n'ai connaissance d'aucune figure certaine d'Ardhanāri au Champa ni au Cambodge. Quelques figures féminines paraissent porter une fine moustache, mais il ne semble pas que ce fait, qui n'est d'ailleurs jamais absolument sûr, suffise à prouver la dualité des sexes. Cette forme paraît être mentionnée cependant dans quelques inscriptions.

Par contre les images de Harihara sont fréquentes, et les mentions de cette divinité mixte sont nombreuses dans les textes gravés. Il semble que ce soit surtout le dieu préféré du Cambodge primitif, où de belles images en furent trouvées; il faut ajouter comme correctif que dans l'anonymat général des sculptures khmères, celles-ci sont aisément reconnaissables.

Çiva, sous la forme Gajahāmūrti, est, je crois, inconnu en Indochine, et il l'est certainement sous la forme Gaṅgādhara, comme sous celle de Kātaharamūrti. Cependant ce sont sans doute des figures de la Gaṅgā qu'on voit presque régulièrement dans la coiffure des huit grands dieux aux têtes, et aux bras multiples, qui figurent sur un des murs de Bantāy Ćhmar et qui ne semblent pas avoir leurs similaires dans l'Inde du Sud (Cf. BEFEO, X, p. 216). Nous avons de même des représentations de la lutte de Çiva et d'Arjuna, comme de la colère du dieu contre Kāma, aux bas-reliefs d'Añkor Vat.

Quant aux formes monstrueuses et terribles et notamment celle de Bhairava, elles ne figurent, je crois, ni dans l'un ni dans l'autre pays.

Caṇḍeça est inconnu; Bhṛṅgi figure sur deux tympan du VII<sup>e</sup> siècle à Mî-son et disparaît ensuite; Nandin ne paraît, d'ailleurs en nombreux exemples, que sous la forme du bœuf.

Gaṇeça semble avoir tenu une place importante, au Champa surtout; il eut quelquefois des sanctuaires propres dans les temples de Çiva, au moins dans ce dernier pays; ses représentations le montrent le plus souvent assis, avec l'œil frontal, deux bras, dont il tient sa défense et la sébile au gâteau (?) où il plonge le bout de sa trompe; plus rarement il a quatre bras dont l'un tient une guirlande (?) et exceptionnellement il est debout.

Skanda apparaît plus rarement isolé, monté sur le paon, avec deux ou quatre bras; ou bien encore il accompagne le groupe de Çiva et d'Umā, surtout au Champa.

Parmi les scènes de la légende de Çiva, se rencontre plusieurs fois au Cambodge et au Champa celle où Rāvaṇa essaie de culbuter la montagne sur laquelle le dieu est assis: elle ne figure pas dans l'ouvrage de M. K. S. ni sans doute dans l'Inde du Sud.

Les çaktis dans l'Inde sont pour la pensée vulgaire les épouses des dieux, dans une idée plus haute, leur énergie propre. Elles sont calmes, terribles, ou hideuses, suivant le cas. Épouses et accompagnant leur seigneur, elles n'ont généralement que deux mains dont une tient le lotus. Le plus souvent elles

vivent de leur vie propre et la majorité, dans ce cas, est de caractère çivaïte et d'aspect effrayant.

*Sarasvatī*, la çakti de Brahmā, peut avoir deux ou de multiples mains et trois yeux avec, comme attribut, le livre.

*Lakṣmī* ou *Çrī*, et *Prithvī*, la Terre, sont les épouses de Viṣṇu. *Çrī* est née du barattement. *Lakṣmī* a généralement quatre bras, mais peut en avoir six ou huit dont elle tient divers attributs parmi lesquels figure toujours la conque. *Gajalakṣmī*, représentée souvent aux linteaux des portes, est arrosée par deux éléphants.

*Gaurī*, *Pārvatī*, *Umā*, l'épouse de Çiva, a généralement, lorsqu'elle est seule, quatre bras dont deux mains dans les mudrās apaisantes.

Les déesses çivaïtes, manifestations de *Pārvatī* ou ses suivantes, sont en trop grand nombre pour être mentionnées ici et force divinités de villages rentrent dans cette catégorie. Sept forment les Sept Mères, les Sept Vierges ou les Sept Sœurs. L'une d'elles, *Cāmuṇḍā*, est encore *Durgā*, *Mahiṣāsura-mardinī*, *Kālī*, etc., et porte à l'occasion des attributs viçnouïtes, car l'énergie de Çiva, c'est Viṣṇu lui-même. La déesse est plutôt nommée *Kālī* quand elle est en fureur, *Durgā* au combat, *Pārvatī* dans la paix.

*Cāmuṇḍā* est représentée avec de 4 à 16 bras ; *Kālabhadrā* avec six est belle mais furieuse ; *Kālī* est le plus souvent hideuse, les seins pendants : elle porte une guirlande de crânes ; elle a souvent quatre bras et parfois deux ; elle tient le trident, un crâne ou un pot à feu ; elle a la chouette comme porteur. C'est la déesse des Kṣatriyas, tandis que les castes inférieures la désignent plutôt sous le nom de *Bhairavī*.

*Durgā* est une divinité vraiment populaire et ce nom est donné à presque toute déesse combattant et d'aspect terrible. Elle porte souvent les attributs viçnouïtes. *Caṇḍī* ou *Mahiṣāsuramardinī*, victorieuse du démon *Mahiṣāsura* à tête de buffle, a souvent vingt bras.

Le nombre de ces formes effrayantes est extraordinaire. L'une d'elles *Jyeṣṭhā*, sœur aînée de *Lakṣmī*, aussi hideuse que sa sœur est belle, très adorée autrefois, est aujourd'hui complètement négligée, car c'est la déesse de la mauvaise chance.

Nombreuses aussi sont les divinités douces et merveilleuses du çivaïsme ; elles sont adorées surtout sous la forme de diagrammes spéciaux qui, dessinés à terre, ont le pouvoir de les évoquer et de les retenir.

Les représentations des çaktis de Çiva et de Viṣṇu jouent en Indochine un rôle considérable et, au Champa, *Umā* ou *Bhāgavatī*, fondue peut-être avec quelque divinité ancienne et devenue la « Dame du royaume », *Pò Nagar*, paraît avoir reçu un culte presque prépondérant : en tous cas, dans le grand sanctuaire de *Pò Nagar* de *Nhatrang*, elle évinça au cours des siècles le culte du *līnga* célèbre qui y avait d'abord été adoré. *Lakṣmī* est moins souvent représentée ; munie de quatre bras, elle figure parfois sous le dais du *nāga* ; on la

voit plusieurs fois, dans les deux pays, arrosée par les éléphants. Les images les plus nombreuses sont celles de la çakti de Çiva, spécialement sous la forme Mahiçāsuramardini : elle a les pieds posés sur la tête du buffle-démon, avec quatre bras d'ordinaire. La déesse est aussi représentée assise avec dix bras — c'est le cas de la belle image du XI<sup>e</sup> siècle de Pò Nagar de Nhatrang, — ou avec quatre bras, debout et combattant. Elle a presque toujours les attributs viçnouïtes mêlés à ceux de Çiva.

Dans l'Inde du Sud, presque chaque village a sa divinité, ce qui ne veut pas dire un temple ou une statue, car la croyance locale se contente le plus souvent d'un simple enclos, parfois d'une pierre informe ou d'une arme fichée en terre. Les divinités de village, généralement féminines et désignées sous le nom de Mères, *Amma*, sont souvent la continuation de cultes aborigènes. L'une, adorée par les chasseurs et habillée comme certains sauvages, a sur la tête un joyau à huit serpents et semble avoir de grands rapports avec Nāgamātā, la Mère des serpents. Ces divinités sont souvent apparentées à Pārvatī et surtout à Çītalā, la déesse de la petite vérole ; leur culte apparaît dans les vieilles inscriptions dès le XI<sup>e</sup> siècle. Il est exercé par des non-brahmanes et comporte des sacrifices d'animaux. Leurs fêtes donnent lieu à ces sauvages pratiques de tortures volontaires qui sont peut-être un souvenir de sacrifices humains ; de même la marche dans le feu, souvent pratiquée à cette occasion, rappellerait le sacrifice volontaire des veuves sur le bûcher de leur mari ; ce sacrifice valut en effet à certaines de ces *satīs* de devenir elles-mêmes divinités de villages. Le même honneur fut acquis à des héros locaux morts pour la défense de leur petite patrie. L'une des divinités mâles les plus répandues est Aiyānār, fils de Çiva et de Mohinī ; il a les cheveux longs, possède deux bras seulement, et porte l'arc et les flèches.

Le bouddhisme masque au Cambodge toute trace de cultes semblables et les Chams sont trop dégénérés pour qu'on puisse espérer rien tirer d'eux à ce sujet.

Le dernier chapitre de l'ouvrage est réservé aux diverses divinités inférieures, parmi lesquelles se trouvent les dieux du Veda déçus. Sūrya, à qui des temples sont dédiés au VIII<sup>e</sup> et au IX<sup>e</sup> siècles, tient encore parfois la première place dans les sanctuaires consacrés à la trinité Soleil-Çiva-Viçnu. Dans sa marche, le Soleil est rattaché à trois dieux. Il est Nārāyaṇa le matin, Çiva à midi, Viçnu le soir. Les planètes, parmi lesquelles est comptée la lune, reçoivent un culte ainsi que les Dikpālakas, les chefs des huit régions célestes : ce sont, dans l'ordre E. S. O. N. : Indra, à mille yeux, sur l'éléphant Airāvata à quatre défenses ; — Agni, vieillard à deux têtes et qui porte les instruments du sacrifice ; — Yama, dieu de la mort ; — Nairṛta, qui chevauche un homme et est le chef des Rākṣasas. — Varuṇa, seigneur des eaux, monté sur le makara, entre la Gaṅgā et la Yamunā, sur un crocodile et sur une tortue ; — Vāyu,

le dieu du vent, qui porte un éventail et une bannière ; — Kubera, le dieu des richesses, — et enfin Çiva lui-même qui occupe le Nord-Est.

Les Nāgas, restes du vieux culte des serpents, ont de 1 à 9 têtes s'ils sont mâles, une seule s'ils sont femelles. Ananta ou Çeşa est leur chef. Puis viennent les Yakşas et les Rākşasas, les Vidyādharas, les Apsaras, danseuses célestes, les Gandharvas et les Kinnaras, musiciens célestes, les derniers avec corps d'oiseau et buste humain. Deux dvārapālas se tiennent aux côtés des portes successives des temples et deux dvārapālikās remplissent le même rôle à la porte du sanctuaire des déesses.

Les saints et les sages çivaïtes, ceux-ci comprenant les ṛşis védiques et les auteurs des ouvrages anciens, sont souvent représentés dans les temples. Ils sont figurés comme des vieillards retirés du monde et portent le cordon brahmanique ; rarement ils ont plus de deux bras. Les Saints honorés par les Jainas Dīgambaras ont de nombreuses images dans le Sud de l'Inde, sous l'aspect de beaux jeunes hommes nus.

Les divinités inférieures tiennent une place moindre encore en Indochine ; fait curieux, on ne les y rencontre que dans la période primitive comme si elles avaient été oubliées dans la suite. Nous avons quelques images de Sūrya et d'Indra à Mī-son et c'est à peu près tout. Au Cambodge, l'art primitif offre dans les médaillons de ses linteaux du type I et II Indra et les Açvins sans doute et des images de nāgas humains ; de même les sculptures sur briques de Sambōr-Prei Kūk montrent des Kinnaras et des Kinnarīs qui ne reparaîtront pas dans l'art classique postérieur. Indra seul y joue encore un certain rôle dans les linteaux du type III, mais on sent fort bien qu'il n'y est plus guère qu'un motif décoratif habituel. Les Apsaras tiennent au Cambodge une place importante dans l'art classique sous la forme des « tevadas » des niches. Ce rôle est tenu au Champa dans l'art primitif par des figures de prêtres en prières, et la niche disparaît ensuite. Les dvārapālas ont dans les deux arts une certaine importance et au Champa ont donné lieu parfois, notamment à Đông Dưong, à de belles figures mouvementées.

Enfin les Dikpālakas, associés au Soleil, sont peut-être les héros de curieuses représentations à neuf personnages masculins, dont nous connaissons près d'une quinzaine au Cambodge, généralement d'art classique, tandis qu'une réplique féminine plus ancienne en existerait au Champa. La présence presque certaine de Vāyu dans cette série, divinité par ailleurs peu répandue, semble donner beaucoup de chances à cette hypothèse, qui n'est cependant encore rien moins que prouvée.

Le dernier chapitre se termine par un résumé des attitudes, des gestes, des attributs principaux des dieux étudiés, examen qui aurait gagné peut-être à être un peu plus développé et mieux mis en rapport avec les planches ; quelques erreurs de numéros et quelques figures non expliquées obscurcissent ce

tableau par ailleurs excellent, et le renversement de la planche III, la tête en bas n'est pas pour faciliter son usage. L'auteur nous devra dans une réédition une correction ou un complément pour III n° 17, p. 267, lg. 35 ; II n° 6, p. 268, lg. 15 ; III 5 a ; IV 1 a. C'est d'ailleurs à peu près la seule critique à faire à cet ouvrage, avec le regret de ne pas voir, à côté des figures si intéressantes, la date approximative de leur exécution : M. K. S. fut trop prudent et quelque délicate qu'une datation semblable soit souvent, il était mieux placé que tout autre par sa connaissance de l'art et de l'épigraphie de l'Inde du Sud, pour nous la donner, au moins à titre d'hypothèse.

Nous ne chercherons pas, pour les renseignements fournis par ce tableau, à établir de parallèle avec nos arts d'Indochine ; ce serait un travail trop délicat, qui dépasserait la limite d'un compte-rendu, et qui ne serait utile qu'accompagné de figures. Il sera plus intéressant de dégager l'impression générale qui naît d'une comparaison même aussi sommaire entre les deux iconographies. Il semble que le Champa et le Cambodge, qui cessèrent à peu près de produire au XIII<sup>e</sup> siècle de notre ère, nous donnent le répertoire des formes et des légendes où puisaient les décorateurs d'origine hindoue jusqu'à cette époque. Les faits paraissent indiquer en effet que le monde indochinois n'a jamais été, durant cette période, franchement séparé de la vie indienne et c'est par contre après cette date que se sont élevés, je crois, la plupart des temples du Sud de l'Inde. Peut-être y aurait-il là une indication de l'époque où se sont développées les mille légendes indiennes, ou plutôt de celle où elles ont pris sous la main des artistes une forme tangible. Il n'est pas moins curieux de constater, lorsqu'on voit les rapports réels qui existent entre l'architecture cambodgienne de la première période et l'art des Pallavas du VII<sup>e</sup> siècle (monuments de Mahabalipuram) que les sujets et les figures les plus représentés dans les temples indiens n'aient pas leur exacte contrepartie en Indochine. Pourquoi, par exemple, lorsque le motif de Gajalakṣmī, de Somāskanda, de Viṣṇu sur Ananta, sont communs, le mythe de Trivikrama, celui de Varāha et l'image d'Ardhanārī ne sont-ils pas, ou presque pas, représentés en Indochine ? Pourquoi telle forme, comme le makara, après avoir eu une grande vogue dans l'Inde, y disparaît-elle ensuite presque entièrement, tandis qu'elle tient une place si réelle en Indochine ? Pourquoi tel être complexe, comme le gajasimha, dont rien n'appelle la naissance spéciale en ce pays, y prend-il une si grande importance ? Il y a là toute une série de problèmes extrêmement curieux et qui à cette heure ne peuvent guère se comprendre dans une certaine mesure que d'une seule façon : il faudrait admettre que l'art de l'Inde du VII<sup>e</sup> siècle et des périodes suivantes — ceux du Champa — du Cambodge — de Java même — proviennent tous quatre d'un art unique, qui aurait eu sa floraison dans l'Inde même et qui eût fécondé, bien avant le VII<sup>e</sup> siècle, ces divers pays, art puissant et de motifs extrêmement variés qui n'eût laissé ensuite aucun témoin direct de son existence, parce qu'il n'avait adopté comme mode d'exécution que cette forme si souple et si séduisante de l'architecture légère et des

représentations en bois que le temps, même sans l'aide d'événements contraires, condamnerait d'avance à une destruction totale.

H. PARMENTIER.

Godefroy de BLONAY. *Aperçu sur l'état de l'indianisme*. Leçon d'inauguration de la chaire d'indianisme à l'Université de Neuchâtel, lue le 13 décembre 1915. — Paris et Neuchâtel, in-8°. 31 pp.

Coup d'œil très général sur l'histoire des connaissances européennes relatives à l'Inde et sur les diverses provinces qui constituent aujourd'hui le vaste domaine de l'indianisme. Nous souhaitons que ce séduisant programme attire autour de la chaire nouvellement créée à l'Université de Neuchâtel un grand nombre d'auditeurs et contribue à développer en Suisse le goût des études indiennes.

## CHINE.

B. KARLGREN. — *Etudes sur la Phonologie Chinoise.* (*Archives d'Etudes Orientales*, t. XV, 1-2). — Upsala, 1915-1916.

Le travail dont M. K. vient de commencer la publication est, à tous les points de vue, le plus considérable qui ait été consacré à la linguistique chinoise. C'est la première fois que cette étude est entreprise par un linguiste spécialement préparé ; et depuis les beaux, mais déjà anciens, articles de Schaank, l'œuvre de M. K. est le seul travail d'ensemble sérieux qui ait été publié. Mais l'ouvrage de M. K. est à la fois beaucoup plus vaste et beaucoup plus solide que celui de son devancier. Schaank s'était proposé seulement l'étude des Tables des rimes du *K'ang-hi tseu tien*. C'est à celle de la langue tout entière dans son évolution, chinois ancien et dialectes modernes, que s'est attaqué M. K.

Sa méthode est excellente. Il a étudié le chinois ancien aux sources originales, dans les *fan-tsie* des anciens dictionnaires. Pour les dialectes modernes, l'étude personnelle et directe de vingt-quatre dialectes chinois lui a donné une base solide, tant pour l'interprétation de ceux qu'il n'a pu étudier lui-même, que pour les recherches sur la langue ancienne. Aussi M. K. a-t-il obtenu des résultats de premier ordre. Plusieurs des questions les plus embarrassantes de la linguistique chinoise sont résolues par lui d'une façon qui paraît bien être définitive. L'interprétation qu'il donne de la différence des initiales des séries 知 et 照, considérant les premières comme les occlusives, les secondes comme les mi-occlusives palatales, me semble devoir être désormais un fait acquis. De même sa théorie sur la double valeur des initiales de la série 照, cacuminale ou palatale suivant la catégorie où les mots sont rangés dans les tableaux de rimes des Song, et celle de la valeur aspirée des initiales sonores, sont solidement établies.

Je suis d'autant plus facilement d'accord avec M. K. sur ces deux derniers points, que j'étais arrivé aux mêmes conclusions par un chemin tout différent, en étudiant les transcriptions chinoises du sanscrit sous les T'ang. On a jusqu'ici utilisé les transcriptions chinoises du sanscrit un peu au hasard et sans beaucoup de critique. Le matériel sanscrit-chinois ordinairement employé est pris surtout dans les transcriptions de noms propres contenus dans les sûtras ou les récits de voyage des pèlerins. Il faut bien s'en contenter pour les périodes anciennes, puisqu'il n'y a rien d'autre ; mais pour le temps des Souei et des T'ang, il n'y a qu'une seule classe de transcriptions qui, faites suivant un plan défini, présentent un degré de précision suffisant pour mériter d'être utilisées régulièrement : ce sont les transcriptions de dhāraṇī. Ces formules magiques, souvent dépourvues de sens, exigeaient en effet une représentation aussi exacte que possible des sons sanscrits. D'autre part le texte original en caractères indiens

d'un certain nombre d'entre elles a été conservé par les bonzes chinois à côté de leur transcription ; ou bien il a subsisté ou a été retrouvé séparément au Népal, au Tibet ou en Asie centrale, en sorte que la restitution peut être faite à coup sûr. Or dans les dhāraṇī de la fin des T'ang (c'est Amoghavajra autant qu'il me semble qui est l'inventeur de ce système de transcription), on constate que, de façon régulière, les sonores chinoises rendent les sonores aspirées sanscrites, tandis que les sonores non aspirées du sanscrit sont rendues par des nasales. C'est ainsi que le mot *Buddhānām* est écrit constamment 汲馱 (引) 南 (引) *m<sup>w</sup>uoł-d'ā (long)-nām (long)* > *mbuoł-d'ā-nām* ; ou que le caractère 地 rend *dhi* de *adhīṣṭāna*, le caractère 部, *bhū* de *bhūtako*, le caractère 鼻, *bhi* de *abhiṣeka* ; et d'autre part, 末 rend *ba* de *balim*, 昌 *bo* de *bodhisattva*, 怒 *do* de *madotkatā*, 那 *d* de *padma*, etc. Je ne donne ici que quelques exemples, mais il y a là une règle générale à partir du VIII<sup>e</sup> siècle dans les transcriptions de dhāraṇī. Cette question qui est importante sera étudiée en détail dans un article qui paraîtra prochainement.

Pour les sifflantes, on trouve une distinction absolument régulière entre *ṣ*, *ś*, *s*, sanscrites qui sont rendues respectivement par des mots à initiale 審 à la 2<sup>e</sup> catégorie, des mots à initiale 審 à la 3<sup>e</sup> catégorie, et des mots à initiale 心. Voici quelques exemples tirés du *Ta cheng Miao-ki-siang p'ou-sa pi mi pa tseu t'o-lo-ni sieou hing man-tch'a-lo tseu ti yi* 大聖妙吉祥菩薩祕密八字陀羅尼修行曼荼羅次第儀<sup>(1)</sup>, traduit par Amoghavajra et Bodhirsi dans la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, et dont les formules sont données à la fois en sanscrit et en transcription<sup>(2)</sup> :

唵 (引) 娑嚩<sup>(3)</sup> (二合) 婆 (去) 嚩 戍 馱 (引) 薩 嚩 達 磨  
*'ām (long) sâ-mvâ (contracter) b<sup>w</sup>â-mvâ śḍu-d'â (long) sât-mvâ d'âi-m<sup>w</sup>â*  
*Om! sva bhava çuddhâ sarva-dharmam*  
 娑 嚩 (二合) 婆 嚩 戍 度 唵  
*sâ-mvâ (contracter) b<sup>w</sup>â-mvâ śḍu-d'ô hām.*  
*sva bhava çuddho haṃ!*

娑 嚩 (二合) 賀 (引) *sâ-mvâ (contracter)-zâ (long) = svahâ.*

阿 (引) 揭 羅 灑 (二合) 野, *â (long)-k<sup>y</sup>iet lâ-sâi (contracter) -'iâ = akarṣaya.*

(1) TT., XXVI (餘), 1. 3a-4b.

(2) La troisième ligne en sanscrit est la transcription du texte en caractères indiens tel qu'il est conservé dans cet ouvrage, sans corrections.

(3) Le caractère 嚩, d'après sa phonétique 嚩, devrait se lire *v'auk* ; mais tous les transpositeurs de l'époque des T'ang et des Song s'accordent à lui donner une valeur toute différente. Il y a plusieurs *fan-ts'ie* presque identiques : la transcription *m<sup>ś</sup>â* répond à 無 可 *m<sup>w</sup>uoł + k'â = mvâ*, *fan-ts'ie* que je rencontre dans une note de Fa-hien 法賢 à sa traduction du *Wou Fo ling san mei t'o-lo-ni king* 五佛頂三昧陀羅尼經, k. 3, 57b (TT., XXVII, 成, 4). On sait qu'il n'existe pas en chinois de mot à initiale 微 et à finale *a* : d'où la difficulté que présente la transcription de la syllabe sanscrite *va*.

鉢佗 (引) 悉體 (二合) 陀以反) 多娑磨 (二合) 羅  $p^w\hat{a}t-l'á$  (long)  $sit-l'i$  (contracter)  $là sà-mà$  (contracter)  $-là = pathistita smara$ .

唵 尾 娑普 (二合) 羅捺羅 (二合) 乞义 (二合)  
 $'\grave{a}m m^wi sà-b^wó$  (contracter)  $-là-na-là$  (contracter)  $k'i ts'á$  (contracter)  
 $om! visbhu$   $ra dra$   $kṣa$

合 折 羅 (二合)  
 $mvà-dz'iet-là$  (contracter).  
 $vajra$ .

鉢羅 (二合) 睽聃多 (引)  $p^w\hat{a}t-là$  (contracter)  $siu-m^wi-tà$  (long) =  $praçumitā$ .

娑娑磨 (二合) 捺路 (引) 瑟拈 (二合) 沙洛乞义 (二合)  $b^w\hat{a}-sà-m^wá$  (contracter)  $tsa-ló$  (long)  $ṣot-ni$  (contracter)  $śá kit-ts'á$  (contracter) =  $bhas-masarošṣarakṣa$ .

M. K. adresse aux Tables des rimes certaines critiques qui ne sont pas absolument justifiées. A vrai dire, M. K. ne me paraît pas avoir nettement reconnu le lien qui unit le *Kouang yun* à ces Tables. Celles-ci sont, beaucoup plus qu'il ne le pense lui-même, « une clef du *Kouang yun* », et n'existent qu'en fonction de lui ; c'est leur enlever tout sens que de les examiner séparément en elles-mêmes. Et surtout ce n'est pas leur rendre justice que de déclarer que « pour chaque morphème, il n'y a qu'un seul exemple, et l'on ne saurait compléter à son gré le recueil d'exemples, ni à l'aide des *fan-ts'ie* qui représentent une langue relativement différente de celle des Tables des rimes, ni à l'aide du *Wou yin tsi yun*... » (p. 91).

Ces tables ne sont dans la pensée des auteurs que la mise en tableau des *fan-ts'ie* du *Kouang yun*, et tout le *Kouang yun* est là pour fournir des exemples nouveaux si l'on en cherche ; il suffit de s'y reporter. En effet les caractères disposés dans les colonnes des Tables des rimes n'ont pas été choisis au hasard. Le *Ts'ie yun*, et d'après lui le *Kouang yun*, étant un dictionnaire rangé suivant la prononciation des finales et non, comme le *Yu pien*, suivant la forme des caractères, il s'ensuit qu'une même rime comprend des séries de mots qui ne diffèrent que par l'initiale ; naturellement les mots qui ont la même initiale sont classés à la suite les uns des autres, et pour simplifier, les *fan-ts'ie* d'une série de mots ayant même prononciation, au lieu d'être répétés sous chaque caractère, sont indiqués une fois pour toutes sous le premier mot de la série. C'est ce mot de tête qu'ont choisi naturellement les Tables de rimes pour représenter la série entière (1) ; mais il va sans dire que n'importe

---

(1) Du moins de façon générale, car il existe quelques cas où un autre caractère a été choisi. Je crois que dans ce cas il faut admettre que la première édition du *Kouang yun* classait ces mots de façon un peu différente du classement que nous donne l'édition assez tardive qui nous a été conservée.

lequel des mots qui ont le même *fan-ts'ie* pourrait le remplacer sans aucun inconvénient. Par exemple, la rime 東 contient trente-quatre mots de tête dans cet ordre :

東	德	紅	17	mots	忽	倉	紅	15	mots
同	徒	紅	45	—	雄	羽	弓	2	—
蟲	真	弓	7	—	普	莫	中	6	—
中	職	仲	4	—	穹	去	弓	7	—
終	職	戎	15	—	馮	渠	弓	3	—
仲	敕	中	3	—	風	房	戎	7	—
崇	鋤	弓	4	—	豐	方	戎	7	—
嵩	息	弓	9	—	充	數	空	8	—
戎	如	融	9	—	隆	昌	戎	7	—
弓	居	戎	6	—	空	力	中	6	—
融	以	戎	4	—	通	苦	紅	14	—
公	古	紅	13	—	藜	他	紅	9	—
蒙	莫	紅	26	—	蓬	子	紅	21	—
籠	力	董	27	—	叢	溥	紅	10	—
洪	戶	公	22	—	烘	呼	東	6	—
叢	徂	紅	5	—	峴	五	東	2	—
翁	烏	紅	8	—	櫛	蘇	公	3	—

Voici maintenant le tableau 東 du *Yun king* :

<i>ts</i>	<i>n</i>	<i>g</i>	<i>k'</i>	<i>k</i>	<i>n</i>	<i>d</i>	<i>t'</i>	<i>t</i>	<i>m</i>	<i>v</i>	<i>p'</i>	<i>p</i>
莫	峴	○	空	公	○	同	通	東	蒙	蓬	○	○
○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
終	絆	窮	穹	弓	○	蟲	仲	中	普	馮	豐	風
○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○

---

<i>n̄</i>	<i>l</i>	<i>'</i>	<i>ɣ</i>	<i>z</i>	<i>ʃ</i>	<i>ʒ</i>	<i>s</i>	<i>dx</i>	<i>ts'</i>
○	籠	○	洪	烘	翁	○	櫛	叢	忽
○	○	○	○	○	○	○	○	崇	○
○	戎	隆	形	雄	○	○	○	○	充
○	○	融	○	○	○	○	蒿	○	○

Ou bien si on extrait du 2<sup>e</sup> tableau du *Ts'ie yun tche-nan tcheng* l'ou les mots qui appartiennent à d'autres rimes (1) :

(1) J'ai supprimé tous les caractères appartenant aux rimes 冬, 鐘, excepté 龍 et 容, que je mets entre crochets, parce qu'ils tiennent la place de 隆 et 彤.

<i>f</i>	<i>m</i>	<i>b</i>	<i>p'</i>	<i>p</i>	<i>ñ</i>	<i>j</i>	<i>ç'</i>	<i>è</i>	<i>n</i>	<i>d</i>	<i>t'</i>	<i>t</i>	<i>ñ</i>	<i>g</i>	<i>k'</i>	<i>k</i>
	蒙	逢	○	○					○	同	通	東	峴	○	空	公
	○	○	○	○	○	○	○	○					○	○	○	○
	○	○	○	○	○	蟲	忡	中					○	○	○	○
風	○	○	○	○					○	○	○	○	○	○	窮	穹
															○	弓

<i>ñ</i>	<i>l</i>	<i>'</i>	<i>x</i>	<i>'</i>	<i>ç</i>	<i>s</i>	<i>dʒ</i>	<i>ts'</i>	<i>ts</i>	<i>ʒ</i>	<i>s</i>	<i>dʒ</i>	<i>ts'</i>	<i>ts</i>	<i>mw</i>	<i>v</i>	<i>f'</i>
	籠	○	烘	翁						○	櫛	叢	忽	焚			
	○			○	○	○	崇	○	○								
戎	[龍]	[容]	○	○	○	○	充	終									
	○	融	○	○						○	蒿	○	○	○	○	○	馮
																	豐

Ces deux tableaux ne présentent qu'une seule dérogation aux *fan-ts'ie* du *Kouang yun* : ils placent 融 à la 4<sup>e</sup> catégorie, ce qui est inexact ; de plus le *Yun king* sépare 彤 de 融 alors qu'ils ont le même *fan-ts'ie*, et met le premier à la 3<sup>e</sup> catégorie, sa place régulière. Je n'ai pu déterminer la raison de cette anomalie. Pour le reste, il est visible qu'ils reproduisent purement et simplement les mots tête de liste de *fan-ts'ie* du *Kouang yun*.

En ce qui concerne la « simplification des rimes », je ne puis accepter la théorie de M. K., que les remaniements des listes de rimes sont dus aux changements de la prononciation ; à mon avis, il est plus conforme à la réalité de « considérer cette réduction (du nombre des rimes) comme absolument mécanique » (p. 85). Si en effet on compare la liste des rimes du *Kouang yun* et du *Tsi yun*, on remarque que celui-ci a purement et simplement réuni en un seul groupe toutes les rimes qui sont marquées 同用 dans le *Kouang yun*, en laissant subsister toutefois celles qui sont au *ho k'eu* et celles qui présentent un *i* intercalaire ; quant à Lieou Yuan, il s'est à son tour contenté de supprimer la plupart de ces rimes à *ho k'eu* et à *i* médial jusque là maintenues. Ainsi, en reprenant le tableau de M. K. (p. 76) on trouve :

	<i>Kouang yun</i>	<i>Tsi yun</i>	<i>Lieou Yuan</i>
Groupe 山	I k'ai	寒 桓 同用	寒 } (桓 supprimé)
	ho	桓	
	II k'ai, ho	{ 山 刪 同用	{ 山 [k'eu] 刪 } (山 supprimé)
	III IV k'ai, ho	{ 仙 先 同用	{ 仙 } (仙 supprimé)
I k'ai	哈 灰 同用	哈	灰 } (哈 supprimé)



conservateur des lettres reprend-il vite le dessus, et le *Pei wen yun fou* revient-il aux anciens errements.

D'autre part cette répartition de rimes en *tou yong* et *l'ong yong* n'est pas une innovation du *Kouang yun* et remonte vraisemblablement au *Ts'ie yun*. Elle apparaissait déjà dans l'édition révisée par Souen Mien (676), et dont un fragment d'exemplaire manuscrit remontant aux T'ang a été publié en 1908. C'est donc finalement sur une disposition du *Ts'ie yun* se rapportant à la langue du VII<sup>e</sup> siècle, que tout le travail de simplification des rimes a été fait depuis les Song.

Les deux questions les plus importantes au point de vue de l'histoire de la langue que traite M. K. dans les fascicules déjà publiés, sont celle de la 2<sup>e</sup> catégorie des Tableaux de rimes, et celle des diverses sortes d'initiales palatales.

La question de la 2<sup>e</sup> catégorie est une des plus compliquées de la phonétique chinoise. M. K. montre très clairement, en s'appuyant sur les *fan-ts'ie*, que Schaank s'est trompé en la caractérisant par une initiale mouillée, et c'est là un progrès considérable. Il fait un second pas vers la solution en faisant voir qu'en réalité cette catégorie comprend deux types distincts : « l'un a des rimes indépendantes et se trouve représenté sous toutes sortes d'initiales..., l'autre type manque de rimes indépendantes et n'est représenté que sous les initiales ㄹ, c'est-à-dire *ts*, *ts'*, *dz*, *ʃ*, *ʒ*. C'est encore un résultat de première importance qui est acquis. Enfin, troisième point non moins important : en ce qui concerne le « second type », la solution que propose M. K. (p. 71) me paraît excellente : je crois qu'on peut l'adopter sans réserve et admettre que ces mots ont *i* médial avec la voyelle de la 3<sup>e</sup> catégorie.

Il est étonnant qu'étant allé si loin, M. K. ait hésité à tirer toutes les conclusions des faits qu'il avait observés. Après avoir, le premier, reconnu avec beaucoup de sagacité l'existence de deux types à la 2<sup>e</sup> catégorie, il paraît par la suite ne plus en tenir compte, et croit pouvoir conclure de l'existence de l'*i* médial dans les mots du 2<sup>e</sup> type à sa présence dans ceux du 1<sup>er</sup> type (p. 7). En réalité la question est beaucoup plus complexe.

Si on parcourt les différents tableaux de Sseu-ma Kouang en donnant aux caractères les prononciations japonaises, on ne peut manquer d'être frappé de deux faits très importants :

1<sup>o</sup> Le *kun-on* n'a jamais d'*i* médial à la 2<sup>e</sup> catégorie (1).

2<sup>o</sup> Le *go-on* donne toujours à la 2<sup>e</sup> catégorie la vocalisation de la 4<sup>e</sup>.

On sait que le japonais ne note jamais *i* médial chinois lorsqu'il emploie la voyelle *e* : 天 *i'en*<sup>1</sup>, s. jap. *ten*. Mais ce fait tient à des raisons de phonétique

---

(1) Je rappelle que dans tout ce qui suit, je ne parle que de la deuxième catégorie « à rimes indépendantes. »

japonaise, et il n'y a pas à en tenir compte pour l'étude du chinois. Il en est tout autrement avec les voyelles japonaises *a, o, u*; avec celles-ci, si on admettait la théorie de M. K., on se trouverait en présence de cette règle singulière que, l'*i* médial chinois est toujours noté en *kan-on* <sup>(1)</sup> dans les mots de la 3<sup>e</sup> et de la 4<sup>e</sup> catégorie, et jamais dans ceux de la 2<sup>e</sup> catégorie. On ne peut soutenir que c'est la phonétique japonaise qui, pour le même caractère, 庚 par exemple, interdit la lecture *kiya-u* (*kyō*) en *kan-on*, alors qu'elle la permet en *go-on*. Ainsi le *kan-on* est tout à fait opposé à la théorie de M. K., et cet argument est assez fort puisque le *kan-on* est, de tous nos documents sur la langue chinoise ancienne, celui qui, par sa date et le dialecte qu'il reproduit, se rapproche le plus du *Ts'ie yun*. D'un autre côté les dialectes modernes ne sont pas si favorables à cette hypothèse que le dit M. K. Le *kouan-houa* ne présente actuellement *i* médial qu'après les anciennes gutturales (occlusives ou fricatives *k, k', ñ, ㄎ ㄑ*); il ne l'a jamais quand l'initiale est une labiale ou une sifflante (je laisse de côté les palatales et les mi-occlusives cacuminales, derrière lesquelles *i* a toujours régulièrement disparu). Or ce système se rapproche singulièrement de celui du sino-annamite qui n'a *i* médial nulle part, mais conserve des traces d'une mouillure des initiales, quand celles-ci sont des occlusives gutturales (*k, k', ñ*). Les mots à gutturales initiales semblent donc former une série d'exceptions que j'examinerai tout à l'heure. Mais pour tous les autres cas, *kan-on*, sino-annamite et *kouan-houa* moderne s'accordent bien contre la théorie de M. K., et je crois qu'on peut conclure que dès l'époque où se forma le *kan-on*, c'est-à-dire dès le début du VIII<sup>e</sup> siècle, la deuxième catégorie « indépendante » n'avait jamais *i* médial.

Mais si la 1<sup>e</sup> et la 2<sup>e</sup> catégorie ne sont pas distinguées par la présence de *i*, et que d'autre part, comme M. K. l'a démontré, cette dernière n'ait jamais (à l'époque des *fan-ts'ie*) la consonne initiale palatalisée ainsi que l'avait imaginé Schaank, en quoi diffèrent-elles l'une de l'autre? Simplement, je pense, par le timbre de la voyelle. M. K. l'a déjà indiqué pour la voyelle *a*; la différence que fait le *kan-on* entre 登 *to-u* (1<sup>e</sup> catégorie) et 庚 *ka-u* (2<sup>e</sup> catégorie), montre qu'il est possible de généraliser cette notion. Quant au *go-on* sino-japonais que j'ai jusqu'ici laissé de côté, il représente un autre état de la langue (un autre dialecte), où la 2<sup>e</sup> et la 4<sup>e</sup> catégorie étaient entièrement confondues. C'est un des cas où la comparaison du *kan-on* et du *go-on* illumine brusquement un aspect des dialectes du chinois ancien.

---

(1) Le *go-on* confond la 2<sup>e</sup> catégorie avec la 4<sup>e</sup> et rend ou ne rend pas l'*i* médial chinois suivant des règles à lui propres, mais qui restent toujours identiques pour les deux catégories. C'est ainsi qu'en *go-on* *i* médial n'étant jamais rendu à la rime 魚, on a également 初 (2<sup>e</sup> catégorie) *so* et 絮 (4<sup>e</sup> catégorie) *so*; mais comme il est rendu aux rimes 庚, 清, etc., on trouve 生 (2<sup>e</sup> catégorie) *si-ya-u* (*shō*) et 省 (4<sup>e</sup> catégorie) *si-ya-u* (*shō*).

En résumé, je crois que le tableau proposé par M. K. (p. 90) :

K'AI-K'LOU

- I *kàn*
- II *kian*
- III *kjiän*
- IV *kiän*

devrait être corrigé ainsi (en conservant la transcription de M. K.):

- I *kän*
- II *kan*
- III *kjiän*
- IV *kiän*

S'il n'existait pas d'*i* médial à la 2<sup>e</sup> catégorie, comment expliquer les modifications subies par les gutturales en sino-annamite ?

- $k = \gamma$  (*gi*)
- $k' = s$  (*x*)
- $\dot{n} = \ddot{n}$  (*nh*)

L'hypothèse de M. K., palatalisation de l'initiale due à l'influence de *i* médial, ne peut plus être admise ; d'autre part M. K. a montré que Schaank s'était trompé en considérant les initiales des mots à la 2<sup>e</sup> catégorie comme anciennement palatalisées, et que par conséquent j'avais eu tort d'attribuer à cette palatalisation ces modifications.

Qu'il s'agisse d'ailleurs d'une palatalisation, la chose n'est pas douteuse : les mots chinois à initiale *k* et *k'* de cette catégorie ont été entendus par les Annamites comme des mots à initiale *ts* et *ts'*, et, notés comme tels, ont évolué comme tels :

CHINOIS	SINO-ANNAMITE
Fan-t's'ie IX <sup>e</sup> siècle	
家 <i>ká'</i> <i>k<sup>y</sup>á'</i>	* <i>tsu</i> > <i>za</i> ( <i>gia</i> )
交 <i>káó'</i> <i>k<sup>y</sup>áó'</i>	* <i>tsaó</i> > <i>zaó</i> ( <i>giao</i> )
腔 <i>k'án'</i> <i>k<sup>y</sup>án'</i>	* <i>ts'án</i> > * <i>san</i> <i>san</i> ( <i>xang</i> )
鞞 <i>k'ák'</i> <i>k<sup>y</sup>ák'</i>	* <i>ts'ak</i> <sup>2</sup> > * <i>sak</i> <sup>2</sup> <i>sak</i> <sup>2</sup> ( <i>xác</i> )
敲 <i>k'áó'</i> <i>k<sup>y</sup>áó'</i>	* <i>ts'áo</i> > * <i>saó</i> <i>saó</i> ( <i>xao</i> )
攷 <i>k'áó'</i> <i>k<sup>y</sup>áó'</i>	* <i>ts'áo</i> > * <i>saó</i> <i>saó</i> <sub>2</sub> ( <i>xáo</i> )

CHINOIS		SINO-ANNAMITE
Fan-ts'ie IX <sup>e</sup> siècle		
遮 <i>tśiá<sup>1</sup></i>	<i>tśiá<sup>1</sup></i>	<i>tśa &gt; ʒa (gia)</i>
者 <i>tśiá<sup>2</sup></i>	<i>tśiá<sup>2</sup></i>	<i>tśa<sub>2</sub> &gt; ʒa<sub>2</sub> (gia)</i>
車 <i>tś'íá<sup>1</sup></i>	<i>tś'íá<sup>1</sup></i>	<i>tś'á &gt; śa sa (xa)</i>
禪 <i>tś'íá<sup>2</sup></i>	<i>tś'íá<sup>2</sup></i>	<i>tś'á &gt; śa sa (xa)</i>

Enfin le *ñ* initial prend en sino-annamite la même forme que le *ñ* chinois et est rendu par *ñ* (*nh*), exactement comme l'initiale ㄢ *ñ*.

CHINOIS		SINO-ANNAMITE
Fan-ts'ie IX <sup>e</sup> siècle		
岳 <i>ńák<sub>1</sub></i>	<i>ń'ák<sub>1</sub></i>	<i>ñak<sub>1</sub> (nhac)</i>
顏 <i>ńán<sub>1</sub></i>	<i>ń'án<sub>1</sub></i>	<i>ñan<sub>1</sub> (nhan)</i>
鴈 <i>ńán<sub>2</sub></i>	<i>ń'án<sub>2</sub></i>	<i>ñan<sub>2</sub> (nhân)</i>
鰲 <i>ńáó<sub>1</sub></i>	<i>ń'áó<sub>1</sub></i>	<i>ñáo<sub>1</sub> (nhao)</i>
雅 <i>ńá<sub>1</sub></i>	<i>ń'á<sub>1</sub></i>	<i>ña (nha)</i>

Il faut donc admettre une palatalisation sous l'influence de l'*á* très aigu de ces mots, palatalisation relativement moderne puisque les *fan-ts'ie* du *Ts'ie-yun* n'en tiennent pas compte, et datant probablement du milieu ou de la fin des T'ang (VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles).

Un autre point très important sur lequel je ne suis pas d'accord avec M. K. est la vocalisation (1). A vrai dire, M. K. n'a pas encore exposé ses idées de façon précise, l'étude détaillée des finales étant réservée à un prochain fascicule. Mais certaines discussions permettent de se rendre compte que le *Ts'ie-yun tche tchang l'ou* de Sseu-ma Kouang lui sert de base. A mon avis, M. K. approche beaucoup plus de la vérité quand il admet que les rimes diverses devaient être séparées les unes des autres par des nuances de vocalisation, mais que dans chaque rime la vocalisation devait toujours rester la même. Pour donner à cette idée excellente tout le développement qu'elle comporte, il reste à M. K. à examiner la question des rimes *t'ong yong* et *lou yong*.

Mais tout ceci reste sujet à discussion, et l'avenir se chargera d'éliminer les hypothèses inexactes. Il y a toutefois un reproche assez sérieux qu'on peut adresser à M. K., c'est de faire usage des prononciations sino-japonaises sans distinguer nettement le *kan-on* 漢音 du *go-on* 吳音. Ce sont là deux systèmes complets et parfaitement cohérents de prononciation du chinois ; et c'est

(1) Ceci n'est pas dit en défense de la vocalisation que j'ai adoptée dans mon *Etude sur la phonétique historique de la langue annamite*, BEFEO, XII, 1912, I : celle-ci, s'appuyant aussi sur les tableaux des rimes des Song, présente des simplifications exagérées et est très loin d'être satisfaisante.

une des plus graves parmi les nombreuses erreurs des listes de prononciation dialectales données par Parker dans le dictionnaire de Giles, que d'avoir négligé de les distinguer, et de présenter au hasard, sans aucune indication, tantôt l'une, tantôt l'autre, tantôt les deux. A vrai dire, chez M. K. la confusion est loin d'être aussi grande ; il ne connaît guère que le *kan-on* (c'est ainsi qu'il déclare de façon générale que le sino-japonais rend les sonores chinoises par des sourdes faibles [p. 357]. ce qui n'est vrai que du *kan-on*, le *go-on* les rendant par des sonores), et le *go-on* n'apparaît guère que comme exception aux règles qu'il pose pour le *kan-on* et qu'il croit applicables au sino-japonais en général. Par exemple, p. 459, pour l'initiale H (*h*), les notes 16-17 sont inexactes ; il n'y a pas « *h* dans 然, 饑, 擾, 繞 », et « *ç* devant *e*, c'est-à-dire dans les mots 熱, 櫻 » (1). En fait, *h* devient toujours *ç* (*ç* devant *i*) en *kan-on*, et *n* en *go-on*, et les mots indiqués offrent les prononciations suivantes :

KAN-ON	GO-ON
然 <i>çen</i>	<i>nen</i>
饑 <i>çe-u (jō)</i>	<i>ne-u (nyō)</i>
擾 <i>çe-u (jō)</i>	<i>ne-u (nyō)</i>
繞 <i>çe-u (jō)</i>	<i>ne-u (nyō)</i>
熱 <i>çetsu</i>	<i>netsu</i>
櫻 <i>çen</i>	<i>nen</i>

En dehors de ces questions générales, certains points particuliers appellent quelques observations.

P. 28. Si « la plus ancienne prononciation pour laquelle nous avons des sources détaillées » désigne le *Ts'ie yun*, il n'est pas exact de dire que « le risque d'archaïsmes disparaît, puisqu'il n'y a pas de notations plus anciennes auxquelles on aurait pu faire des emprunts ».

Le système *fan-ts'ie* paraît avoir été inventé à la fin du II<sup>e</sup> ou au début du III<sup>e</sup> siècle. Depuis cette époque, tous les commentaires de classiques ou de livres historiques sont remplis de notes sur la prononciation de mots d'après ce système. Vers le IV<sup>e</sup> siècle, on commença à réunir ces *fan-ts'ie* en recueils, prototypes de futurs dictionnaires ; le *Yu pien* ancien, tel qu'il apparaît dans les fragments de manuscrits des T'ang conservés au Japon, était un recueil de mots avec le *fan-ts'ie* et un exemple pour chaque prononciation spéciale qui se rencontre dans les classiques, tout cela d'ailleurs compilé sans beaucoup de critique, et donnant pêle-mêle des prononciations diverses se rapportant à des époques et à des écoles différentes. En dehors du *Yu pien*, dont le *Ts'ie yun* copie textuellement certains articles (2), le VI<sup>e</sup> siècle a vu paraître une série

(1) Je remplace les chiffres de M. K. par les caractères auxquels ils correspondent.

(2) Quelques fragments de manuscrits du *Yu pien* remontant aux T'ang ont été retrouvés au Japon et publiés dans le *Kou yi ts'ong chou*.

de dictionnaires par rimes, que la *Ts'ie yun* a fait oublier (ils étaient perdus dès le temps de Souen Mien, au VIII<sup>e</sup> siècle), mais qui existaient au temps des Souei, et que Lou Fa-yen et ses amis ont largement utilisés. D'ailleurs Lou Fa-yen lui-même nous apprend quel est le rapport entre son œuvre et celle de ses devanciers. Il raconte dans sa préface comment lui et plusieurs de ses amis, après avoir étudié les dictionnaires anciens et contemporains, constatant les différences dues aux dialectes et les erreurs, et d'autre part se rendant compte que ces dictionnaires ne donnaient pas la prononciation des Tcheou, résolurent de noter les mots suivant leur propre prononciation. « La discussion des points douteux, dit l'un d'eux, Wei Yuan 魏淵, est complètement épuisée. Pourquoi ne pas noter les mots suivant notre prononciation 何不隨口記之? Ce que nous aurons fixé sera fixé. » Les études durèrent dix ans. « Pour tous (les mots) qui avaient été notés auparavant dans les dictionnaires de rimes, les dictionnaires de caractères anciens et nouveaux, nous déterminâmes (entre les diverses prononciations proposées par les dictionnaires celle qui était la vraie), et nous composâmes le *Ts'ie yun* en 5 chapitres. » Ainsi le *Ts'ie yun* de façon générale doit bien représenter la langue de Lou Fa-yen et de ses collaborateurs, et M. K. a raison de le considérer comme « représentant une langue chinoise homogène non postérieure à 600 » (p. 31). Mais l'influence des livres anciens y reste très importante et a dû y introduire des archaïsmes que le hasard seul peut déceler. Il ne suffit pas absolument de faire remonter la limite d'un siècle, comme le propose M. K., pour écarter cette question, car elle peut se présenter, non seulement au sujet de séries de mots, mais encore au sujet de mots isolés, et non pas de mots rares, mais de mots des classiques, ceux-ci ayant été particulièrement étudiés depuis les Han (1).

P. 43. L'emploi d'un cercle vide, marque des initiales sourdes, comme index pour l'initiale 來 dans le *K'ang-hi tseu tien*, est due à une erreur ou plutôt, je pense, à une correction maladroite des auteurs de ce dictionnaire, qui n'auront pas voulu admettre la présence de deux sonores, 來 et H, se suivant immédiatement. Le tableau du *King che tcheng yin ts'ie yun tche nan* 經史正音切韻指南 de Lieou Kien 劉鑑, au XIV<sup>e</sup> siècle, emploie correctement le cercle demi-plein.

P. 317. On n'écrit jamais *ie* en quèc ngür, mais toujours *iè* : 見 *kièn*.

P. 379. L'initiale 喻 est sûrement sonore, et 影 sûrement sourde ; les tons le prouvent sans contestation possible. Il n'y a aucun argument à tirer de l'ordre des initiales dans les tables de rimes, ordre tout factice, où 影, 曉, 匣, 喻,

---

(1) Le fait que le *Ts'ie yun* ancien a disparu partiellement et que nous n'avons plus que la réédition du XI<sup>e</sup> siècle, a introduit une autre source d'anomalies, l'adjonction de mots nouveaux à diverses époques. Les lettrés chinois ont déjà remarqué que certaines séries homophones sont parfois représentées par deux ou même trois *fan-ts'ie* différents en divers endroits d'une même rime, et ils en ont conclu, probablement avec raison, que la première série est seule originale, et que les autres sont dues aux éditeurs successifs.

sont considérées comme formant une seule classe d'articulations initiales. 影 étant la sourde, 曉 la sourde aspirée, 匣 la sonore, et 喻 la sonore de second ordre, correspondant à la nasale des autres classes ; les index du *K'ang-hi tseu tien* ne signifient pas davantage, parce qu'ils ont été distribués mécaniquement d'après la place des initiales dans les tableaux, à une époque où 清 et 濁 n'avaient plus guère de sens pour les Chinois qu'en rapport avec le ton. Ceci dit, l'interprétation que donne M. K. de 影 comme une explosive laryngale, et de 喻 comme une initiale vocalique sans explosion me paraît fort ingénieuse.

Il est impossible de rendre justice en quelques pages au travail considérable de M. K. Il a fait sortir la linguistique chinoise du chaos dans lequel elle était encore plongée et lui a donné une base solide. Les sinologues doivent lui être reconnaissants d'avoir entrepris cet énorme travail, et il faut espérer qu'il nous en donnera prochainement la suite, et apportera sur la question si compliquée du vocalisme, autant de notions neuves et précises que sur celles qu'il a traitées dans les deux premiers fascicules.

H. MASPERO.

STEN KONOW. — *Fragments of a Buddhist work in the ancient aryan language of Chinese Turkistan*. (Memoirs of the Asiatic Society of Bengal, t. V [1914], pp. 13-41).

Les fragments publiés par M. K. sont intéressants parce qu'ils nous apportent un document nouveau sur le culte des Seize Arhats en Asie centrale. On sait qu'ils étaient très populaires à Tourfan, et que dans les « confessions » publiées par W. K. Müller apparaît au moins deux fois une formule qui mentionne Piṇḍola Bharadvāja et les Seize Arhats (dont il est l'un) : *avaṭ-qa tā-kimlig Piṇḍola Bṛtvācī-da* (var. *Bardvācī-dā*) *ulātī allī ygrmī mzsīravik arzint-lar ödintā* « d'après l'enseignement du vénérable Piṇḍola Bharadvāja et de Seize Arhats mahāçravaka... » (1).

Cette fois c'est à l'autre extrémité du Turkestan que nous les trouvons, à Khotan. Le nouveau texte a l'intérêt de se présenter comme un sūtra. On sait que ces saints personnages n'étaient connus jusqu'ici que par un seul sūtra, le *Ta a-lo-han Nan-ti-mi-l'o-lo so chou fa tchou ki* 大阿羅漢難提密多羅所說法住記, traduit par Huan-tsang (TT., XXIV (藏), S. 30 b sqq.). Les fragments que publie M. K. appartiennent à un autre sūtra et n'ont de commun avec le *Fa tchou ki* que la liste même des arhats. Mais sur ce point les quelques différences qu'on remarque ne tiennent qu'à des fautes de copistes dans l'un ou l'autre des mss. Voici cette liste, en suivant l'ordre du ms.

---

(1) W. K. MÜLLER, *Uigurica*, II, 79 (confession de l'upāsika Ūtrāt, ligne 49 ; confession de l'upāsika Qutuy, lignes 67-68).

khotanais : j'ajoute entre parenthèses les numéros d'ordre des arhats dans la liste chinoise.

Baradhāju	賓度羅跋囉憐闍 <i>Pin-tou-lou Pa-lo-lo-tchō</i> (11)
Bakulu	諾距羅 <i>No-kiu-lo</i> (15).
lāganu	因揭陀 <i>Yin-kié-t'o</i> (13).
Vanavāysu	伐那婆斯 <i>Fa-na-p'o-ssu</i> (14).
Aśśanku	阿氏多 <i>A-che-to</i> (15).
Ggaupaku	戔博迦 <i>Siu-po-kiā</i> (9).
Badru	跋陀羅 <i>Pa-t'o-lo</i> (6)
Kadu	迦理迦 <i>Kia-li-kiā</i> (7).
Kanakavatsu	迦諾迦伐蹉 <i>Kia-no-kiā-t's'o</i> (12).
Kanakabāradhāju	迦諾迦跋釐憐闍 <i>Kia-no-kiā-pa-li-to-tchō</i> (3).
Pantho	半託迦 <i>Pan-t'o-kiā</i> (10).
Rāhulu	羅估羅 <i>Lo-hou-lo</i> (11).
Nāgasenu	那伽犀那 <i>Na-kiā-si-na</i> (12).
Cūḍapantho	注荼半託迦 <i>Tchou-tch'a-pan-t'o-kiā</i> (16).
Vajjiputru	伐闍羅弗多羅 <i>Fa-tchō-lo-fou-to-lo</i> (8).

Il n'est pas impossible que les fragments publiés par M. K. ne nous apportent les débris de la traduction khotanaise du sūtra original sur lequel était fondé le texte traduit par Hiuan-tsang.

On remarquera que cette liste ne contient que quinze noms : il n'est pourtant pas douteux qu'il s'agisse des Seize Arhats : il est probable que le copiste ou le traducteur khotanais aura sauté un nom. La lacune est d'autant plus malheureuse qu'elle tombe sur un nom qui a subi ailleurs d'autres mésaventures. *Sou-pou-t'o* 蘇步陀. Les Tibétains l'appellent *Mi-phyed-pa*, les listes chinoises d'époque mongole. *A-pi-t'o* 阿必陀. Ce dernier nom est probablement obtenu en traduisant la négation *mi* par le *a* privatif sanscrit, et en transcrivant ensuite le mot tibétain *phyod* par les deux caractères 必陀. Le nom tibétain *Mi-phyed-pa* avec sa négation et le chinois *Su-pou-t'o* ne semblent avoir rien de commun, et le manuscrit khotanais en passant ce nom sans le mentionner, ne fait qu'embrouiller encore la question.

H. MASPERO.

## JAPON.

SAKAKI Ryōsaburō 榎亮三郎. — *Bon-Zō-Kan-Wa shiyaku taikō honyaku meigi taishū* 梵藏漢和四譯對校翻譯名義大集 (Mahāvvyutpatti). — Kyōto, Shingon-shū Kyōto daigaku, 1916; 1 vol. in-8, LVIII — 616 pp.

Sous ce titre, qu'accompagne d'ailleurs en caractères tibétains et en *kana* le nom de *Mahāvvyutpatti*, c'est une nouvelle édition de ce précieux dictionnaire que donne M. Sakaki, professeur à l'Université de Kyōto. J'ai signalé l'année dernière celle qu'avait donnée M. Ogiwara (1), et tout en reconnaissant le grand intérêt de ce travail, j'exprimais le regret que l'auteur se soit borné aux parties sanskrite et chinoise et n'y ait pas joint la tibétaine. Comme lui, M. S. a négligé le mongol, mais il a conservé le tibétain à côté du sanskrit et du chinois; de quoi il convient de le féliciter. Il y a joint une traduction japonaise, dont l'intérêt n'est pas toujours évident. Il y a en effet assez peu d'expressions bouddhistes que le japonais n'ait pas empruntées au chinois; aussi la plupart du temps la traduction japonaise n'est-elle qu'une paraphrase, une explication du terme chinois, choisie avec soin sans doute, mais d'autorité après tout assez mince. Quoi qu'il en soit, il en résulte une édition tétraglotte de la *Mahāvvyutpatti*, dans laquelle le japonais a pris la place du mongol, ce qui se défend somme toute assez bien, le second devant être d'utilisation très restreinte, tandis que le premier peut rendre des services aux Japonais, auxquels l'ouvrage s'adresse évidemment avant tous autres. Sanskrit et tibétain sont donnés en transcription seulement. Le travail était assurément difficile pour les compositeurs japonais, à Kyōto surtout, où ils ont plus rarement encore qu'à Tôkyō, l'occasion de manier les caractères romains; cela explique, mais n'empêche pas de regretter, un nombre de fautes d'impression qui a nécessité un erratum de 9 pages pleines.

Au cours du séjour qu'il a fait en France, M. S. a pu étudier le manuscrit de la *Mahāvvyutpatti*, que possède la Bibliothèque Nationale et en prendre copie. C'est cette copie qui a servi de base à la publication actuelle. Mais l'auteur a pris soin de consulter toutes les autres sources à sa disposition, notamment la *Mahāvvyutpatti* du canon tibétain, édition rouge.

Cette publication doit comprendre deux volumes. Le premier seul a paru. Il contient le texte même de la *Mahāvvyutpatti*, la préface et quelques notices sur les travaux dont cet ouvrage a été l'objet antérieurement. M. S. nous fait espérer l'apparition prochaine du second volume où seront réunis des notes et des index, absolument indispensables aux recherches dans un ouvrage de ce

---

(1) BEFEO, XV, IX, 51.

genre. Il faut souhaiter qu'il ne nous le fasse pas trop attendre. Temporairement on peut, il est vrai, recourir aux index de M. Ogiwara ; mais sa numérotation des chapitres, basée sur un texte différent, n'est pas toujours identique à celle de M. S., et il peut en résulter quelque gêne, que fera disparaître l'achèvement de son travail.

L'ouvrage, édité par l'Université ou école supérieure de la secte Shingon, forme pourtant le n° 3 des Publications de la Faculté des Lettres de l'Université impériale de Kyōto.

N. PERL.

J. DAUTREMER. — *Le bouddhisme au Japon*. (Revue des Religions, t. LXXIV, n° 2 et 3, septembre-décembre 1916).

En aucun des pays qui reçurent le Mahāyāna, si l'on en excepte le Tibet, le bouddhisme n'a été et n'est encore aussi fort et aussi puissant qu'au Japon. Nulle part les études spéciales et les recherches de caractère scientifique à son sujet ne sont aussi développées. Nulle part on ne trouve une telle variété d'écoles. Les sectes anciennes ressortissant au Hīnayāna, Kūsha 俱舍, Jōjitsu 成實, Ritsu 律, n'existent plus, il est vrai, mais elles ont laissé de fortes traces ; parmi les autres, l'école Sanron 三論 a disparu aussi, mais le Hossō 法相, le Kegon 華嚴 ont encore des temples ; le Tendai 天臺, le Shingon 真言, le Zen 禪 surtout sont florissants ; le Jōdo 淨土, le Jōdo-Shinshū 淨土真宗, le Hokke 法華 sont les plus puissantes des sectes plus particulièrement japonaises ; mais à côté d'elles, il faut citer encore le Yūzū-nembutsu 融通念佛, et le Ji 時, la première avec quelques centaines de temples, la seconde avec près d'un millier. L'influence du bouddhisme fut d'ailleurs énorme à tous les points de vue, social, moral, artistique et littéraire ; elle se fit sentir même, et parfois assez fortement, en politique ; elle imprègne encore aujourd'hui toute la civilisation japonaise, à l'évolution de laquelle elle présida depuis les temps proprement historiques. Il y a là certes de quoi éveiller l'intérêt et retenir l'attention des orientalistes. Pourtant le bouddhisme japonais a été jusqu'à ce jour assez peu étudié, et le peu qui en a été dit ne mérite pas toujours une confiance absolue.

On était en droit d'espérer que M. D., japonisant authentique, nous donnerait dans ces articles, sinon un travail tout à fait original, au moins un certain nombre de renseignements nouveaux, précisant et rectifiant au besoin quelques unes des données que l'on possède déjà sur ce sujet. Cet espoir a malheureusement été déçu. Ils ne contiennent rien de neuf, rien qui n'ait été dit déjà et redit dans des publications relativement anciennes, sinon quelques inexactitudes que je crois particulières à l'auteur. C'est ainsi qu'il représente ce qu'on a appelé le Ryōbu-shintō comme ayant été fondé au « IX<sup>e</sup> siècle par certains bonzes de la secte de Shin Shu » (p. 138) ; il avait dit, p. 135, que cette secte fut fondée par Shinran qui vécut de 1175 à 1268. Ou encore, parlant des

sectes anciennes, après avoir noté que l'établissement de certaines d'entre elles remonte aux années 625, 653 et 660 (p. 122), il les montre cinq lignes plus bas comme « datant toutes de l'époque où la ville de Nara était capitale de l'Empire », c'est-à-dire du VIII<sup>e</sup> siècle. Notons encore que le mot *ron* 論 est la traduction de *çāstra*, et non de *sūtra* (p. 122), dont l'équivalent est *kyō* 經. J'ajoute qu'il n'est pas permis d'ignorer que ces ouvrages sont en très grand nombre, et qu'il est malaisé de comprendre ce qu'entend M. D. par l'expression « enseigner le sutra » (*ibid.*)

Quoi qu'en pense M. D., le Shintō a bien un culte avec « adoration et cérémonies pieuses », parfois même de fort belle ordonnance et de grande ampleur, non pas il est vrai « à dates régulières », mais à dates fixes, avec offrandes et prières solennelles. Le rituel en est d'une antiquité vénérable : le *Engishiki* 延喜式 qui le codifia pour ainsi dire, date de 927. Il n'est pas exact non plus que « tous les temples se servaient aux deux religions » shintoïste et bouddhiste (p. 129). Il y en eut beaucoup plus qu'il ne croit qui restèrent bien spécialisés.

Les rares explications données par M. D. au sujet de quelques sectes sont pour faire sourire. Jōjitsu shū ne signifie pas « religion de vérité absolue » (p. 122), mais école ou secte du *Jōjitsu ron* 成實論, *Satyasiddhi çāstra*, comme le Kushi shū est la secte du *Kushi ron* 俱舍論, *Koça çāstra* de Vasubandhu. L'école du *Satyasiddhi çāstra* remonte à Harivarman, auteur de cet ouvrage (IV<sup>e</sup> siècle). Elle fut apportée et enseignée au Japon, mais nullement « créée » par Ekwan. C'est se faire une singulière idée de la vaste et puissante doctrine du Tendai shū, que de lui donner simplement comme objet « d'encourager les hommes à arriver à la perfection par l'observation des trois kai ou préceptes » (p. 123).

Le Shingon shū 眞言宗 est proprement la secte des Mantra ; c'est la secte tantrique par excellence. Les termes qu'emploie M. D. à son propos (p. 124) feraient croire à une sorte de rationalisme dont elle est fort éloignée. Dans la secte Shinshū, tous les bonzes se marient, et non pas le grand prêtre seul, comme on pourrait le supposer d'après la phrase de M. D. Il y a d'ailleurs deux Hongwanji 本願寺 à Kyōto, l'un dit de l'Est, l'autre de l'Ouest, tous deux ayant à leur tête un membre de la famille Ōtani 大谷, ayant titre de comte.

M. D. insiste (p. 256-257) sur la possibilité d'une influence chrétienne sur le bouddhisme chinois et japonais par l'intermédiaire des Nestoriens ; certaines ressemblances qu'il croit remarquer entre les deux religions lui paraissent indiquer des emprunts faits par le bouddhisme au christianisme. Cette idée n'est pas nouvelle ; j'en ai dit ici mon sentiment à propos d'un petit ouvrage <sup>(1)</sup> dont l'auteur tentait du moins de l'étayer de considérations que je crois de peu de valeur, mais plus sérieuses pourtant que de pures similitudes extérieures.

---

(1) BEFE(). XI. 222.

M. D. se contente de celles-ci qui lui paraissent fournir « de fortes présomptions pour qu'il (le bouddhisme) ait, au Japon adopté un certain nombre de rites chrétiens apportés en Chine par les Nestoriens. » On ne voit pas très bien comment se seraient faits ces emprunts. M. D. semble insinuer qu'ils auraient eu lieu tout d'abord dans le bouddhisme chinois, d'où ils auraient passé au Japon, qui les aurait conservés, tandis qu'en Chine de nouvelles influences bouddhiques les auraient fait disparaître. Je ne veux pas discuter ici ces hypothèses à l'appui desquelles naturellement aucun argument n'est apporté ; je remarquerai seulement que les ressemblances avec certaines pratiques chrétiennes qui ont frappé M. D. lui paraissent s'accuser dans la secte de Nichiren plus qu'en toute autre. Or celle-ci, non seulement est d'origine purement japonaise, Nichiren ni aucun de ses disciples n'étant allé en Chine, mais encore elle ne date que du XIII<sup>e</sup> siècle. C'est bien évidemment celle où il est le plus invraisemblable qu'une influence chrétienne quelconque ait jamais pu s'exercer.

D'ailleurs, que valent ces prétendues similitudes ? « Le baptême, Kwanchô... n'a jamais rien eu de bouddhique », affirme l'auteur (p. 257). Il ignore évidemment que l'*abhiṣeka* était fort anciennement pratiqué dans l'Inde, et que de nombreux sūtra bouddhiques en traitent. Un autel est essentiellement une table ; et le fait que plusieurs religions emploient un autel-table ne saurait établir le moindre rapport entre elles ; non plus d'ailleurs que la place au milieu de cette table de l'objet principal du culte : pour nous en tenir au Japon, le Shintoïsme a aussi ses autels-tables, et le tabernacle enfermant le miroir est placé en leur milieu. Les lumières, les fleurs et les parfums sont également d'usage beaucoup trop répandu pour avoir aucune signification dans le cas qui nous occupe ; leur emploi est d'ailleurs prescrit dans des sūtra assez nombreux. L'assimilation des ornements sacerdotaux du prêtre catholique et du bonze est bien peu sérieuse ; on connaît l'origine et les transformations progressives des uns et des autres ; et ils ont vraiment bien peu de chose de commun, à part le fait qu'ils se portent les uns et les autres sur le dos et les épaules. Le rosaire en sa forme la plus simple, série de grains enfilés sur un cordon, n'a rien de spécialement chrétien. Le bouddhisme l'a connu de bonne heure ; et non pas seulement le Mahāyāna, mais aussi le Hīnayāna, où on le trouve aujourd'hui encore, tout ainsi que les lumières, les bougies de cire, l'encens, etc. Enfin M. D. est-il bien certain que les Nestoriens sonnassent l'Angelus ? On ne trouve trace de cette pratique en Occident qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, tandis que des ouvrages beaucoup plus anciens parlent de la cloche des temples bouddhiques, qui d'ailleurs sonnait quatre fois, et non trois fois le jour. Il serait donc tout à fait impossible de supposer que ces pratiques pussent avoir été apportées en Chine par les missionnaires chrétiens du XIII<sup>e</sup> ou du XIV<sup>e</sup> siècle.

Je ne connais pas l'ouvrage de M. Saeki sur la sièle de Singan fou, auquel se réfère M. D. (p. 257) ; et je suis en un sens tenté de le regretter, si vraiment l'auteur y soutient l'opinion « de la civilisation du Japon directement par l'Europe à travers la Chine ».

L'idée que M. D. se fait du néo-bouddhisme japonais d'une part, et de l'autre, des travaux des bouddhisants japonais modernes, n'est pas moins inexacte que le reste. Aucun de ceux-ci n'a la moindre idée de ramener le Mahāyāna aux formules du Hīnayāna, qu'ils considèrent tous comme inférieur. M. Nanjō, et d'autres après lui, ont passé à Ceylan, il est vrai, mais en allant faire en Europe des études de sanskrit, langue qui a peu à voir avec le Hīnayāna, ou en allant visiter le Nord de l'Inde ; ils ne se désintéressent d'aucune des formes du bouddhisme, supérieurs en cela au moins à leurs confrères du Sud, mais ne songent nullement à se réformer d'après eux.

Ajoutons enfin que trop souvent la transcription des mots et des noms japonais laisse à désirer. Kyōto est écrit tantôt Kiōtō (p. 123, 124, 125), tantôt Kioto (pp. 130, 263) ; Shintō est dans la même page 129 deux fois Shinto, et deux fois Shintō ; on trouve Omī (pp. 123, 130), Tokio (p. 263), Koya (p. 124), Jōdō, Otani (p. 125), Hokkekio, Kato (p. 127), Kongo (p. 129), etc., pour Ōmī, Tōkyō, Kōya, Jōdo, Ōtani, Hokkekyō, Katō, Kongō, etc. Excusables chez tout autre, ces incorrections ne le sont pas chez un japonisant qui ne peut ignorer l'importance de la distinction des brèves et des longues en japonais.

N. PERI.

P. L. COUCHOUD. — *Sages et poètes d'Asie*. — Paris, Calmann-Lévy, s. d. ; 1 vol. in-8, 299 pp.

M. C. a fait deux séjours en Extrême-Orient, et ce sont quelques-unes des impressions et des études qu'il en a rapportées qu'il livre au public dans ce petit ouvrage, dont la lecture est d'ailleurs facile et attrayante. M. C. voit grand et beau, peut-être un peu trop grand et un peu trop beau. Le titre même donné à son ouvrage en témoigne : il est quelque peu ambitieux pour des considérations sur le seul Confucius et une étude sur les seuls auteurs de *haikai*, minuscule forme poétique limitée à 17 syllabes ; car *Atmosphère japonaise* n'a avec lui qu'un rapport assez indirect, et *Le Japon aux armes* n'en a point que j'aperçoive. M. C. aime à imaginer dans l'avenir l'Occident et l'Orient mieux connus l'un à l'autre, unis dans le culte de leurs grands penseurs, — il esquisse même le plan du temple qui pourrait leur être consacré et le rituel qui y serait suivi (p. 297), — et formant enfin « l'humanité totale » d'où seraient bannies toute incompréhension comme toute hostilité. Pensée généreuse sans doute, mais dont les réalités quotidiennes ne permettent d'espérer la réalisation que dans une époque si lointaine qu'elle en prend un aspect quelque peu chimérique. Et puis, si remarquable que soit le gros bon sens pratique et utilitaire de Confucius, il me semble qu'à moins de changements bien profonds et que je ne puis, pour ma part, estimer souhaitables, dans la mentalité de nos descendants, il aura quelque peine à prendre rang à côté — M. C. le mettrait volontiers au-dessus — de la haute et rayonnante pensée grecque.

*Atmosphère japonaise* est la notation exacte d'impressions et d'observations justes dans l'ensemble, encore que par endroits un peu sommaires, sur l'amour de la nature, la place donnée à l'art, et l'éducation morale au Japon. *Le Japon aux armes* n'est qu'un journal des premiers mois de la guerre russo-japonaise, non sans intérêt d'ailleurs à l'époque où il fut écrit, mais qu'il n'y avait peut-être pas grande utilité à réimprimer aujourd'hui.

Plus qu'à la forme poétique traditionnelle la plus ancienne et la plus pratiquée aujourd'hui encore, c'est au *haikai*, plus court, d'allure plus populaire, que s'est intéressé M. C. A la suite de B. H. Chamberlain, il en a bien analysé les caractères, et les nombreux exemples qu'il en donne sont heureusement choisis et ne manqueront pas d'être appréciés des lecteurs. La traduction est en général fort adroite; et ce n'est pas un mince mérite que d'avoir réussi à transposer dans une langue étrangère, sans trop leur faire perdre de leur caractère ou de leur charme, ces notations si brèves, d'un raccourci si étonnant parfois, et qui souvent ne forment même pas une phrase complète. Quelques inexactitudes et même des contresens la déparent malheureusement; on ne saurait les reprocher trop sévèrement à l'auteur, qui, après tout, n'est pas japonisant, et dont il faut plutôt admirer le courage qu'il a eu de s'attaquer à un travail qui semblait exiger une sérieuse connaissance de la langue japonaise. Tout au plus pourrait-on regretter qu'il n'ait pas cru devoir consulter d'avantage le travail de Chamberlain sur ce sujet; il en aurait ainsi évité un certain nombre. J'en citerai quelques-unes. P. 106, n° 2, le texte reste volontairement dans le vague et ne parle pas de « bonnes gens ». P. 110, n° 2. « Monsieur » semble appuyer fortement sur un aspect comique à peine indiqué par le texte. P. 123, n° 2, il s'agit d'une branche morte et non pas seulement nue. J'ai déjà eu occasion de dire <sup>(1)</sup> que l'interprétation du célèbre *haikai* de Chiyo, communément donnée par les auteurs étrangers et qu'a suivie M. C. (p. 128), me semblait inexacte. A un autre de la même poétesse (*ibid.*) la mention d'un « pays » suffit à faire perdre sa simplicité et supprime le contraste émouvant entre la douleur de cette mère dont l'enfant est mort, et la phrase de forme et de style volontairement vulgaires, d'allure toute banale, par laquelle elle l'exprime, ou plutôt sous laquelle elle la voile; ce n'est là en effet que la phrase toute simple qu'elle se disait, qu'elle devait se dire, chaque fois que l'enfant prolongeait un peu trop ses courses vagabondes. « Chasser » y est une seconde addition de l'auteur que ne justifie aucune nécessité, et que, pour cette raison, repousserait à coup sûr un auteur de *haikai*.

Si ce ne sont là que des inexactitudes, ailleurs *hito no ko* n'est pas plus un « pauvre orphelin » que *taru hiroi* ne signifie « ramasser des bouchons » (p. 127). P. 106, il faudrait traduire: « Des bateliers la querelle a pris fin »

---

(1) BEFEO, XI, 226.

ah ! (c'est au tour) des grenouilles ! » P. 67, n° 1, *enogu-zara* est une palette et non une « faïence bariolée » ; et je ne sais jusqu'à quel point on peut tirer de là que Bashō dédaignait les chrysanthèmes. P. 100, n° 2, il me semble que la jeune fille retient et cache ses larmes, plutôt qu'elle « n'éclate en sanglots ».

Ces défauts sont légers en eux-mêmes ; ils ne sont pourtant pas négligeables, étant donné la concision extrême de cette forme où rien n'est indifférent, ni le mot, ni la place qu'il occupe. Ils n'empêchent pas que la petite étude de M. C. ne donne une idée suffisante du *haikai*, de son originalité, et des effets qu'il peut produire. Dans sa brièveté et son raccourci cette forme a suffi à quelques maîtres pour exprimer des pensées fines ou gracieuses, émouvantes même quelquefois, parfois d'une réelle profondeur. Le genre cependant n'est pas très riche, et ne paraît pas susceptible d'un grand développement : sa brièveté même l'expose aux redites et ne laisse pas d'engendrer une certaine monotonie ; elle le réduit parfois au tour de force ou à la devinette. Ces défauts sont aussi sans doute ceux du vieil *uta* classique de 31 syllabes, mais à un moindre degré ; et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles il reste en général supérieur au *haikai*. Les sujets qu'il traite ne sont pas d'ailleurs aussi étroitement limités, aussi stéréotypés que semble le dire M. C. (pp. 56 et 86) ; il suffit pour s'en convaincre de parcourir l'un ou l'autre des grands recueils classiques.

N. PERI.

## ASIE CENTRALE.

Sir Aurel STEIN. — *A third journey of exploration in Central Asia, 1913-1916.* [From « The Geographical Journal » for August and September 1916.] 711 pp. avec carte et photographies.

Sir Aurel Stein vient d'accomplir dans le Turkestan chinois un troisième voyage qui a été aussi pénible, aussi intéressant et aussi fructueux que les deux autres. On a pris l'habitude de le voir émerger du désert les mains pleines. C'est un voyageur heureux et qui mérite son bonheur, car on a rarement vu une aussi complète réunion des qualités qui font l'explorateur parfait : l'enthousiasme scientifique, la sagacité intuitive, l'endurance, la patience, l'adresse à manier les hommes, sans parler de la science du géographe et de l'archéologue. Tous ces talents sont un gage de succès, mais non un gage infaillible. Il y faut joindre ce don mystérieux : la chance. Stein le possède à un degré extraordinaire. Il n'est pas d'emplacement archéologique où il n'aille tout droit, pas d'accident dont il ne se tire à peu près indemne ; telle combinaison d'incidents semble arrangée en sa faveur par quelque devatâ protectrice, peut-être le bon Hiuan-tsang, qu'il a choisi pour patron et qui a dû, depuis son passage sur cette terre, devenir un bodhisattva secourable aux pèlerins pieux et zélés comme lui.

Rappelons que dans son premier voyage (1900-1901), S. avait parcouru le bord sud du Taklamakan jusqu'à Enderé (1) ; et que dans le second (1906-1908), il avait fait tout le tour du grand désert, passant par les sites maintenant célèbres de Khotan, Niya, Miran, Leou-lan, Touen-houang, Tourfan, Koutcha (2). Son dernier itinéraire (1913-1916) correspond dans ses grandes lignes au précédent, qu'il a eu surtout pour objet de compléter. Toutefois notre voyageur, après avoir bouclé la boucle à Kachgar, n'est pas rentré dans l'Inde sans avoir décrit un cercle autour de l'ancienne Bactriane, comme un faucon qui tournoie au-dessus de sa proie future.

Dans la relation qu'il a présentée à la Société de Géographie de Londres et qu'a reproduite le *Geographical Journal* avec de belles photographies et une carte un peu trop sommaire, la place d'honneur appartient tout naturellement aux résultats géographiques, dont le principal est la jonction de l'Inde au T'ien-chan par un réseau trigonométrique. En analysant le récit de Sir A. Stein, ce sont au contraire les découvertes archéologiques que nous relèverons de préférence, non sans avoir rendu hommage à son œuvre de géographe,

---

(1) Voir A. STEIN, *Sand-buried Ruins of Khotan.* — Londres, 1903, in-8° ; et *Ancient Khotan*, Oxford, 1907, 2 vol. in-4°.

(2) Voir du même : *Ruins of desert Cathay*, Londres, 1912, 2 vol. in-8°.

dans laquelle il a été puissamment aidé par le dévouement et l'expérience de son vieux compagnon Rai Bahadur Lal Singh.

En quittant Srinagar le 31 juillet 1913, S. franchit les hautes montagnes où coule la Kishgangâ et prit à Chilas la très ancienne voie de communication qui, joignant l'Indus à l'Oxus par Gilgit et Hunza, a de tout temps servi au mouvement des voyageurs entre la Chine et l'Inde. Les vallées de Darel et de Tangir, entre l'Indus et la rivière de Gilgit, sont aujourd'hui le théâtre d'un curieux phénomène politique : la fondation d'un royaume par un simple aventurier. Réfugié du Chitral à Tangir, bientôt maître de cette contrée, puis de Darel, Râja Pakhtun Wali est un train de faire connaître au Dardistan les bienfaits tout nouveaux de l'ordre et de la police. S. trouva une aide précieuse dans ce condottiere trop intelligent pour méconnaître tout ce que représente pour lui la bienveillance du Gouvernement de l'Inde ; il lui dut de pouvoir traverser en sûreté une région dangereuse, sous la protection d'une escorte d'aspect inquiétant, mais qui, en fin de compte, monta autour de lui une garde vigilante et le quitta sain et sauf à la frontière.

Cette région de Darel conserve des vestiges reconnaissables d'établissements bouddhistes, et la sculpture sur bois a retenu des motifs issus directement de l'art du Gandhâra. A Poguch se trouve le site d'un ancien sanctuaire où les pèlerins chinois virent un colossal Maitreya en bois qui opérait des miracles, et où, de nos jours, la tombe d'un saint musulman continue cette tradition thaumaturgique. Ainsi se vérifie une fois de plus la loi bien connue de la persistance des cultes locaux à travers les religions successives.

Remontant la rivière de Gilgit, puis la vallée de son affluent, la rivière de Yasin, où il releva un stûpa avec des reliques, S. franchit, à une hauteur de 5.000 mètres, le col de Darkot, par où pénétra en 747 A. D. l'expédition chinoise de Kao Sien-tche, envoyée de Kachgar pour arrêter les progrès des Tibétains sur le haut Oxus : une inscription tibétaine gravée sur un rocher au bord du sentier qui escalade la moraine Sud de Darkot semble un témoignage de cette avance éphémère des Tibétains.

Le 7 septembre, un mois après son départ de Srinagar, S. passait la frontière du Turkestan chinois au col de Mintaka, ayant couvert, en ce bref espace de temps, 500 milles et franchi 15 cols d'une altitude variant de 10.000 à 17.400 pieds.

Descendant la vallée du Taghdumbash, il gagna Tashkurgan. De là il suivit d'abord l'ancienne route des caravanes et des pèlerins, qui se dirige vers Kachgar par le plateau du Chichiklik Maidan, où il identifia les ruines d'un hospice décrit par Hiuan-tsang ; puis il prit une route nouvelle qui, droit au Nord, gagne Kachgar par le col de Merki.

De Kachgar à Maralbachi, la route actuelle des caravanes suit la rivière de Kachgar ; mais il y en avait anciennement une autre, plus au Nord, qui longeait le pied du T'ien-chan : c'est par cette dernière, semée de ruines pré-islamiques, que S. gagna Maralbachi, dont il voulait faire le point de départ

d'un raid audacieux à travers le désert, pour résoudre le problème géographique que voici. Le T'ien-chan, près de Maralbachi, détache vers le S. E. un chaînon qui s'arrête après la rivière de Yarkand. D'autre part, à une centaine de milles dans la même direction s'élève au milieu du désert, sur la rive gauche de la rivière de Khotan, le massif du Mazar-tagħ : ce massif est-il un fragment séparé de la chaîne principale par l'érosion de la partie intermédiaire ? Pour en être sûr, il faudrait aller en droite ligne d'une montagne à l'autre : S. n'y réussit pas. Après trois jours de lutte, il dut s'avouer impuissant devant « ces formidables crêtes de sable pareilles aux énormes vagues d'un océan furieux soudain figé dans son mouvement ». Il considère néanmoins le problème comme résolu, ayant relevé parmi les sables des traces visibles de l'ancienne chaîne. Il trouva aussi, dans ce désert, aujourd'hui absolument mort, des haches paléolithiques et des pointes de flèche néolithiques, témoignant d'une occupation reculée.

Ce massif qu'il n'avait pu atteindre directement à travers les dunes du Taklamakan, S. y arriva par un détour, en remontant vers le Nord, et en descendant ensuite vers le Sud le long de la rivière de Khotan. Là, aux alentours d'un ancien fort qu'il avait déjà fouillé en 1908, il découvrit des textes tibétains et les vestiges d'un sanctuaire bouddhique sous de prétendus tombeaux de saints musulmans. Le 21 novembre, il arrivait à Khotan.

Il s'agissait maintenant de gagner le Lop-nor, à 700 milles dans l'Est, et d'y arriver pendant l'hiver, car on ne peut parcourir ces régions désertes et complètement desséchées sans emporter avec soi la quantité d'eau nécessaire au trajet, sous forme de blocs de glace. S. partit donc de Khotan le 28 novembre. Il recueillit en route quelques restes de fresques dans un sanctuaire bouddhique découvert, depuis son précédent passage, au N. de Domoko. Il revit l'oasis de Niya, qui lui réservait de nouvelles trouvailles : ustensiles variés, documents kharoṣṭhī sur bois, et même, spectacle singulier et émouvant, les restes d'un verger avec ses rangées d'arbres fruitiers et ses treilles. L'oasis de Niya a été abandonnée au III<sup>e</sup> siècle de notre ère : il y a donc dix-sept cents ans à peu près que ces squelettes d'arbres gardent dans ce désert de sable le souvenir des populations qui y vécurent jadis.

De Niya la marche reprit à l'Est par un froid rigoureux et un temps admirablement clair qui permettait de voir au Sud les sommets neigeux du Kouen-louen.

A Charchan (28 décembre) se fit sentir le premier remous de la révolution chinoise. Le fonctionnaire du lieu ne laissa pas ignorer au voyageur qu'une bande de ses administrés, gens de sac et de corde qui se décoraient du nom de « révolutionnaires », l'avaient précédé à Charklik avec l'intention avouée de s'en rendre maîtres, à quoi il n'était pas impossible qu'ils eussent réussi. Dans ces conjonctures délicates, une diplomatie prudente s'imposait. S. partit donc le 1<sup>er</sup> janvier de la tragique année 1914, muni de deux lettres de recommandation, l'une pour l'amban de Charkhlik, s'il était encore en fonctions, l'autre pour son remplaçant, si les « révolutionnaires » l'avaient évincé. Or aucune de

ces deux hypothèses ne se trouva vraie : l'*amban* avait bien été massacré par les révolutionnaires, mais ceux-ci l'avaient été à leur tour par une colonne militaire venue de Karachar à marches rapides et secrètes, sous la conduite d'un officier énergique, qui avait rétabli l'ordre, mis sous scellés les papiers administratifs et regagné sa garnison en abandonnant provisoirement Charkhlik à ses propres moyens. Or c'est ici qu'il faut admirer l'action providentielle qui protège Aurel Stein. Parmi ces papiers se trouvait un ordre du Gouvernement de Péking prescrivant dans les termes les plus sévères à l'autorité locale d'arrêter l'exploration et au besoin l'explorateur. Si l'*amban* titulaire n'avait pas été exécuté en temps opportun, ou si son meurtrier, — qui peut-être eût cru prudent d'inaugurer son intérim par un acte d'obéissance au Gouvernement central, — n'avait pas été dépêché dans l'autre monde sur les pas de son prédécesseur ; ou si le commandant de la colonne, n'avait pas, en mettant la correspondance officielle sous scellés ajourné toute possibilité d'exécution, qui sait si le troisième itinéraire de S. n'eût pas trouvé son terme à Charkhlik ?

Pendant que dormaient ainsi sous un sceau protecteur les ordres malveillants de la République chinoise, S., inconscient du péril, fouillait tranquillement les alentours de l'oasis : il y trouva des manuscrits sanskrits en écorce de bouleau, en papier et en soie, suggérant un courant d'importation directe de l'Inde par la route qui, encore aujourd'hui, se dirige droit au Sud à travers les plateaux tibétains.

A une cinquantaine de milles au N.-E. de Charkhlik, sur le bord inférieur du Lop-nor, se trouve Miran, où d'admirables fresques avaient été recueillies précédemment ; celles qui avaient dû être laissées sur place furent emportées cette fois. C'est le seul moyen de sauver ce qui reste au Turkestan de ces œuvres fragiles, abandonnées sans protection à la cupidité des indigènes qui, depuis qu'ils connaissent le prix que les Européens y attachent, les dépècent brutalement pour les vendre aux voyageurs de passage.

Entre Charkhlik et Leou-lan, S. fouilla les ruines d'un fort rencontré en 1910 par un guide indigène, à son retour de Leou-lan où il avait conduit l'explorateur japonais Tachibana. Les monnaies qu'il y trouva indiquaient que ce fort avait été évacué à la même époque que Leou-lan, au commencement du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. En suivant le lit desséché d'une rivière qui coulait autrefois près du fort, il rencontra un autre emplacement où furent exhumés des documents en chinois, en sogdien, en kharoṣṭhī et « dans une autre écriture indienne » (?). Entre ce point et Leou-lan, on trouve de nombreux lits desséchés de rivières, bordés de peupliers morts, témoignant que le Tarim y formait autrefois un vaste delta ; d'autre part, la trouvaille de monnaies des Han mêlées à des outils néolithiques prouve que cette région était habitée jusqu'aux temps historiques et non occupée par le lac, comme le veut une théorie récente.

Le 10 février, S. atteignait le site de Leou-lan où, complétant ses fouilles précédentes, il exhuma des documents en chinois, sogdien, kharoṣṭhī et « dans une écriture non encore représentée parmi toutes les collections précédentes ». Mais une découverte encore plus intéressante fut celle, au N. E. des ruines

principales, d'une terrasse argileuse qui avait été convertie en cimetière. La confusion où se trouvaient les fragments de cercueils, les ossements et les divers objets funéraires, indiquait que les corps y avaient été, pour une raison inconnue, transférés d'un cimetière plus ancien. Ces sépultures livrèrent un riche butin : modèles d'armes en bois, miroirs de bronze et surtout une grande variété d'étoffes, depuis de somptueuses soies brodées jusqu'aux plus grossières étoffes de laine et de feutre. Ces reliques peuvent être attribuées à la période de la dynastie Han qui suivit la première expansion chinoise en Asie centrale vers la fin du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

Ce cimetière n'était pas le seul de la région : un second fut découvert près des ruines d'un autre fort, et l'aspect en était saisissant. Ici les sépultures étaient restées dans leur état primitif. Les morts apparurent, desséchés mais dans un état extraordinaire de conservation, vêtus d'habits de laine, coiffés de chapeaux de feutre à pointe qu'ornaient de grandes plumes, ayant à côté d'eux leur carquois et les petits paniers tressés contenant leur nourriture. On se trouvait en présence de la race qui habitait ces régions aux premiers siècles de notre ère, race de chasseurs et de pasteurs semi-nomades, telle exactement que les Chinois la décrivent.

C'est sur cette brillante trouvaille que S. termina son exploration du site de Leou-lan. La tâche qu'il s'était fixée ensuite était de déterminer la route par laquelle cette aire d'occupation communiquait autrefois avec l'Ouest de la Chine. Retrouver une route en plein désert n'est pas chose facile. Les ruines d'un campement et d'une tour de garde semblaient montrer le Nord-Est. Mais ensuite ? Comment se guider dans ce labyrinthe de terrasses argileuses sculptées par le terrible vent du désert et que les Chinois appelaient le « désert des monticules du Dragon blanc » ?

« Nous avons atteint ici l'extrême limite orientale de l'aire où les eaux du Kuruk-darya avaient jadis apporté la vie. Au delà, plus de ruines pour nous guider. Le désert à l'Est était, même dans les temps anciens, aussi dénué de vie végétale ou animale qu'il l'est maintenant. Lorsque nous laissâmes derrière nous les fragments desséchés et blanchis du dernier tronc mort de tamarinier gisant sur le sol de sel, je sentis que nous étions passés du pays des morts dans le pays qui ne connut jamais la vie, excepté sur la route à chercher. »

Une fois de plus la fortune vint en aide à l'explorateur. Les caravanes et les armées qui pendant des siècles traversèrent ce désert, avaient laissé tomber sur leurs pas de menus objets : monnaies, ustensiles, ornements, etc. : leur lointain successeur les y retrouva intacts. C'est ainsi que, le troisième jour, on aperçut, semées sur une longueur de 30 yards, dans la direction SO.-NE., plus de 200 sapèques des Han, semblant toutes fraîches sorties du moule. Un peu plus loin, on rencontra un tas de pointes de flèche en bronze. Sur les pentes d'une terrasse, des ornements de bronze, un poignard et une bride de fer marquaient évidemment une étape régulière de la route.

On ne sort des « monticules du Dragon blanc » que pour pénétrer dans

l'ancien lit du Lop-nor, dont le sol desséché est garni d'une croûte de sel durci. Au Sud des roches qui dominent au N. l'extrémité orientale de cette dépression, l'ancienne route se reconnaît à l'usure de la croûte de sel sur 20 pieds de large et un pied de profondeur. Elle permet de traverser cet affreux désert dans sa partie la plus étroite : dix jours après son départ de Leou-lan, S. rejoignait la route des caravanes de Touen-houang, au puits de Kum-Kudak. Mais au lieu de la suivre, il remonte au Nord, retraverse le Lop à son extrémité Est et rejoint, au pied du Kuruk-tagh, l'ancienne route qui le conduit au lac Khara-nor, borne occidentale du *Limes* chinois.

A Touen-houang, S. retrouva son vieil ami Wang Tao-che, qui, toujours bienveillant, consentit à lui céder « une quantité considérable de manuscrits chinois » tirés de la fameuse grotte qu'on croyait vidée à fond par les émissaires du Gouvernement chinois, mais qui est décidément inépuisable. De là il continua à explorer le *Limes* chinois, construit en fascines de tamarinier qui ont merveilleusement résisté à l'action du vent et du sable. Ce rempart primitif était protégé au Sud par une ligne de petits postes fortifiés, d'abord parallèles, puis divergeant vers l'oasis de Sou-tcheou, base de ravitaillement.

De Sou-tcheou, S. entra en Mongolie pour explorer les ruines de Kara-Khoto, l'Elzina de Marco-Polo, florissante sous la domination Si-hia jusqu'à la conquête de Gengis-khan (commencement du XI<sup>e</sup> s.—1226 A. D.). C'est de cette période que datent les nombreuses ruines bouddhiques de la région : visitées pour la première fois en 1908-1909 par le colonel russe Kozlov, elles livrèrent encore aux recherches de S. des manuscrits chinois, si-hia, ouïgour, tibétains, des reliefs en stuc ou terre cuite et de nombreux ustensiles domestiques. Il n'alla pas plus loin vers l'Est et gagna Tourfan par Barkul et Guchen.

A Tourfan, il restait encore à glaner derrière les missions allemandes. Idikut-Shahri, l'ancien Kao-tchang (Khotcho en vieux-turc), capitale de Tourfan sous les T'ang (VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècle) et pendant la période ouïgour qui suivit, avait été fouillé par Grünwedel et Von Lecoq (1902-1906) ; l'œuvre de destruction avait ensuite été complétée par les indigènes acharnés à la recherche des manuscrits et des objets de collection. Il restait cependant quelques monceaux de débris intacts où les recherches ne furent pas infructueuses. Il en fut de même dans les grottes de Toyuk, où les Allemands avaient fait un important butin de manuscrits, et où S. trouva encore, sous des masses de décombres, « une notable quantité de belles fresques et de reliefs en stuc ». A Murtuk, il prit le reste des fresques, dont la plus grande partie avait été expédiée à Berlin par Grünwedel en 1906.

Au-dessus du village d'Astana, à l'Ouest de Kara-Khoja, il trouva un cimetière auquel des inscriptions sur briques, restées intactes à l'entrée de plusieurs tombes, assignaient pour date le commencement des T'ang (VII<sup>e</sup> siècle). Les corps, remarquablement conservés par le climat sec de Tourfan, étaient roulés dans de riches pièces de brocart ornées de dessins persans. Ils avaient dans la bouche des pièces d'or byzantines et sur les yeux des monnaies

d'argent sassanides. Leur demeure sépulcrale était ornée de peintures sur soie et garnie de manuscrits, la plupart chinois.

Avant de quitter Tourfan, S. envoya à Kachgar ses précieuses collections qui formaient la charge de cinquante chameaux. Le 16 février 1915, il partit pour le Kuruk-tagh, au Sud, fouilla en route, dans le désert, des tombes d'indigènes chasseurs et pasteurs contemporaines de celles de Leou-lan et s'arrêta à Ying-pan (à mi-chemin entre Leou-lan et Karachar), où les ruines d'un ancien fort livrèrent des fragments de manuscrits kharoṣṭhī et des monnaies des Han.

Se dirigeant au N. O. vers Korla et Koutcha, S. suivit une ligne de postes fortifiés remontant sans doute à l'époque où l'empereur Wou-ti protégea par un rempart et des tours de garde la route de Touen-houang vers Leou-lan (100 av. J.-C.). A en juger par la hauteur de ces tours et la distance qui les sépare, elles devaient être utilisées pour des signaux lumineux annonçant les incursions des Huns, qui sortaient de la région Karachar-Korla. Avec l'extension de l'autorité impériale au N. du T'ien-chan, ces conditions changèrent; ensuite le dessèchement du pays et l'abandon de la route de Leou-lan ôtèrent beaucoup de son importance à cette ligne de postes, qui toutefois resta utilisée jusqu'à l'époque des T'ang.

De Korla, S. suivit la ligne des oasis qui borde le pied du T'ien-chan et où passent encore, comme autrefois, les caravanes du bassin du Tarim.

Le 31 mai 1915 il était à Kachgar, d'où il put expédier au Kashmir, par le Karakorum, 182 lourdes caisses de collections. Ici se terminait la première partie de son voyage : l'exploration du Turkestan. Nous ne le suivrons pas en détail dans les étapes de la seconde, qui eut un caractère plutôt géographique et qui le ramena à Srinagar par le Pamir, Bokhara, Samarkand, le Khorassan et le Seistan. Mentionnons seulement, dans ce dernier pays, la découverte d'un sanctuaire bouddhique sur la pente E. du Koh-i-Khwaja, le premier signalé sur le sol iranien, et qui contenait des fresques de la période sassanide. « Des peintures murales d'un style nettement hellénistique, et sans doute plus anciennes, furent trouvées sur le mur d'une galerie au-dessous de la haute terrasse qui porte le sanctuaire principal... Elles illustrent pour la première fois *in situ* la maille iranienne de la chaîne qui unit l'art gréco-bouddhique de l'extrême Nord-Ouest de l'Inde avec l'art bouddhique de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient. Cette connexion se reflétait avec une égale clarté dans les caractéristiques architecturales des ruines. »

La relation que nous venons de résumer ne nous offre qu'un aperçu sommaire du splendide voyage scientifique accompli par Sir Aurel Stein avec un si éclatant succès. Nous espérons que bientôt, quand le *Limes* de la civilisation européenne aura été définitivement libéré des incursions des Huns et que reflouriront les œuvres de la paix, il pourra nous donner un compte-rendu détaillé de ses découvertes. dans un de ces beaux livres, aussi solides qu'attrayants, où le lecteur, en saluant sur le premier feuillet l'image familière de l'Athena Promakhos, sait d'avance qu'il trouvera beaucoup à apprendre et beaucoup à admirer.

# CHRONIQUE.

---

## INDOCHINE FRANÇAISE.

**Ecole française d'Extrême-Orient.** — L'Ecole française, qui avait eu l'année dernière à déplorer la mort prématurée de Georges Demasur, a été de nouveau cruellement frappée par celle de Jean COMMAILLE, assassiné à Angkor par des malfaiteurs le 29 avril 1916. Nous publions plus loin une notice sur notre regretté collaborateur.

— M. FINOT a continué à exercer les fonctions de Directeur p. i. en l'absence de M. MAITRE mobilisé. Au mois de mai, il s'est embarqué pour le Cambodge où, en compagnie du chef du Service archéologique, il a fait une tournée dans la province de Kompong Thom pour y visiter divers monuments, ensuite aux ruines d'Angkor pour y installer dans ses fonctions le nouveau conservateur p. i. M. Marchal, arrêter le programme des travaux à poursuivre ou à entreprendre et régler une série de questions relatives à la situation créée par la mort de M. Commaille. Il a fait à Phnom-penh un séjour de quelque durée pour y étudier divers textes de la littérature technique du Cambodge. En décembre, il s'est rendu à Hongkong pour y recevoir le diplôme de docteur en droit *honoris causa*, qui lui avait été décerné par l'Université. Il y a lieu d'espérer que les relations plus étroites établies à cette occasion entre notre Ecole et la jeune Université que dirige avec tant de talent et de succès l'éminent principal Sir Charles Eliot, seront également profitables dans l'avenir aux deux institutions.

— M. H. PARMENTIER, chef du Service archéologique, a exécuté au début de l'année un relevé détaillé du đinh de Đinh-bang. Il est parti au mois de mars pour une courte tournée dans le Nord de l'Annam, afin d'examiner au Thanh-hoá divers monuments dont le classement est à proposer, reconnaître au Quảng-binh quelques nouveaux points archéologiques signalés et voir au Quảng-trị les fouilles exécutées par le P. H. de Pirey. Puis il a accompagné le Directeur de l'Ecole dans sa visite de Sambôr-Prei Kūk et dans son inspection des travaux d'Angkor, inspection qu'il renouvelait avant la fin de l'année. Il s'est occupé, durant le reste de son séjour à Phnom-penh, de la réinstallation du Musée Khmèr et de l'établissement de diverses études sur des monuments anciens, études dont l'une, concernant Vat Nokor, a été publiée ci-dessus (n° 4) et dont les autres paraîtront ultérieurement. Il a également donné au *Bulletin* (n° 3) une série de cartes de l'empire khmèr d'après la situation des inscriptions datées. Il est rentré avant la fin de l'année à Hanoi pour préparer l'installation au Musée des acquisitions importantes de l'année.

— M. Henri MASPERO, professeur de chinois n'a pu, en raison de ses obligations militaires, donner à l'École qu'une collaboration intermittente. Il a continué de diriger la préparation du catalogue de notre bibliothèque chinoise et de surveiller le travail d'estampage des inscriptions annamites. Il a pu également poursuivre ses recherches sur les Thai, sur l'histoire d'Annam et sur la linguistique indochinoise. Le *Bulletin* a publié de lui : *Etudes d'histoire d'Annam* (n° 1) ; *De quelques interdits en relation avec les noms de famille chez les T'ai-Noirs* ; *Quelques mots annamites d'origine chinoise* (n° 3).

— M. George CÆDÈS, professeur de philologie indochinoise, a continué de surveiller à Phnom-penh la copie de différents manuscrits pour notre bibliothèque. Il a pris une part prépondérante aux travaux de la Commission du Dictionnaire khmèr. Il a étudié sur place les inscriptions modernes d'Angkor Vat, en vue d'une prochaine publication, et déchiffré les deux stèles nouvellement découvertes au Phimānakàs. Il a préparé une nouvelle édition de son *Inventaire des inscriptions du Cambodge et du Champa* et une étude sur l'histoire de la dynastie de Sukhodaya, qui paraîtra dans un de nos prochains fascicules. Il a été chargé d'une mission au Siam par arrêté du 6 décembre 1916.

— M. Léonard AYROUSSEAU, professeur d'histoire et d'archéologie de l'Annam, mobilisé, est parti pour la France le 7 septembre 1916.

— M. Noël PERI, tout en continuant à remplir ses fonctions de secrétaire de l'École, a poursuivi ses travaux sur l'histoire du bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises. Il a publié dans le *Bulletin* (n° 3) un article sur le dieu Wei-t'o et terminé une étude sur Hārītī qui paraîtra dans un de nos prochains fascicules.

— M. Henri MARCHAL, conservateur p. i. des monuments d'Angkor, a continué le dégagement du Ba-phuon et des terrasses d'honneur interrompu par la mort de M. Commaïlle. Il a commencé avec succès les travaux du Phimānakàs, dont il a rendu compte dans le *Bulletin* (n° 3).

— Notre correspondant M. PETITHUGUENIN nous a envoyé des *Notes critiques pour servir à l'histoire du Siam*, qui ont paru dans le *Bulletin* (n° 3).

— Le tome I de l'*Inventaire alphabétique de la Bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient (Fonds européen)* a paru ; le second et dernier volume sera publié en 1917.

*Bibliothèque.* — Les ouvrages ou tirages à part suivants nous ont été adressés par leurs auteurs :

Ed. CHAVANNES. *La science française. La sinologie.* Paris, Librairie Larousse, 1915.

G. CORDIER. *Le Yunnan.* Hanoi, La Revue indochinoise, 1916.

G. GROSLIER. *A l'ombre d'Angkor.* Paris, A. Challamel, 1916.

B. LAUFER. *Asbestos and Salamander, an essay in chinese and hellenistic folklore.* (Extr. du *T'oung-pao*, 2<sup>e</sup> série, Vol. XVI, n° 3, juillet 1915.) Leide, E. J. Brill, 1915. (Cl. BEFEO, XV, IV, 43-46.)

Id. *The Diamond, a study in chinese and hellenistic folk-lore.* Chicago, 1915. (Field Museum of Natural History, Publication 184, Anthropological Series, Vol. XV, N° 1.)

Id. *The Eskimo Screw as a culture-historical problem.* (Reprinted from the *American Anthropologist*, Vol. 17, N° 2, April-June 1915.)

Id. *The Nichols Mo-so Manuscript.* (Reprinted from *The Geographical Review*, April 1916, Vol. 1.)

Id. *Optical Lenses. I. Burning-lenses in China and India.* (Extr. du *T'oung-pao*, 2<sup>e</sup> série. Vol. XVI, N° 2, mai 1915.) Leide, E. J. Brill, 1915. (Cf. *BEFEO*, XV, IV, 41-43.)

Id. *The Story of the Pinna and the Syrian Lamb.* (Reprinted from the *Journal of American Folk-Lore*, Vol. XXVIII., N° cviii, April-June, 1915.)

Id. *Three Tokharian Bagatelles. Vidanga and Cubebs.* (Extr. du *T'oung-pao*, 2<sup>e</sup> série, Vol. XVI, 1915.)

Jeanne LEUBA. *Les Chams d'autrefois et d'aujourd'hui.* Hanoi, Revue Indochinoise, 1915. (Cf. *supra*, p. 22.)

Ch. B. MAYBON. *Les marchands européens en Cochinchine et au Tonkin (1600-1775).* Hanoi, Revue Indochinoise, 1916. (Cf. *supra*, p. 20.)

Sir Aurel STEIN. *A Third Journey of Exploration in Central Asia, 1913-16.* (From *The Geographical Journal* for August and September 1916. (Cf. *supra*, p. 82.)

R. TORII. *Etudes archéologiques et ethnologiques. Populations préhistoriques de la Mandchourie méridionale.* (*Journal of the College of Science, Imperial University of Tokyo*, Vol. XXXVI., Art. 8, October 21st, 1915.) Tokyo, published by the University.

Nous avons reçu des éditeurs les ouvrages suivants :

Godefroy de BLONAY. *Aperçu sur l'état de l'indianisme.* Leçon d'inauguration de la chaire d'indianisme à l'Université de Neuchâtel, lue le 13 décembre 1915. Paris-Neuchâtel, Attinger frères. (Cf. *supra*, p. 60.)

R. BRANDSTETTER. *An Introduction to Indonesian Linguistics.* Translated by C. O. BLAGDEN. London, published by the Royal Asiatic Society, 1916. (*Asiatic Society Monographs*, Vol. XV.)

H. DORÉ. *Recherches sur les superstitions en Chine. 2<sup>ème</sup> partie, Le Panthéon chinois (suite).* Tome XI. Chang-hai, Imprimerie de la Mission Catholique, 1916. (Variétés sinologiques, n° 46.)

MADROLLE. *Chine du Sud. Java. Japon. Presqu'île Malaise. Siam. Indochine. Philippines. Ports américains.* 2<sup>e</sup> édition. Paris, Hachette, 1916.

*Observatoire de Zi-ka-wei. Calendrier-annuaire pour 1916.* Zi-ka-wei, Imprimerie de la Mission Catholique, 1915.

— Le Gouvernement de l'Inde anglaise nous a fait parvenir les publications suivantes :

*Archæological Survey of India. Annual Report 1912-13.* Edited by Sir John MARSHALL. Calcutta, Government Printing, 1916. (Cf. *supra*, p. 28.)

D. R. BHANDARKAR et J. A. PAGE. *Progress Report of the Archæological Survey of India, Western Circle, for the year ending 31st March 1915.* Bombay, Government Central Press, 1915. (Cf. *supra*, p. 28.)

Sarat Chandra DAS. *An Introduction to the Grammar of the Tibetan language with the texts of Situhi Sum-r'Tags, Dag-je Sal-wai Me-long and Situhi Shal-lün.* Darjeeling, Darjeeling Branch Press, 1915.

R. B. FOOTE. *The Foote Collection of Indian prehistoric and protohistoric Antiquities. Catalogue raisonné.* Madras, Government Press, 1914.

Id. *Id. Notes on their ages and distribution.* Madras, *ibid.*, 1916.

H. HARGREAVES. *Annual Progress Report of the Superintendent, Muhammadan and British Monuments, Northern Circle, for the year ending 31st March 1915.* Allahabad, Government Press, 1915. (Cf. *supra*, p. 28.)

*Hyderabad Archæological Series.* N° 1. H. KRISHNA SASTRI. *The new Asokan Edict of Maski.* Calcutta, Baptist Mission Press, 1915. (Cf. *supra*, p. 43.)

*The Journal of the Hyderabad Archæological Society, for the first half-year of 1916.* Bombay, Times Press, 1916. (Cf. *supra*, p. 28.)

J. MARSHALL. *Indian Archæological Policy, 1915.* Calcutta, Government Printing, 1916. (Cf. *supra*, p. 28.)

Id. *Annual Report of the Archæological Survey of India. Part 1, 1913-14.* Calcutta, *ibid.*, 1915. (Cf. *supra*, p. 28.)

R. NARASIMHACHAR. *Report on the working of the archæological researches in Mysore during the year 1914-15, with the Government review thereon.*

A. REA. *Catalogue of the prehistoric Antiquities from Ādichanallūr and Perumbāir.* Madras, Government Press, 1915.

R. V. RUSSELL et Rai Bahadur HIRALĀL. *The Tribes and Castes of the Central Provinces of India.* London, Macmillan, 1916, 4 vol.

D. B. SPOONER et J. F. BLAKISTON. *Annual Report of the Archæological Survey of India, Eastern Circle, for 1914-15.* Calcutta, Bengal Secretariat Book Depot, 1915.

— M. G. Michel, Procureur général, a fait don à notre bibliothèque des ouvrages suivants :

A. LAFRIQUE. *Poésies. Rimes françaises. Rimes tonkinoises.* Précédées d'une notice par René CAYSSAC. Hanoi, Mac-dinh-Tu, 1915.

G. MICHEL. *Jurisprudence générale de la Cour de Cassation, du Conseil d'Etat et des cours, tribunaux et conseils du contentieux de l'Indochine, en matière civile, commerciale, criminelle, administrative et indigène, concernant les possessions françaises d'Extrême-Orient.* Tome III, 1909-1915. Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1915.

Id. *Table alphabétique et analytique du Journal judiciaire de l'Indochine, du 1<sup>er</sup> janvier 1901 au 1<sup>er</sup> janvier 1915.* Saigon, C. Ardin, 1915.

— Nous avons reçu du Service géographique de l'Indochine le *Compte rendu des travaux* qu'il a exécutés en 1914-15 et les cartes suivantes nouvellement éditées :

Annam au 1/25.000<sup>e</sup> : Giang-tây, Gian-mâu, Maa-lâm, Nòng-công, Phan-thiét.  
Laos au 1/100.000<sup>e</sup> : Lao-bao, Muong-phine, Pha-lane, Savannakhet, Songkhone, Tche-pone.

Hanoi au 1/500.000<sup>e</sup>.

Chine orientale, par le Colonel FRIQUEGNON.

— Le Gouvernement général de l'Indochine nous a fait parvenir le vol. IV de *The Diary of Ananda Ranga Pillai* (Madras, Government Press, 1916), qui lui avait été adressé par le Gouvernement de l'Inde britannique.

— L'Adyar Library de Madras nous a fait don de l'*Ahīrbudhnya Samhitā of the Pāncarātra Āgama. Edited for the Adyar Library by M. D. RĀMĀNJCĀRYA.* Adyar Library, Madras, 1916, 2 vol.

— Le Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts a disposé en notre faveur d'un exemplaire des ouvrages suivants :

*Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Auteurs.* Tomes LVII-LXII (Game-Goutzwiller). Paris, Imprimerie Nationale, 1914-15.

P. CORDIER. *Catalogue du fonds tibétain de la Bibliothèque Nationale.* 3<sup>e</sup> partie. *Index du Bstan-hgyur.* Paris, Imprimerie Nationale, 1915.

*Le Livre de la Création et de l'Histoire, de Motahhar Ben Tâhir el-Maqdisi.* Publié et traduit par Cl. HUART. Tome V. Paris, E. Leroux, 1916.

— Le D<sup>r</sup> Pannetier nous a fait don des *Notes on the languages of the South Andaman Group of Tribes*, by M. V. PORTMAN. Calcutta, Government Printing, 1898.

— Le Gouvernement des Indes Néerlandaises nous a envoyé le vol. III de *De Inlandsche Kunstnijverheid in Nederlandsch Indië*, door J. E. JASPER en MAS PIRNGADIE. 's-Gravenhage, Mouton et C<sup>o</sup>, 1916.

— Le Gouvernement général de la Corée nous a offert la publication suivante :

*Chōsen Koseki Zufu* 朝鮮古蹟圖譜. Tōkyō, 1915, 2 albums et 2 notices (cf. BEFEO, XV, IV, 54-56.)

— Nous avons reçu du Musée de la famille royale Ri, ancienne famille royale de Corée. 李王家博物館, l'album *Chōsen kofun heki-gwa shū* 朝鮮古墳壁畫集.

— M. G. Cordier, directeur des Ecoles françaises de Yunnan-fou, nous a fait don des ouvrages suivants :

*Min yi tcheng cheu lou pen* 民意徵實錄.

*Kou Tien 'lou jen 'lou tche* 古滇土人圖志. 2 pen.

*Ts'ing-tchen yue-pao* 清真月報. 4 pen.

*Yun nan 'lou chou kouan chou mou tch'ou pien* 雲南圖書館書目初編. 2 pen.

— Notre correspondant M. Georges Maspero nous a fait don de *Tong jen king* (k'ien kiuen) 銅人經(乾卷).

— Nous avons reçu du Gouvernement annamite les ouvrages suivants :

*Kinh tich toàn hồ* 經籍纂詁. 80 quyển.

*Sách quán thủ sách* 史館守冊.

*Tân thư viện thủ sách* 新書院守冊. 6 quyển.

— Notre bibliothèque s'est enrichie d'une collection de manuscrits lu offerts par le capitaine Nicolle et par le commandant Dussault, commandant du 4<sup>e</sup> territoire militaire. Cette collection, qui comprend 175 mss. sur papier, provient du village de Ban Na-tiat, à environ 50 kilomètres N.-O. de Lai-chau. Elle renferme des textes bouddhiques où l'original pâli est accompagné d'une version thai. Une autre série de mss. en caractères lu sur feuilles de palmier a été offerte par notre correspondant M. Meillier, commissaire du Gouvernement à Luang Prabang.

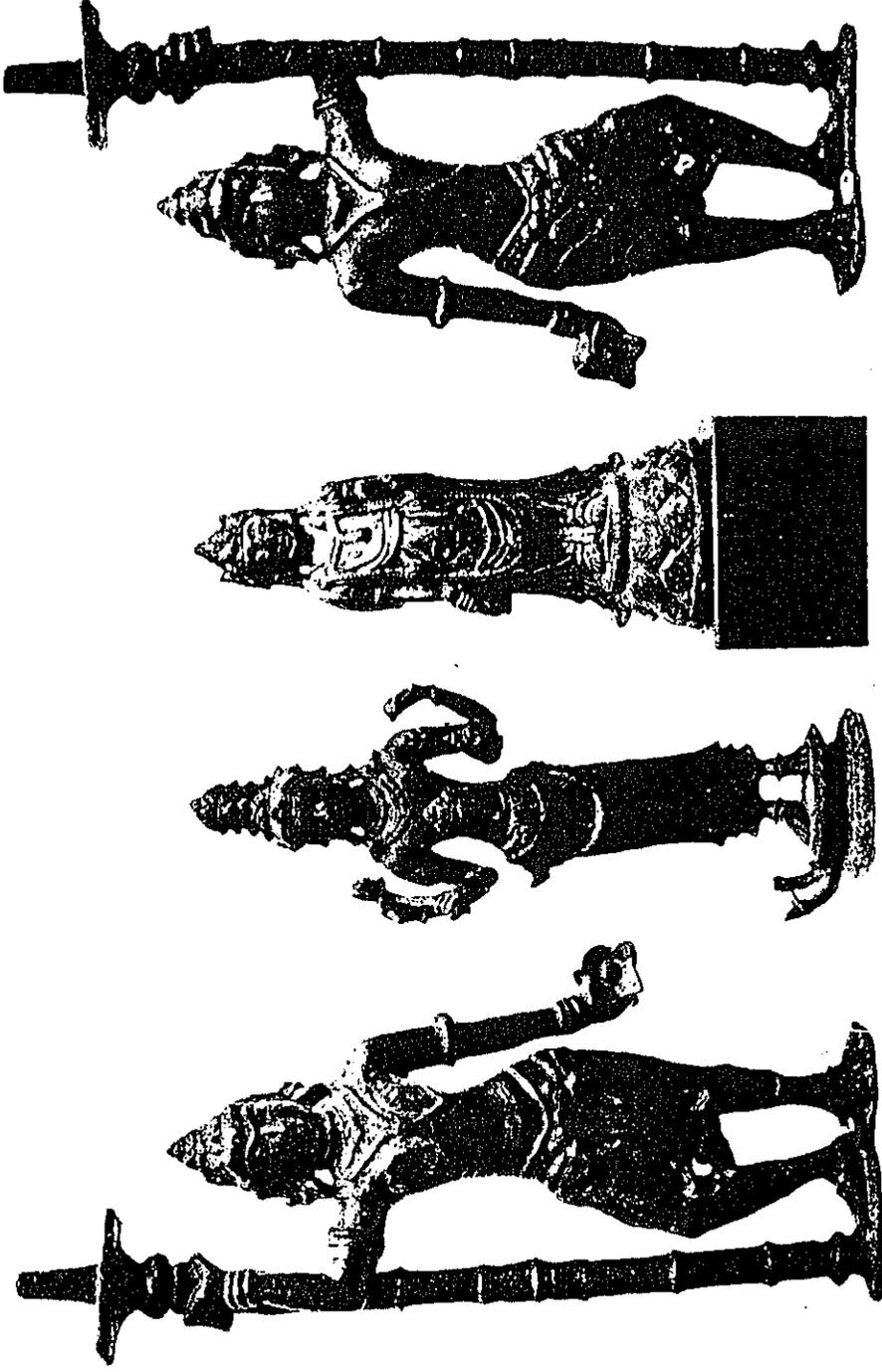
*Musée.* — Le Musée de l'École à Hanoi s'est augmenté cette année d'une façon presque égale en toutes ses sections, à la réserve seulement des salles d'art birman et tibétain. Nous avons reçu de Bièn-hoà un certain nombre d'objets préhistoriques, A 21, 223-235, offerts par M. Loesch, et notre collection s'est en outre accrue d'une série, jusqu'ici assez peu représentée, de pièces analogues à celles de Luang Prabang et provenant du haut cours du Ménam, A 21, 242-245 ; elles nous furent envoyées par MM Lefèvre-Pontalis et Notton. Quelques anciennes sapèques, don de M. Eckert, sont venues aussi grossir la section de numismatique. La section épigraphique s'est augmentée de deux colonnes inscrites utilisées à Đĩnh-bảng (Bắc-ninh) en guise de pont, B 1, 2-3. Mais, comme toujours, c'est la partie artistique qui, cette année encore, s'est le plus développée.

Le Musée a pu constituer une vitrine avec les pièces curieuses de vieille faïence chinoise blanche, D 112, 265-298, trouvées dans un tombeau, probablement antérieur au VI<sup>e</sup> siècle, qui fut dégagé cette année à Quảng-yên ; cette vitrine reçut également les quelques fragments, D 112, 137-143, sauvés du massacre de deux autres caveaux semblables, comblés et enfouis aujourd'hui, à U'ong-bi, sous la nouvelle usine des eaux de Haiphong ; ces sépulcres contenaient une collection considérable de poteries qui furent dispersées au gré de tout venant, et les objets sauvés, offerts au Musée par M. Trombert, font regretter vivement cet acte de vandalisme. La collection des débris de construction et de vases provenant de Đai-la-thành s'est considérablement accrue et d'une façon particulièrement utile, car l'École a pu amener quelques-uns des indigènes, qui ont trouvé dans cette recherche une occasion de gain facile, à nous renseigner d'une façon plus exacte sur les conditions de la découverte des débris : le nombre considérable des pièces recueillies permettra bientôt d'établir des séries complètes de vases presque entièrement reconstitués, et les données assez précises fournies sur l'ordre de superposition apportent quelques indices précieux dans l'utilisation scientifique si délicate de ces fragments. Bon nombre d'autres pièces recueillies aux mêmes lieux nous ont été offertes par le colonel Ducret. Une série de fragments de construction et de menues réductions de stūpa furent réunis pour nous à Sept-Pagodes par notre correspondant le colonel Bonifacy (D 112, 383-391 et D 111, 609-627).

Pour le Tonkin moderne, nous avons pu, tout en complétant notre collection déjà si riche de Bát-tràng, leur opposer de nombreux et excellents exemples de deux autres fabrications locales, Thỏ-hà, jusqu'alors peu représentée dans nos salles, et Phù-lãng, qui y était inconnue. Ces nouvelles pièces appartiennent à des séries en terre cuite noire ou rouge et en grès à émail jaune, de forme très mouvementée et d'un beau caractère, où les potiers actuels pourraient trouver d'utiles enseignements.

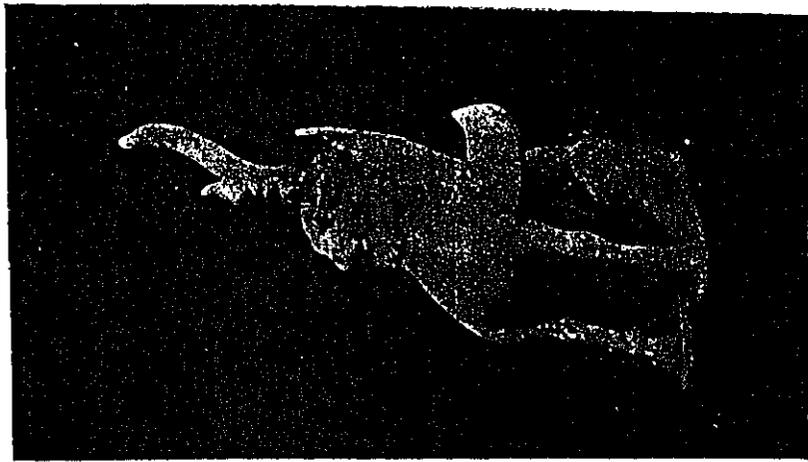
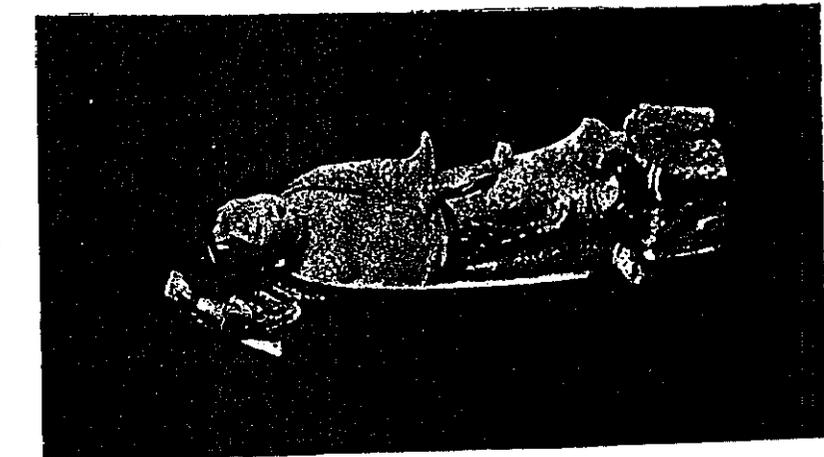
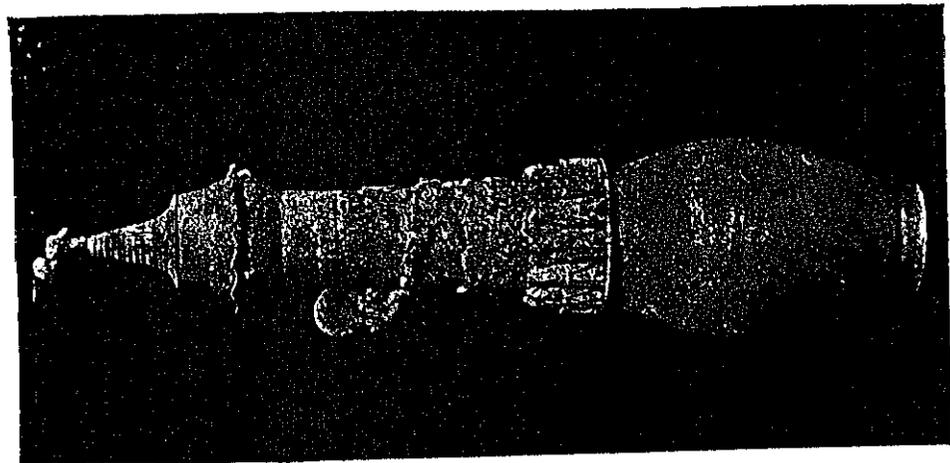
Quelques lampadaires de fer forgé, dont l'un D 166, 9 de dispositions et de proportions très élégantes, un curieux oreiller en bois laqué et doré, qui est un lion allongé D 14, 9, d'intéressants éléphants de plomb D 164, 16, qui jouèrent le rôle de récipients à alcool et qui sont d'une remarquable exécution, viennent compléter nos séries.

En Annam, nous avons recueilli quelques vases, D 112, 382, trouvés dans des tombes anciennes près de Vinh, et le P. Barbier, qui a sa mission non loin de cette ville, nous en a offert une série D 112, 392-398, en l'accompagnant, chose plus précieuse encore, de renseignements précis et détaillés sur les conditions mêmes de leur découverte. Le P. H. de Pirey, qui s'est chargé au Quảng-trị de fouilles pour le



BRONZES GUAMS

1 et 4. Statuette à deux faces. — 2. Avalokiteyvara. — 3. Brahma.



CÉRAMIQUE CHINOISE

1. Enfant dansant. — 2. Vase funéraire des Song. — 3. Lion funéraire des Tang.

compte de l'École nous a procuré trois statuettes chames intéressantes (voir pl. I). L'une D 22, 59, caractérisée par le flacon et le chasse-mouches, paraît être une image de Brahmā, en tant qu'assistant du Buddha; l'autre D 22, 60 est une statue étrange à deux faces, masculine d'un côté, féminine de l'autre, et dont le caractère cham n'est pas aussi bien marqué; peut-être pourrait-elle avoir une origine indienne; la troisième enfin D 22, 61, est une délicieuse statuette d'Avalokiteçvara qui peut compter parmi ce que la sculpture chame et en général la sculpture indienne a exécuté de plus heureux en fait d'images religieuses. Il n'y a pas grand risque à attribuer cette statue au VII<sup>e</sup> siècle, et il est fort probable qu'elle est bien plus ancienne. Deux pierres chames sont entrées également au Musée, un cerf-métope D 21, 26 analogue à ceux de Pô Nagar de Nha-trang, et un danseur D 21, 25 qui rappelle les figures de Khưong-mỹ; ils nous ont été donnés par Mme Clément.

Nos collections cambodgiennes se sont accrues d'un certain nombre de pièces relativement modernes, mais d'un travail heureux: laques, incrustations, objets d'argent ou de porcelaine; mais nous avons pu y faire entrer une pièce tout à fait remarquable, D 32, 82, petit support courbe en bronze au beau décor de nāgas, dont les bas-reliefs d'Añkor-Vat précisent le rôle et l'époque: ce fragment, trouvé par M. Cœdès dans la pagode de Čôn Ek, est un pied de siège princier qui ne peut être de beaucoup postérieur à la plus belle époque de l'art khmèr classique. Une curieuse figure de Rāvaņa D 32, 66 sur un éléphant à trois têtes, qui ne peut se réclamer d'une ancienneté aussi grande, est intéressant également pour sa facture et pour sa valeur iconographique.

M. Lefèvre-Pontalis a bien voulu nous procurer quelques-unes de ces belles pièces d'incrustation siamoise D 428, 1-8, qu'il est si intéressant de mettre en parallèle avec celles acquises au Cambodge, si l'on veut tenter d'éclaircir le problème, encore loin d'être résolu, des origines de cet art spécial.

Une bizarre statuette en bronze du Buddha D 421, 41 et une assiette de faïence décorée D 425, 60, qui proviennent toutes deux des restes du Vat Puttarsanam à Ayuthia, furent données au Musée par M. Cœdès. Nous avons acquis d'autre part un buddha laotien D 41, 46, curieux par le caractère très spécial de son vêtement traité à petits plis.

La section chinoise s'est augmentée de deux beaux vases funéraires des Song D 611, 13 et d'un superbe lion ailé D 611, 12, qui provient d'un tombeau des T'ang (voir pl. II). Outre quelques jolies porcelaines, nous avons acquis une remarquable statuette D 616, 49 de jeune homme, plutôt même d'enfant rieur, dansant sur un crapaud et qui semble devoir être attribué à l'époque de K'ien-long; la silhouette en est très spirituelle et les colorations des plus heureuses (voir pl. II). Enfin nous devons à la libéralité de M. Holbé de Saïgon, une splendide et gigantesque image de Samantabhadra D 68, 18, remarquable peinture sur soie que ses dimensions mêmes nous ont interdit d'exposer au Musée et qui orne à l'École un des panneaux de grande hauteur.

La section japonaise a reçu une admirable statue en bois d'Amitābha D 91, 5 aux doigts palmés, qui date du XIII<sup>e</sup> siècle et qui, avec son socle, a plus de deux mètres de haut (voir pl. III) et deux peintures sur soie D 92, 7-8 de l'école de l'ukiyoë, l'une de Shunman, l'autre anonyme, l'une représentant une femme achevant sa toilette de nuit, l'autre une femme assise auprès d'une table et se préparant à écrire. En outre nous avons acquis un coffre à vêtements D 92, 12, fin du XVI<sup>e</sup> siècle, aussi remarquable

par sa forme sobre et harmonieuse que par les splendides laques qui le décorent (voir pl. IV). Deux très curieux vases D 92, 13 et 14, d'une vieille fabrication qui porte au Japon le nom de Gïao-chi, devaient, pour leur intérêt archéologique plus que pour leur valeur d'art, prendre place dans nos vitrines (voir pl. IV). Ils affirment les rapports anciens du Tonkin avec le Japon et l'on retrouve dans certaines fabrications locales des souvenirs très nets des formes et des couleurs qui valurent aux anciennes productions du pays cette vogue en une contrée déjà éloignée.

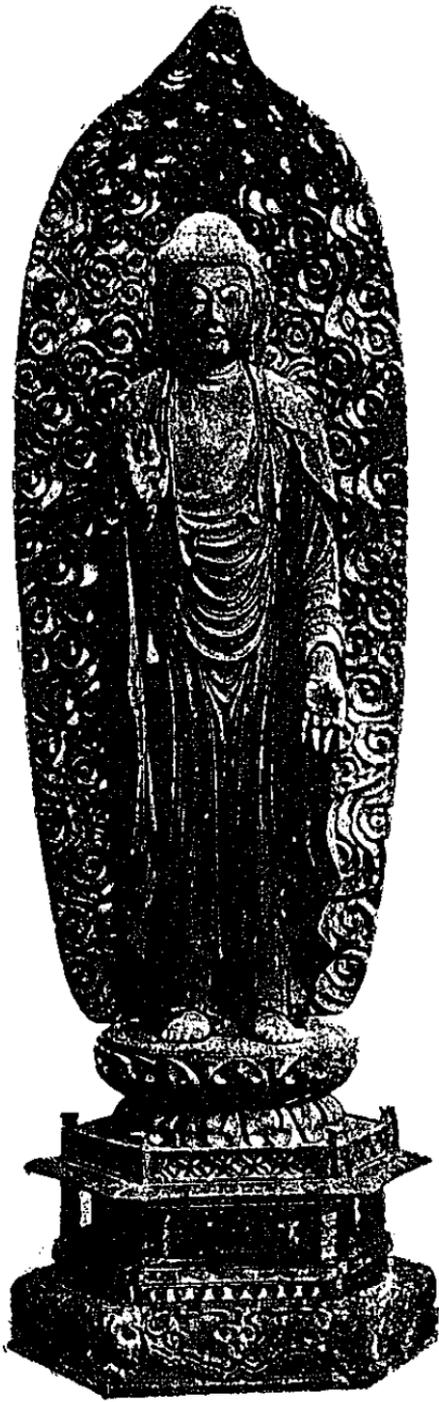
**Tonkin.** — L'étude des monuments du Tonkin, qui permettra d'établir le classement des pagodes les plus intéressantes comme monuments historiques, se continue lentement. A cet effet, le Chef du service archéologique a établi un relevé détaillé du đình de Đình-bãng, édifice important dont la date, 1736, est inscrite sur une poutre de la travée centrale. C'est, pour les proportions, plus encore que pour la richesse du décor (il en est de plus somptueux), un des plus heureux exemples de cet art de la charpente annamite, dont la conservation est si précaire par suite des dangers d'incendie et dont les spécimens anciens dégénèrent peu à peu, les artisans actuels étant peu soucieux de répéter exactement les pièces pourries qu'ils sont appelés à remplacer.

Cette année encore, les réparations prévues pour la conservation du Vãn-miêu n'ont pu être exécutées faute de crédits. On est en droit d'espérer dès aujourd'hui qu'il n'en sera pas de même l'année prochaine.

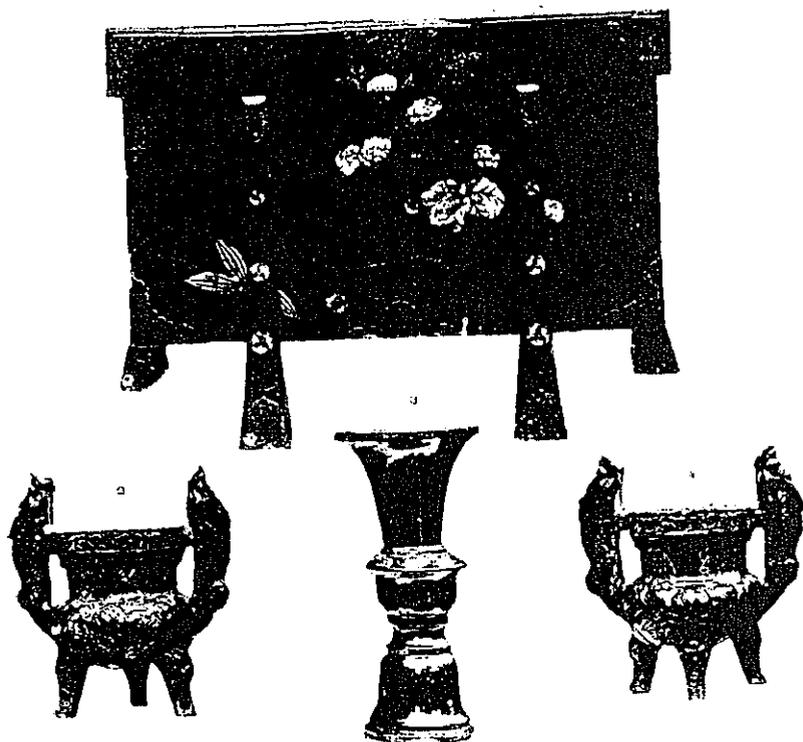
Une découverte archéologique du plus haut intérêt a été faite à Quảng-yên : celle d'une crypte qui paraît être un tombeau chinois antérieur au VI<sup>e</sup> siècle. D'autres tombeaux découverts à Uông-bi échappèrent malheureusement aux investigations de l'Ecole.

**Annam.** — Les travaux de fouilles exécutés au Quảng-trị par le P. H. de Pirey, missionnaire à Bò-liêu, ont porté sur deux monuments. L'un est celui de Trương-xá, huyện de Cam-lộ, qui fut l'objet en 1911 d'une fouille rapide : elle avait amené la découverte d'un Ganeça, de curieuses colonnes de pierre cylindriques et celle plus intéressante d'une plaque de porte en bronze à décor de lion (cf. *BEFEO*, XI, p. 199). Comme il arrive souvent, cette fouille, menée un peu à l'aventure, avait dégagé du premier coup la trouvaille la plus précieuse. La fouille exécutée en 1915-1916 par le P. de Pirey a révélé par contre les dispositions exactes du monument et permis d'en déterminer approximativement la date ; elle apporte en plus une donnée nouvelle et qui a sa valeur : l'emploi par les Chams de la pierre du pays pour des parties courantes de construction. Leurs monuments nous avaient jusqu'ici montré l'usage de la pierre réservée seulement aux parties où la brique était insuffisante, et les pierres employées, généralement du granit ou du grès, semblaient apportées d'assez loin.

Le temple présente, comme tant d'autres monuments indochinois, un groupe de trois tours ; mais, contre l'ordinaire, elles ne sont pas sur un front unique : la tour centrale est un peu en avant des deux autres, qui elles-mêmes ne se trouvent pas sur un même axe : des traces subsistent d'une salle à piliers précédant la tour centrale, ainsi que des murs entourant l'ensemble. Fixons d'abord sur le nouveau terrain le lieu des premières trouvailles. L'emplacement même du Ganeça, déterré et réenterré par les Annamites, est sans intérêt. Le masque de bronze fut découvert en avant de la porte de la tour N., tandis que les colonnes de pierre cylindriques étaient accolées aux piédroits de la porte de la tour centrale.



STATUE JAPONAISE D'AMIDABHA.



ART JAPONAIS.

1 et 5. Coffre à vêtements. — 2-4. Faïences Gïao-chi.

La tour S. présentait des fausses portes peu saillantes (celle du N. est la plus nette) qui semblent l'apparenter à une des formes secondes de l'art de Đông-dương, le type marqué par A'2 de Mi-son. Le couloir d'entrée est très long; la porte rejetée en avant ne montre aujourd'hui ni seuil ni piédroits de pierre; elle s'ouvrait sur une sorte de parvis ou une terrasse, malheureusement en très mauvais état.

La tour centrale n'a pas de fausses portes et il ne reste que peu de chose du décor extérieur; les appliques de base y étaient terminées par un fronton de pierre schisteuse du pays, qui a conservé le motif décoratif constant en cette place dans l'art de Đông-dương. L'encadrement en pierre de la porte est à la moitié du couloir. Le piédestal incomplet est décoré dans le mode de l'art de Đông-dương. Les faces du dé central montrent des pilastres ciselés enfermant un ornement floral assez grossier et la grande plinthe inférieure a reçu des rinceaux touffus issant de la tête du monstre, composition de deux motifs qui sont fréquents dans cet art. La fouille n'a pas permis de résoudre le problème des colonnettes circulaires découvertes au premier jour et il est impossible de savoir si elles furent réemployées après avoir fait partie d'un dais abritant une des divinités, ou si, placées dès l'origine en avant de la porte, elles y avaient constitué un porche léger, disposition qui serait alors entièrement nouvelle et qui est improbable. De même il fut impossible de déterminer si les fausses briques de grès rouge qui furent trouvées dès le début étaient bien, comme il semble vraisemblable, les blocs encadrant le dépôt sacré. Quelques pièces d'accent en pierre schisteuse, qui paraissent provenir de cette tour, s'apparentent à la pièce de terre cuite rencontrée en A'2 de Mi-son et établissent l'existence d'une forme spéciale de cet élément dans l'art cham.

La tour N. présente un plan à grande niche de fond et à fausses portes. L'autel simple comme décor paraît avoir comporté un grand degré; la porte a un encadrement de pierre. Tous les décors extérieurs sont devenus indistincts.

Les trois dépôts sacrés, s'il y en eut, ont été violés par les chercheurs de trésors qui, lorsqu'ils ne culbutèrent pas l'autel, ont percé un trou en avant; un fer de lance et un tenon de bronze à double T, qui servaient à assembler les pierres de piédestaux, furent trouvés sur place.

Les décors du piédestal de la tour centrale, les ornements de la base et des appliques de cette tour, les niches intérieures de la tour N., les fausses portes si peu saillantes de la tour S., permettent de fixer l'époque de ce monument vers le X<sup>e</sup> ou XI<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne.

Le monument de Đa-nghi, qui est celui classé dans l'I. C., I, p. 526, sous le nom de Nhan-biêu, village auquel il appartient en réalité, était signalé par un autel annamite; construit en 1836, celui-ci avait reçu un groupe de huit Apsaras, pièces d'accent, autour d'un beau Garuḍa, dont le rôle est moins facile à déterminer. Depuis l'établissement de l'*Inventaire descriptif des monuments chams*, les indigènes avaient rapporté sur les pieds signalés dans cet ouvrage le corps d'une très remarquable statue de Viṣṇu, qui fut presque entièrement complétée au cours des travaux. Deux tentatives de fouilles avaient déjà été amorcées en ce point: l'une par M. Camille Paris avant 1900, l'autre après 1902 par M. Valentin, alors Résident de Quảng-trị. Elles avaient respecté l'autel annamite, qui se trouvait exactement au-dessus du couloir intérieur de la porte du sanctuaire. Il dut être démoli quand des fouilles enfin méthodiques furent décidées; celles-ci furent exécutées sous la direction de l'École par le P. de Pirey. Elles dégagèrent un sanctuaire principal, malheureusement resté en

épannelage, mais qui présentait le plan complet : cella carrée à fausses portes et important vestibule antérieur formant une seconde petite tour. La cella a conservé une partie de ses murailles sur une hauteur de près de 3 mètres. Des surfaces dallées de briques et des débris de mur ainsi qu'un vieux puits se rencontrent dans les terrains qui joignent la tour à la rivière et semblent indiquer que l'ensemble du temple s'étendait à l'origine jusqu'à celle-ci. Par suite de difficultés avec le village, cette partie de la fouille a dû être ajournée. On a découvert dans les déblais d'autres *apsaras*, qui portent à plus d'une trentaine les sculptures de cette forme qui existaient dans ce temple et qui, en l'absence de toute pièce d'accent ornementale, devaient être seules employées dans ce rôle ; une dalle d'arête, avec le profil de corniche à doucine ; d'autres pierres lancéolées, décor de l'étage terminal en octogone ; deux colonnes octogonales, outre celle fichée devant l'autel, ont été trouvées à l'intérieur du sanctuaire ainsi qu'une grande dalle munie de mortaises qui paraît les avoir reçues ; nous serions donc en présence non d'un piédroit, comme il était dit dans l'*Inventaire*, mais de colonnettes d'un dais analogue à ceux de Mī-son. L'autel ici encore avait été renversé par les chercheurs de trésors. La pièce la plus intéressante qui fut fournie par cette fouille est une pierre carrée ornée sur une face d'un vase entouré de feuillages et percée au centre d'une alvéole cubique. C'est là une disposition qui paraît nouvelle.

Au village de Đông-hạ, à 100 mètres du fleuve de Câm-lộ, est un petit bois sacré ; au S. est un miêu ; à l'E. une petite enceinte annamite avec au fond un *lînga* à surface supérieure hémisphérique et filet ordinaire. Il a 0 m. 135 de haut sur 0 m. 125 de diamètre.

Outre ce point, le P. H. de Pirey a signalé un certain nombre de « dang » dans les environs ; il serait trop long de les énumérer ici, et tous d'ailleurs n'ont pas encore été exactement identifiés.

**Cambodge.** — Quelques points archéologiques oubliés ou nouveaux ont été reconnus cette année au Cambodge.

C'est d'abord auprès de Sambôr-Prei Kùk, au lieu dit les Thma Cì Klurò, les traces d'un petit sanctuaire, qui avaient échappé aux premières recherches de l'École en ce point, puis non loin de cette vieille ville, deux beaux linteaux d'art primitif dans la pagode d'En Kmar, linteaux qui sont depuis entrés au Musée de Phnom Pèñ (voir ci-dessous).

Le monument de Vat Nckor a été l'objet d'une étude détaillée (voir *supra* n° 3) et le petit sanctuaire d'art primitif, en pierre volcanique de la région, signalé auprès de Han Cèi par M. Aymonier et oublié par M. de Lajonquière, le Pràsàt Pràh Thât, a été relevé avec assez de détails pour être classé.

Le sanctuaire de Kùk Rokà, qui par lui-même est un édifice d'art classique en latérite resté en épannelage, possède en réemploi un linteau d'art primitif et un certain nombre de débris, dont quelques-uns, fort intéressants, garnissent la petite esplanade qui le précède ou gisent sous les premiers buissons du taillis presque impénétrable qui l'entoure. Outre le beau groupe des Neuf Devas et la stèle des hôpitaux entrés au Musée de Phnom-pèñ, on y remarque quelques beaux linteaux d'art primitif, et trois inscriptions de cette première période y furent découvertes et estampées.

Enfin, aux environs d'Añkor, deux monuments nouveaux, visités, mais non décrits par G. Demasur, ont été repérés : l'un, le Phnom Dei, est un sanctuaire en briques qui n'a d'intéressant que son inscription, relatant une fondation de Yaçovarman ;

l'autre, le Bantāi Srēi, peut compter parmi ce que l'art classique à ses débuts a exécuté de plus gracieux ; le monument très complet offre dans ses formes réduites une sculpture des plus variées et d'un haut intérêt archéologique.

*Musée Khmèr de Phnom-péñ.* — Les collections du Musée Khmèr, depuis leur installation au pavillon construit pour les recevoir dans le jardin de l'ancien palais de l'Obarach, s'étaient accrues d'un certain nombre de pièces qui n'avaient pu jusqu'ici être présentées comme le méritait leur valeur. D'autre part, faute de place et faute de garanties suffisantes, une série d'objets en métal précieux, appartenant au Musée, étaient gardés sûrement, mais loin des yeux du public, dans les armoires de la Résidence supérieure. Un remaniement s'imposait dès 1912. Il fut suspendu par l'espoir de voir le Musée installé dans des locaux plus vastes, construits à cet effet en un point moins excentrique de la ville. En raison des retards que subissait cette modification si désirable, il n'a pas semblé opportun de subordonner la bonne exposition des pièces à la réalisation incertaine de ce projet.

Au moyen d'un groupement nouveau, une place considérable a pu être gagnée et tous les fragments qui étaient entreposés dans la salle du dépôt et qui échappaient au public à cause de leur entassement, ont été placés en évidence et prennent ainsi toute leur valeur. La disposition adoptée permet une libre circulation, donne un recul suffisant et laisse une certaine place disponible pour l'introduction de nouveaux fragments. Ainsi pourront être recueillies les sculptures dont la conservation ne peut être assurée que par leur dépôt en ce lieu d'asile, seule raison d'être réelle de ce petit musée. Le dégagement de la salle latérale a permis l'installation de vitrines qui ont reçu les objets précieux conservés à la Résidence et qui pour une bonne part sont des dons de S. M. Sisowath. Le resserrement des objets exposés a permis également l'installation sur les murs des bois sculptés de la pagode de Phsàr, entrés au Musée en 1915 grâce aux heureuses négociations de M. Bramel, alors résident de Kompoñ Chnañ, et qui avaient dû faute de place être déposés au Vat Práh Kèo ; les beaux bodhisattvas de même origine, qui nous gardent un rare souvenir de la sculpture en bois voisine de la grande époque, ont été exposés en bonne place dans la grande salle.

Dans cette réinstallation sont entrées également quelques pièces nouvelles. Les statues du Harihara de Pràsàt Andet (Kompong Svay) et du Çiṇa de Bāsàk (Romduol), qui, en raison de scrupules des bonzes, ne devaient être représentées que par des moulages, ont, par suite de démarches plus heureuses, été cédées volontairement au Musée et y figurent dans leurs originaux. Un très intéressant linteau d'art primitif et un lion déposés depuis longtemps aux Travaux publics de Phnom Péñ ; — divers fragments qui avaient été rapportés par M. Adhémar Leclère ; — un très intéressant linteau du Vat En Kmar, d'art primitif, qui montre sous l'arc décoratif l'entrevue d'un roi et de brahmanes et sur l'arc lui-même la compétition de Viṣṇu et de Brahmā, sous la forme d'un sanglier et d'un haṃsa, auprès du liṅga de Çiṇa ; — deux remarquables statuettes de Buddha, d'art primitif, de lignes très pures, découvertes à Son tho (Travinh) ; — le beau groupe des Neuf Devas de Kük Rokà et la stèle des hôpitaux du même lieu ; — diverses trouvailles enfin d'objets de bronze ou d'or sont venus augmenter encore ces collections.

*Añkor.* — L'assassinat de J. Commaille a suspendu les travaux d'Añkor pendant toute la première partie de l'année 1916 et ils n'ont pu être repris qu'au mois de

Juillet sous la direction de M. H. Marchal, inspecteur des Bâtiments civils, mis aimablement à la disposition de l'Ecole par les Travaux publics pour prendre la succession intérimaire du dévoué conservateur que nous venions de perdre. Le directeur p. i. de l'Ecole et le chef du Service archéologique se sont rendus à Añkor pour installer M. Marchal dans ses nouvelles fonctions et le mettre au courant des travaux en cours et des méthodes adoptées dans ces opérations si délicates.

Le travail dans les monuments avait été fort ralenti au cours de l'année 1915 par la réduction extrême du budget de conservation, la majeure partie des crédits du budget général ayant été allouée aux Travaux publics pour l'établissement du réseau des routes du groupe d'Añkor, suivant le programme établi par le Service archéologique. Le long et délicat dégagement du Baphuon avait absorbé la totalité des ressources et seul le rétablissement des anciens crédits en 1916 avait permis d'entamer le dessouchement de la Terrasse des Eléphants. L'inspection générale nécessaire à la reprise de ces divers travaux révéla que les étais provisoires établis par J. Commaille au cours des dégagements et les étais plus solides fixés à demeure par M. de Mecquenem, notamment à la porte de la Victoire, étaient devenus absolument insuffisants. Les premiers, simples troncs d'arbres, avaient été souvent la proie des fourmis blanches; les seconds, exécutés, faute des bois précieux qui manquent dans la forêt d'Añkor, dans des bois de la meilleure qualité trouvés sur place, mais encore insuffisants, avaient pourri par la base. Devant l'impossibilité d'établir un étaielement sérieux avec les moyens dont on disposait et l'énorme dépense de l'approvisionnement, difficile même aux hautes eaux, en teck et autres bois imputrescibles, il fut décidé, sur le conseil de M. Casenave, directeur des Travaux publics du Cambodge, de tenter l'établissement d'étais en ciment armé. Cette solution s'est trouvée excellente. La dépense reste, il est vrai, considérable, mais représente une mise de fonds unique et la conservation des étais est indéfinie. En outre la couleur de ceux-ci tranche moins que celle du bois sur le ton des grès. En tous les points d'ailleurs où les étais en chandelle n'étaient pas absolument indispensables, notamment dans la plupart des baies disloquées, ils ont été remplacés par des cadres qui passent tout à fait inaperçus. Un autre avantage encore est que le ciment armé se prête d'une façon merveilleuse à ce rôle d'étais, car il peut être exécuté sur place et à la demande précise des points à soutenir: ainsi sont évitées les manœuvres de lourdes pièces de bois dans des espaces souvent étroits et où le moindre choc peut avoir des conséquences désastreuses. Tout effort de coincement des étais, à la fois si nécessaire et si dangereux dans des maçonneries ruineuses, est en outre entièrement évité.

Añkor Vat, où de nombreux piliers aux galeries des bas-reliefs menaçaient ruine et dont certaines parties hautes étaient si compromises, le Bayon où des voûtes entières de galerie étaient suspendues au-dessus du vide, et le Baphuon, masse de terre recouverte d'un mince épiderme de pierre et que dissocient chaque jour les eaux d'infiltration, ont pu être mis ainsi en état de défense jusque dans des parties où l'installation d'étais de bois était rigoureusement impossible (porches extérieurs du troisième étage d'Añkor Vat) et l'œuvre se continuera aisément au fur et à mesure que des besoins nouveaux de soutien se révéleront.

D'autres mesures s'imposaient pour le Baphuon, où des écroulements importants se sont produits dans les dernières années; mais l'état effrayant du monument interdisait d'y tenter aucune reprise durant la période des pluies sans le risque constant d'accidents qui eussent pu coûter des vies humaines et rendre en outre très difficile le

recrutement ultérieur des coulis ; en dehors des étaielements de galeries immédiatement nécessaires, les travaux importants qui devront y être exécutés ont été reportés à la saison sèche suivante et il n'en sera rendu compte que l'année prochaine.

En dehors de cette importante question d'étaielements, qui a absorbé une grosse part des crédits et exigé une surveillance constante de la part du conservateur p. i., les travaux ont consisté principalement cette année à pousser le dégagement du Baphuon jusqu'au point où les risques de l'entreprise en nécessitèrent l'ajournement, et à parachever le dessouchement des terrasses d'honneur, qui donna lieu à des découvertes intéressantes pour l'histoire des constructions. A la Terrasse des Eléphants, le perron immédiatement au S. du perron central cache le prolongement du mur aux garuḍas cariatides, comme s'il avait été prévu plus étroit et brusquement jugé insuffisant : la partie cachée, protégée par les terres, s'est révélée dans un état de conservation remarquable. L'avancée extrême près de la Terrasse du Roi Lépreux, qui est munie de deux étroits escaliers, est également une construction totale ou partielle devant un important bas-relief dont le motif central est un énorme cheval à cinq têtes, tout à fait inattendu. La terrasse elle-même montre des remaniements incompréhensibles, et le mur des éléphants avec sa balustrade s'élève à une hauteur qui n'est pas en rapport avec la belle frise d'apsaras et d'oiseaux qui garnissent la paroi du ressaut habituel intérieur : un remblai continu, où sont entrés de nombreux morceaux sculptés, notamment les niches ornées de Buddhas de la crête d'un mur disparu, est venu enterrer en partie ce beau motif. Le problème de conservation se présentait ici d'une façon très délicate : il a été résolu en dégagant les parties masquées par les remaniements postérieurs, tout en laissant subsister les parties extérieures : ainsi tous les éléments importants ont été conservés et rendus accessibles sans que l'aspect vu de la place, qui est l'effet voulu par les Khmèrs, ait été modifié.

En arrière, le nettoyage de la terrasse envahie par l'humus et les buissons a permis de reconnaître qu'elle masquait en partie la disposition primitive du gopura E. de l'enceinte du Palais. Ce gopura avait en effet un double soubassement, et celui du bas fut enterré et masqué lors de la construction de la terrasse d'honneur ; celle-ci se révèle ainsi moins ancienne que l'enceinte même du palais. Cette dernière, si l'on en juge par certains détails des gopuras latéraux surtout, semble devoir être rapportée aux premiers temps de l'art classique khmèr, et dut être contemporaine du Bayon. La nécessité de faire connaître les deux dispositions successives créait encore ici une difficulté réelle : la solution adoptée a été de diviser franchement les restes par l'axe E. O. de l'entrée ; la partie N. a été laissée telle quelle, après nettoyage sérieux, afin de donner le second état ; la partie S. a été déblayée des terres de remblai et seuls ont été conservés les murs ornés de la terrasse des Eléphants, décorés sur cette face de garuḍas et qui, par une négligence des Khmèrs, heureuse pour nous, n'avaient pas été conduits à toucher le gopura. Ce dégagement permet une observation intéressante : les deux perrons S. et central, bien qu'enterrés en même temps par l'établissement de la terrasse d'honneur, ne se présentent nullement dans le même état. Les degrés du perron latéral sont usés, comme s'ils avaient été foulés pendant longtemps, et le perron central est à l'état de neuf, soit que le passage ait été réservé à un très petit nombre de personnages, soit que la partie centrale du gopura ait été considérée comme la chapelle d'une divinité gardienne de la porte.

Les travaux du Phimānakās même (voir *supra* n<sup>o</sup> 3, p. 57) ont conduit le conservateur p. i. à la découverte d'une modification importante aux terrasses qui l'environnent ;

le monument a été en partie enterré par un énorme remblai, qui paraît provenir des creusements successifs des divers bassins de l'enclos royal, puis de l'énorme sra richement décoré qui occupe l'angle S. E. de la partie centrale; les fouilles exécutées pour rendre au monument son aspect primitif ont permis de dégager deux stèles inscrites, divers débris métalliques et d'intéressantes sculptures.

Tous les débris importants trouvés au cours des travaux depuis leur début en 1908 ont été réunis dans un local spécial et soigneusement classés. Nous devons maintenant envisager l'installation d'un petit bâtiment pour les exposer, à l'abri des déprédations qu'on a eu trop souvent l'occasion de relever à la charge des visiteurs. Un de ces actes de vandalisme a donné lieu en 1914 à une action judiciaire suivie d'une condamnation qui, espérons-le, inspirera plus de réserve aux collectionneurs sans scrupule.



**Laos.** — Sur l'initiative de l'administration du Laos, le bonze cambodgien Mohà Phal, du titre de Prâh Kru Pariyattivañsà, a été envoyé à Luang Prabang pour tâcher de faire revivre dans les monastères de la capitale la connaissance du pâli qui en a pratiquement disparu. Nous souhaitons que sa mission soit couronnée de succès.

#### INDE.

— La Hyderabad Archæological Society nous informe qu'elle a décidé l'institution d'une médaille d'or en mémoire de Sir Alexander Pinhey, fondateur et premier président de la Société, et nous demande de publier le règlement de ce prix. En voici le texte :

##### PINHEY MEMORIAL MEDAL.

The Hyderabad Archæological Society, on the 21st April, 1916, decided that a Gold Medal be instituted to commemorate the memory of Sir Alexander Pinhey, K. C. S. I., C. I. E., the Founder and first President of the Society.

##### *Regulation.*

- (1) The « Pinhey Memorial Gold Medal » shall be awarded triennially for the best work on Deccan Archæology or History, in accordance with the subjoined conditions.
- (2) The competition shall be open to scholars in any part of the world.
- (3) Competitors shall submit a thesis on any subject chosen by themselves relating to Deccan Archæology or History. The thesis should be an unpublished work, or, if published, it should not have been published more than two years before its submission for the Pinhey Medal.
- (4) Theses for the first competition will be received up to the end of October 1918, and subsequently in the October of every third year, *i. e.* in October 1921, 1924, and so on.
- (5) If the selected thesis is an unpublished work, the Society, at the recommendation of the Council, shall have the right to publish it in the Society's *Journal*.
- (6) If in the opinion of the Council none of the theses submitted in any year are of special value, the Medal shall not be awarded in that year.

(7) If thesis is written in any language other than English, the competitor shall furnish an English translation thereof.

#### ANGLETERRE.

— Depuis longtemps les orientalistes anglais réclamaient la création d'une Ecole des langues orientales ; leur vœu vient d'être exaucé. La nouvelle institution a été établie par une charte royale de juin 1916 sous le titre de « School of Oriental Studies, London Institution », et ce n'est pas un des moindres témoignages de la fermeté du caractère britannique que d'avoir réalisé en pleine guerre cette œuvre d'avenir. Le noyau de la nouvelle école a été formé par le transfert et le groupement des cours d'orientalisme qui existaient déjà à l'Université de Londres. L'immeuble, situé Finsbury Circus, E. C., qui appartenait à la London Institution (fondée en 1907), a été cédé pour cette fin au Gouvernement et agrandi au moyen d'un crédit de 25.000 livres. Le programme de début s'étend à sept groupes de langues. Voici ceux qui intéressent l'Extrême-Orient avec le nom des professeurs : Groupe I (Inde ancienne) : Sanskrit (L. D. BARNETT) ; Pali et littérature bouddhique (Mrs. BODE) ; — Groupe III (Inde du Nord, de l'Est et de l'Ouest) : Hindoustani et Hindi (C. D. STEEL) ; Bengali (J. D. ANDERSON) ; Marathi (J. W. NEILL) ; Gujarati (N.) ; — Groupe IV (Inde du Sud) : Tamoul et Telougou (R. W. FRAZER) ; Tamoul et Singhalais (M. de Z. WICKREMASINGHE) ; — Groupe V (Further India, Malaisie) : Birman (A. L. HOUGH) ; Malais (C. O. BLAGDEN) ; — Groupe VI (Extrême-Orient) : Chinois mandarin (Rev. S. B. DRAKE) ; Cantonais (N.) ; Japonais (H. BONAR) ; Tibétain (N.). Le Directeur de l'Ecole est M. E. Denison Ross, dont on connaît les remarquables travaux dans le domaine des langues musulmanes. Nous souhaitons à cette Ecole, née en pleine tempête, une longue et glorieuse carrière.

— Le 3 octobre 1916 est mort à Edimbourg, âgé de 84 ans, un des hommes qui ont le plus fait pour le progrès des études indiennes : James BURGESS. Il avait exercé successivement les fonctions de Directeur de l'Archæological Survey of Western India (1873) et de l'Archæological Survey of Southern India (1881) ; enfin en 1886, celles de Directeur général de tous les *Surveys* de l'Inde. Il s'acquitta de cette tâche difficile avec une maîtrise incontestée. On lui doit, outre la fondation de l'*Indian Antiquary* et de l'*Epigraphia indica*, une série de beaux travaux sur l'archéologie indienne. Il a terminé sa noble vie entouré du respect et de la gratitude du monde savant.

# NÉCROLOGIE.

JEAN COMMAILLE

Le 29 avril 1916, notre collaborateur Jean Commaille, conservateur du groupe d'Ankor, mourait assassiné, victime de quelques bandits alléchés par l'argent qu'il rapportait de Siemreap pour la paie des coulis. C'était une grande perte pour l'Ecole et pour l'œuvre même entreprise à Ankor, œuvre à laquelle il s'était dévoué du plus profond de son âme.

Je rappellerai en quelques mots le peu que je sais de lui avant son entrée à l'Ecole : je m'étendrai davantage sur le temps où nous avons compté parmi nous cet ami précieux. Il disait lui-même qu'il n'avait trouvé sa véritable voie que du jour où il avait pris sa part de notre tâche. Fils de soldat, il fit ses premières études au Prytanée de la Flèche et il aimait à en évoquer le souvenir ; mais il était de caractère trop indépendant pour soumettre toute sa carrière à l'inflexible discipline militaire, et d'ailleurs l'art le sollicitait trop pour qu'il pût résister à son appel. Il renonça donc à Saint-Cyr, et ce fut alors la dure existence de l'artiste-né à qui sont refusés les moyens de travailler. Il acquit cependant malgré son labeur cahoté une sérieuse connaissance du dessin, et il avait d'ailleurs à un degré intense le don naturel de la couleur. Pendant plusieurs années, sa vie fut des plus mouvementées ; un dernier avatar le jeta dans la Légion étrangère. C'est ainsi qu'il vint en Indochine, puis passa dans les Services civils.

En 1900, Commaille entra à l'Ecole française d'Extrême-Orient comme secrétaire-trésorier : elle devait le garder plusieurs années et trouver en lui un collaborateur extrêmement dévoué. Si la nomination, à la même époque, d'un architecte-pensionnaire réduisait un peu le rôle qu'avec son talent de dessinateur et de peintre il pouvait espérer jouer parmi nous, par contre ses fonctions dans notre toute jeune Ecole n'étaient pas encore très absorbantes et il trouva dans l'installation de notre petit Musée à Saïgon un emploi parfait de son activité. D'ailleurs une fouille intéressante, celle de Bassak, ne tarda pas à lui être confiée et il s'en tira à son honneur, bien qu'un tel travail fût entièrement nouveau pour lui. Il rendit également de grands services lors du transport de nos collections à Hanoi et de leur mise en place à l'Exposition de 1902. Malheureusement de cruels embarras d'argent auxquels ses tendances fastueuses devaient fatalement l'acculer, l'obligèrent à quitter l'Ecole pour se mettre en quête d'une occupation plus lucrative. Il la trouva, très conforme encore à ses goûts, dans la direction de l'imprimerie Schneider, dont le chef partait en France prendre quelque repos. Au retour de celui-ci, Commaille ne tarda pas à rentrer dans les Services civils, et c'est là qu'en 1907, la rétrocession des provinces septentrionales du Cambodge mettant Ankor sous notre surveillance, l'Ecole put venir le chercher de nouveau pour lui confier le poste de conservateur du groupe d'Ankor qui, malgré de rudes fatigues et un pénible isolement, lui offrait l'idéal même de vie qu'il rêvait. Il y fut exactement

le « right man in the right place » et il y vécut près de huit ans, sans autre interruption qu'un congé d'un an en France, congé mérité certes, car il avait, je crois, quand il partit, plus d'une dizaine d'années de colonie. Ces monuments, qu'il connaissait déjà fort bien et qu'il aimait, lui devinrent familiers jusque dans leur plus petit détail et son excellent *Guide d'Angkor* montre avec quel amour il s'en occupait. Il s'était consacré avec une ferveur sans cesse croissante à leur sauvetage souvent si angoissant. Ce fut d'abord Añkor Vat, qui lui demanda un travail long et souvent fastidieux. Il y employa près de quatre années, qu'il vécut la plupart du temps, soit dans la misérable sâlâ construite autrefois pour les voyageurs, soit dans une autre paillote élevée au moment de la visite de S. M. Sisovath et qui bientôt ne fut guère plus confortable, entourée par la réverbération de l'éblouissante chaussée dallée, assaillie par les tourbillons des moustiques qui naissent des mares d'Añkor et que les feux les plus asphyxiants n'écartent jamais entièrement. Le départ de sa femme, dont la santé ne put résister à des conditions de vie si pénibles, le laissa seul en ces solitudes mortes les trois quarts de l'année. Abandonné à lui-même, il lui fallut prendre le temple étage par étage et le débarrasser des tonnes de terre que le vent y avait amoncelées ; puis, l'opération faite pour les étages supérieurs, la renouveler pour les grandes cours des étages intermédiaires et inférieurs ; et l'on se rendra compte de l'importance du travail quand on saura que les avenues latérales du sanctuaire, qui, à elles trois, font plus d'un kilomètre sur une hauteur moyenne d'un mètre environ, furent reconstituées uniquement avec ces déblais.

Commaillé dut déplacer presque partout les énormes pierres des soubassements pour en arracher les souches des buissons qui les avaient envahies et, chose plus fastidieuse encore, répéter ce nettoyage plusieurs années de suite, tant est vivace la végétation en ces régions tropicales. Enfin cette besogne lassante put être considérée comme terminée et il lui fut permis de réaliser son plus ardent désir : le dégagement du Bayon, dont la mystérieuse beauté hante tous ceux qui, ne fût-ce qu'un jour, ont approché des ruines d'Añkor. Il eut le bonheur de conduire à bien cette entreprise, sans éboulement dans un édifice aussi chancelant, aussi ruiné, et il put l'étudier, au cours même de ces travaux, dans le plus minutieux détail. Il rêvait d'en faire une monographie complète, qui mettrait le public savant au courant de toutes les bizarreries de ce monument, qui est une des plus étranges conceptions humaines, et d'expliquer tous les mystères qu'il y avait reconnus au cours de ses longues heures de recherches. Par malheur, confiant dans son excellente mémoire, il n'a pris aucune note, ou du moins n'a-t-on rien trouvé de tel dans ses papiers. En revanche il avait préparé quelques dessins à grande échelle (1) : telle de ses coupes du Bayon a près de 5 mètres

---

(1) 1. Plan général du Baphuon ; échelle 0 m. 005 p. m. — 2. Porte des Morts : plan ; échelle 0 m. 02 p. m. — 3. Id. : coupe longitudinale ; échelle 0 m. 02 p. m. — 4. Id. : coupes transversale et longitudinale ; do. — 5. Bayon : plan d'ensemble ; échelle 0 m. 005 p. m. — 6. Id. : coupe longitudinale E.-O. grand axe ; échelle 0 m. 02 p. m. — 7. Id. : plan de la terrasse E. et des entrées E. ; do. — 8. Id. : coupe longitudinale ; 2<sup>e</sup> galerie, face O., aile S. O. do. — 9. Id. : coupe sur les cours intérieures, montrant la deuxième galerie et les galeries intérieures ; échelle 0 m. 02 p. m. — 10. Id. : plan et coupe de la chapelle adossée au soubassement du massif central, au N. de l'escalier O. ; échelle 0 m. 02 p. m. — 11. Id. : coupe sur les galeries extérieures ; échelle 0 m. 02 p. m. — 12. Id. : demi-coupe longitudinale des galeries extérieures vers l'extérieur ; échelle 0 m. 02 p. m.

de longueur. Ces relevés devaient former la partie essentielle de cette œuvre importante, destinée, dans sa pensée, à perpétuer son souvenir. Bien qu'au crayon et sur papier quadrillé, par suite irréproductibles dans cet état, ces remarquables études sont si nettes et si précises, — je puis ajouter, si remarquablement exactes, les ayant vérifiées en partie moi-même, — qu'on peut espérer les faire paraître un jour : ainsi le rêve qu'il avait caressé et les efforts qu'il avait consentis pour le réaliser ne seraient pas entièrement perdus.

Les dégagements du Bayon achevés, il entreprit ceux du Baphuon et de la Terrasse des Eléphants, et les avait déjà menés fort loin lorsqu'une mort brutale est venue interrompre ses travaux, mort d'autant plus cruelle et injuste que rien dans ses relations avec les indigènes ne pouvait expliquer l'attentat. Il était très aimé d'eux ; il savait les conduire sans brutalité, quoiqu'avec cette fermeté qu'ils comprennent, et peut-être même désirent, chez le chef qui a charge de les mener et qui leur garantit ce qu'ils veulent avant tout : la justice. Parlant couramment la langue du pays, il pouvait expliquer ses ordres et y mêler cette verve humoristique qui galvanise les hommes et qui leur fait donner de bonne humeur, et presque sans s'en apercevoir, l'effort attendu. La meilleure preuve de son influence, en dehors du témoignage de tous ceux qui le virent à la besogne, c'est que jamais le recrutement des coulis ne fut une difficulté pour lui ; et cependant il avait fallu faire passer ces bûcherons du travail de la forêt à la tâche toute différente, et qu'ils n'aiment guère, de remueurs de pierres. Sa mort fut un véritable deuil pour les ouvriers de ses chantiers, et c'est avec une sincère indignation qu'ils repoussèrent tout soupçon de connivence avec ses assassins. Sa mort prématurée a privé d'un dévouement passionné notre Ecole au service de laquelle il avait trouvé cette liberté et cet intérêt au travail qui lui étaient indispensables ; et bien plus que par le petit monument qu'on lui élève près du Bayon qu'il a tant aimé, l'œuvre même qu'il a réalisée à Añkor, au prix de tant de fatigues et de désintéressement, maintiendra sa mémoire, aussi longtemps que subsisteront ces vieilles pierres elles-mêmes auxquelles il s'est sacrifié (1).

H. PARMENTIER

---

(1) Jean Commaille a publié quelques études d'archéologie cambodgienne dont nous croyons utile donner la liste :

1. *Les ruines de Bassac* (Cambodge). (BEFEO, II [1902], p. 260-267.)
2. *Les monuments d'Angkor*. I. Vue rapide sur les remparts et l'ensemble de l'ancienne ville royale. — II. Le Bayon. — III. Le Baphuon. — IV. Le groupe du Phimeanakas. — V. La Terrasse dite du Roi Lépreux. (Revue Indochinoise, XIII [1910, 1], p. 363-373 ; XIV [1910, 11], p. 7-14, 141-151, 346-353.)
3. *Les ruines d'Angkor (Cambodge)*, conférence [faite à Marseille le 18 février 1912]. (Bull. de la Soc. de géogr. de Marseille, XXXVI, 1912, p. 36-47.)
4. *Guide aux ruines d'Angkor*. Paris, Hachette, 1912, in-12.
5. *Angkor*, avec 44 illustrations. I. Angkor Vat. II. Angkor Thom. (Ostasiatische Zeitschrift, Jahrg. II, Heft 1-2. Berlin, 1913, in-4°.)
6. *Notes sur la décoration cambodgienne*. (BEFEO, XIII [1913], III, p. 1-38.)

En quelques mois ont disparu trois des plus illustres représentants de l'orientalisme français : Michel Bréal, Auguste Barth, Gaston Maspero. L'instaurateur de la grammaire comparée en France, le maître de la philologie indienne, l'interprète puissant et sagace des monuments de l'antique Egypte ont clos leur vie de glorieux labeur en un temps d'angoisse et de deuil, sans avoir pu goûter plus que l'espoir des réparations futures. Tous ceux qui ont le sens des grandes forces intellectuelles qui forment la trame solide du génie de la France ont éprouvé un indicible regret à voir s'éteindre presque en même temps ces lumières qui ont guidé tant d'esprits en quête de science et de vérité. Il est naturel toutefois que ce regret soit ressenti avec une force particulière dans le cercle de leurs compagnons de travail ou de leurs disciples, de ceux qui, à leurs côtés ou sur leurs traces, suivaient la même route, préoccupés des mêmes questions et marchant vers le même but. C'est pourquoi nous voudrions donner ici, dans ce *Bulletin* qui eut l'honneur de le compter au nombre de ses collaborateurs, un souvenir spécial au grand savant qui, après avoir posé les bases de toute une partie de l'histoire ancienne de l'Indochine, fut un des fondateurs de notre Ecole et resta pour elle, jusqu'à la fin, le plus clairvoyant des conseillers et le plus ferme des défenseurs.

Marie-Etienne-Auguste BARTH était né à Strasbourg le 22 mars 1834. Il était issu de cette vigoureuse race alsacienne que semblent prédestiner à l'œuvre scientifique sa patiente ardeur au travail, sa lucide intelligence et cette solidité de jugement qui apprécie d'un coup d'œil la valeur des choses, sans se laisser prendre au mirage des mots.

En 1857, il fut nommé professeur de rhétorique et de logique au collège de Bouxwiller. Atteint d'un commencement de surdité qui allait rapidement s'aggraver, peu enclin d'autre part aux divertissements qui suffisaient à ses collègues, il chercha un viatique pour ses heures solitaires et il le trouva dans la littérature indienne. Sa forte culture classique lui rendit aisée l'étude du sanskrit ; et dès qu'il fut maître de la langue, il commença sans tarder dans la forêt des livres de l'Inde ce voyage d'exploration qui devait durer quarante ans.

En 1870 éclatait la catastrophe qui sépara l'Alsace de la France. Trop fier pour endurer le joug de l'étranger, M. Barth quitta le pays natal qu'il ne devait plus revoir. Cette résolution, à laquelle il se tint depuis sans fléchir, n'était ni un geste ostentatoire ni l'effet d'une exaltation passagère : il partit simplement parce qu'il ne pouvait pas demeurer. On devine aisément ce qu'il souffrit : lui-même mettait une sorte de hautaine pudeur à n'en point parler. Il allait même jusqu'à entretenir avec les savants d'Outre-Rhin des relations courtoises et presque amicales, à la condition tacite qu'ils eussent le bon goût de ne pas toucher au point sensible. L'un d'eux, qui le pressait avec une lourde insistance de retourner à Strasbourg, s'attira cette réponse cinglante : « Je n'y rentrerai que derrière les pantalons rouges. » Il est mort trop tôt pour y rentrer : mais son cercueil attend, dans un tombeau provisoire du Père-Lachais, que sonne l'heure du départ.

En quittant l'Alsace, M. Barth s'établit d'abord à Genève. Jusqu'alors, sauf un essai de jeunesse sur la *Bhagavadgītā* donné à la *Revue germanique*, il n'avait rien publié. C'est à la *Revue critique* qu'en 1872 il envoya son premier article. Quand les directeurs de la revue — ils s'appelaient Michel Bréal, Paul Meyer, Gaston Paris —

reçurent de Suisse un compte-rendu du *Bhâminivilâsa* de Bergaigne, signé de ce nom inconnu : « A. Barth », ils comprirent aussitôt que l'indianisme avait trouvé son critique. Peu après, cédant aux instances affectueuses de ses confrères, M. Barth venait se fixer à Paris où s'écoula désormais, parmi quelques amitiés choisies et le respect de tous, sa noble et laborieuse vie.

Le compte-rendu de 1872 fut suivi de beaucoup d'autres. En fait, presque toute l'œuvre scientifique d'Auguste Barth a revêtu la forme critique, qui contentait à la fois son appétit de savoir et sa défiance du dogmatisme. Il recevait tous les livres nouveaux de quelque importance ; il les lisait scrupuleusement d'un bout à l'autre, notant les objections, les rectifications, les vues nouvelles que sa vaste érudition et son clair jugement suscitaient dans son esprit. De cette lecture sortait, ou un bref et substantiel compte-rendu pour la *Revue critique*, ou un mémoire plus ample pour le *Journal des savants*, ou une page de ce « Bulletin des Religions de l'Inde » qu'il donna, de 1880 à 1902, à la *Revue de l'histoire des religions*, d'abord d'année en année, puis à de plus longs intervalles.

Il n'y a guère que deux ouvrages de lui qui appartiennent à une autre catégorie : encore les écrivit-il plus par rencontre que par choix. Le premier, *Les Religions de l'Inde*, fut d'abord un article qui lui avait été demandé par M. Lichtenberger pour son *Encyclopédie des sciences religieuses*. M. Barth aimait à obligez, fût-ce aux dépens de son temps et de sa peine ; peut-être aussi accueillit-il sans déplaisir cette occasion de donner en abrégé — « une cinquantaine de pages », pensait-il, — le résultat de ses recherches et de ses réflexions sur l'évolution des religions indiennes ; et enfin un article de dictionnaire est une démarche moins grave qu'un livre. L'article fut donc écrit : il eut plus de cinquante pages, mais il était encore incomplet au gré de l'auteur, qui souffrait de n'avoir pu y ajouter des notes. Cette lacune fut comblée dans un tirage à part de 175 pages. Puis vint la traduction anglaise, à laquelle il fallut bien joindre une préface : les *Religions of India* formèrent un volume de 300 pages, et M. Barth dut s'avouer que, sans le vouloir, il avait tout de même fait un livre. Et il se trouva que ce livre était un chef-d'œuvre de science, de pensée et de style.

L'autre ouvrage est trop connu ici pour qu'il soit besoin d'en parler longuement : ce sont ses *Inscriptions du Cambodge*. Il s'agissait de savoir si l'épigraphie indochinoise allait devenir un domaine de la science étrangère. Bergaigne et Barth donnèrent à cette question la réponse qu'il fallait : ils se mirent à la besogne, et on sait assez avec quelle sûreté dans le déchiffrement, avec quelle perspicacité dans l'interprétation, avec quelle logique prudente dans les conclusions l'un et l'autre s'acquittèrent de leur tâche.

Ainsi coulait cette vie de bénédictin laïque à l'ombre des tours de Saint-Sulpice, lorsque, en 1893, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres s'avisait que la place de ce grand savant était marquée parmi ses membres. Il n'y eût pas songé de lui-même et surtout il n'eût pas consenti au rôle de solliciteur : on l'invita à entrer, il vint « prendre séance », et ce fut tout. Peu d'élections ont fait plus d'honneur à l'Académie et à l'élu.

C'est comme membre de l'Académie qu'il eut charge, avec MM. Bréal et Senart, d'étudier le projet de M. le Gouverneur général Doumer créant la « Mission archéologique d'Indochine », qui devait prendre peu après le nom d'École française d'Extrême-Orient. Le statut qui sortit de ces délibérations porte la marque reconnaissable de son esprit sage et prévoyant, aussi soucieux des grands intérêts de la science qu'averti des possibilités pratiques. On se rappelle la belle lettre qu'il nous écrivit pour servir de

préface à notre *Bulletin*, avec quelle netteté de vues et quelle divination des réalités il définissait le rôle de notre institution. La fondation de l'École française fut pour lui une grande joie, et une plus grande encore son succès. Depuis lors il demeura pour nous, non pas le protecteur bienveillant et lointain, mais l'ami sûr et vigilant qui montre la bonne route, avertit des obstacles, signale avec bonté les erreurs et reconforte aux heures difficiles. Il voulut nous donner un témoignage public d'intérêt en collaborant à notre revue. Membre de la Commission archéologique d'Indochine et empêché par la maladie d'assister à ses séances, il accepta du moins la tâche — qui ne fut pas une sinécure — de diriger la publication des *Bas-reliefs du Bayon* : on peut dire que ce qui lui restait de forces a été consacré à l'archéologie indochinoise.

Les dernières années de sa vie lui apportèrent, avec de cruelles souffrances physiques, quelques-unes de ces joies du cœur qui aident à les supporter : telle fut, le 22 mars 1914, la célébration par ses amis de ses quatre-vingts ans. En leur nom, M. Senart lui présenta les deux premiers volumes de ses œuvres recueillies dans les diverses revues où elles étaient éparses, et lui exprima les sentiments de tous en une touchante allocution qu'il terminait ainsi : « Pardonnez-nous si, pour glorifier votre grand labeur, nous n'avons pas trouvé de moyen plus sûr que d'en montrer les fruits. Ce sera, du moins, le moyen de vous donner plus efficacement en modèle à la génération qui monte et qui n'a pas le bonheur de vous connaître d'aussi près que nous ».

Les épreuves de tout genre, dont s'accompagne d'ordinaire le déclin, ne lurent pas épargnées à M. Barth : il mit à les supporter toutes — même celle qui dut être la plus pénible à ce grand travailleur : la quasi-impossibilité de travailler — cette fermeté tranquille qui était le fond de son caractère. Il se conformait avec ponctualité aux soins fastidieux qu'exigeait son état : non qu'il eût un attachement immodéré à la vie, mais parce qu'il la considérait comme une tâche dont l'honnête homme doit s'acquitter jusqu'au bout, comme l'honnête critique doit lire jusqu'à la dernière page le livre dont il s'est chargé de rendre compte. C'était un grand sujet de querelle entre lui et son ami Bréal, dont la souriante insouciance oubliait volontiers le soin de sa santé pour les joies de l'étude ; et le débat, entre ces deux vieux humanistes — l'un préconisant la chirurgie, l'autre préférant la philosophie — prenait naturellement un tour classique. *Propter vitam vivendi perdere causas !* disait Bréal, en secouant la tête. — *Propter vitam, soit ! Mais propter dolorem ?* répliquait Barth irrité, sans que la variante eût d'ailleurs plus de succès que la leçon ordinaire. Ainsi tous deux s'acheminaient avec une égale sérénité vers l'inévitable fin : *Habent sua fata senes*, répétait souvent M. Barth avec un sourire résigné, quand il confiait à ses amis les misères de sa vieillesse. Il s'éteignit doucement le 15 avril 1916.

Avec lui a disparu un magnifique exemplaire du savant. Le trait dominant de son caractère était la conscience. Il apportait la même exactitude à son travail, à sa correspondance, à toutes les démarches de la vie sociale. Il aimait l'œuvre bien faite par des mains exercées, et abhorrait par contre l'improvisation, l'à peu près, le « bousillage ». La vérité elle-même ne lui plaisait tout-à-fait qu'à la condition de se présenter décentement : mal fagotée, il ne pouvait s'empêcher de la regarder de travers.

Il avait un sens critique d'une pénétration et d'une rectitude presque infailibles. En général ses jugements ne sont pas sujets à révision, sauf peut-être celui qu'il a porté sur le bouddhisme et qui semble empreint d'une rigueur excessive. La raison en est, je crois, qu'il n'a jamais connu le bouddhisme dans la vie réelle, mais seulement par les livres et à travers « cet affreux style bouddhiste, le plus insupportable de tous

les styles », qui soulevait par sa diffusion, son impropriété, ses interminables rabâchages, l'antipathie de cet excellent esprit qui ne goûtait chez les autres, comme il ne recherchait lui-même, qu'une forme exacte et concise.

Car le caractère technique de ses travaux ne doit pas faire oublier qu'Auguste Barth ne fut pas seulement un grand philologue, mais un maître écrivain. Son style, constamment égal à son objet, n'a jamais rien de médiocre ni d'affecté. Qu'il décrive des rites, analyse des théories abstraites ou explique les aberrations du mysticisme, toujours la pensée franche et nette trouve sans effort le tour juste, bref et expressif. Sa langue n'a pas seulement une pureté classique, elle est riche de cette saveur que donne au parler un commerce familier avec la nature et avec les hommes qui vivent près d'elle. On sait que ce liseur infatigable fut dans sa jeunesse un intrépide alpiniste. Plus tard, il devint un hôte assidu de la côte bretonne : chaque été le ramenait à son petit ermitage d'Audierne, où il aimait à causer amicalement avec les pêcheurs et à s'informer des menus faits de la vie locale, tout en jouissant pleinement de la brise marine et des aspects changeants de la mer. Souvent il plantait son cheval sur la plage et confiait sa vision du ciel et des flots à des toiles qu'il ne montrait à personne. L'hiver venu, il regagnait Paris et repassait allégrement du monde des formes dans celui des idées.

M. Barth devait à sa vaste érudition, à la rectitude de son esprit et à la noblesse de son caractère, d'exercer sur les études indiennes, selon l'expression de M. Senart, « une sorte de magistrature ». Impitoyable aux mauvais livres, aux esprits faux, aux sophistes et aux charlatans, il avait des trésors de mansuétude pour les hommes de bonne volonté : il redressait leurs bévues d'une main amicale, sans s'acharner sur les erreurs de détail ni envenimer par une raillerie, qui eût été si aisée à son esprit caustique, les blessures nécessaires et salutaires de son scalpel<sup>(1)</sup>.

Au fond, ce redoutable critique était d'une extrême bonté. La supériorité de son intelligence le cédait encore à celle de son cœur. Certains le trouvaient distant : c'est qu'il savait le prix de l'amitié et ne la prodiguait pas ; mais la sienne, quand il l'avait accordée, était un roc inébranlable. Ceux qui ont eu le bonheur de la posséder s'en souviennent comme d'une des joies les plus rares de leur vie.

Faut-il regretter que M. Barth n'ait pas construit une de ces œuvres qui attirent l'attention et retiennent le souvenir du grand public ? Sa renommée y eût peut-être gagné en étendue, mais on peut douter qu'il eût été par là plus utile ou même aussi utile au progrès de la science qu'on propageant des idées justes et en faisant la chasse aux erreurs. A l'exemple des héros divins, il choisit pour fonction de protéger la vérité et d'exterminer les monstres : cette tâche, il l'a supérieurement remplie, et elle suffit à sa gloire.

L. FINOT.

---

(1) Nous en avons un exemple dans la lettre qu'il écrivit à Félix Faraut au sujet de ses travaux sur les dates des anciennes inscriptions du Cambodge et du Champa. C'est une page de critique inédite et qui, à ce qu'il nous semble, mérite d'être conservée. Faraut se montra très fier et très touché de la manière franche et sérieuse dont l'illustre savant avait discuté ses recherches ; il fit faire plusieurs copies de cette lettre qu'il distribua à ses amis, et dont l'une fut déposée dans les archives de l'École française. Nous la reproduisons à la suite de cette notice, en remerciant M. Faraut fils d'avoir bien voulu nous autoriser à la publier.

LETTRE A M. F. FARAUT.

Audierne (Finistère), 5 novembre 1910.

Monsieur,

Il y a longtemps déjà que je vous dois une double réponse, d'abord pour votre lettre du 3 août et puis pour votre deuxième brochure sur les dates khmères, qui, l'une et l'autre, me sont parvenues ici, où je suis à me soigner depuis le 17 juin. Si j'ai tardé à vous payer ces deux dettes, c'est que je pensais le faire en une fois, à mon retour à Paris; car ici, où je n'ai ni notes, ni livres, pas même mon exemplaire des *Inscriptions du Cambodge et de Campā*, je ne pouvais pas revoir mes dates, ce qu'il faudrait faire pourtant pour répondre au détail de votre brochure. Mais des raisons pressantes de santé m'ont obligé de différer ce retour, que je croyais alors prochain. Je veux donc, sans attendre davantage, répondre à votre lettre, en ne touchant aux conclusions de la brochure que sur quelques points que je puis aborder ici, quitte à reprendre la question à Paris, quand d'autres occupations que j'ai sur les bras et aussi mon misérable estomac me permettront ce travail éternel.

Je voudrais ne pas revenir sur ce que je vous ai dit dans ma première lettre au sujet de l'écriture. Mais vous m'y obligez, car vous m'objectez maintenant qu'il faudrait s'entendre d'abord sur le sens de ce terme « écriture moderne », que j'ai appliqué, d'après M. Aymonier, aux inscriptions d'Angkor

Il n'est pas définissable sans doute à la façon d'un terme technique; il se comprend pourtant, avec un peu de bonne volonté. Appelons par exemple écriture moderne celle que les lettrés ordinaires du Cambodge peuvent encore lire, ce qu'ils ne sont plus capables de faire pour les caractères des anciennes inscriptions sanscrites.

Vous ajoutez ensuite que l'histoire de ces alphabets demande à être examinée et précisée, ce que, d'après vous, elle n'aurait pas été jusqu'ici. Il est vrai que, pour ceux du Cambodge en particulier, cette histoire n'a pas encore été réduite en manuel à l'usage des novices. Mais, depuis près d'un siècle, on a publié des centaines et des centaines de fac-similés de toute époque et de toute provenance, depuis le Tibet et le Turkestan chinois jusqu'à Bornéo, sans compter la Chine et le Japon, de la grande famille des alphabets hindous, dont ceux du Cambodge dérivent sans le moindre doute possible, et auxquels ils n'ont cessé d'être rattachés par un lien très étroit qu'après l'extinction complète du sanscrit et de la culture hindoue en pays khmer. Et les traités généraux sur la matière ne manquent pas non plus: je vous citerai seulement les *Alphabets indiens* de Holte (en hollandais); comprend, outre ceux de l'Inde et de l'Archipel, ceux de l'Indochine), la *South-indian Palæography* de Burnell (en double édition) et la *Paléographie indienne* de Bühler (en allemand et en anglais), sans compter un assez grand nombre de travaux sur des points spéciaux, tels que ceux de Kern, de Hoernle, etc. Tout cela constitue un réseau dont quelques mailles sont sans doute à reprendre, mais qui, dans l'ensemble, est assez solide et assez serré pour qu'il ne soit plus possible de déplacer de six ou de sept siècles une inscription écrite dans l'un ou l'autre de ces alphabets.

Vous le faites pourtant et, apparemment pour me prémunir contre la tentation de traiter l'Indochine comme l'Inde propre, vous me renvoyez à l'exemple du Canada. Je ne vois vraiment pas ce que le Canada vient faire ici. D'abord, l'Inde n'a jamais colonisé l'Indochine comme la France de Louis XIV et de Louis XV a colonisé le Canada. Elle ne lui a imposé ni sa langue, ni son organisation sociale; elle lui a donné, directement ou indirectement, des religions et successivement deux langues religieuses restées toujours savantes (à peu près comme le latin au Canada); elle lui a donné en

outre quelques-unes de ses disciplines ou, pour me servir du terme hindou, quelques-uns de ses çâstras, entre autres son astronomie et, d'une façon plus complète et plus durable, son écriture ; tout cela importé par une très faible minorité d'aventuriers, de missionnaires, sans doute aussi de marchands, et dont il n'est resté que de pauvres débris, une fois que les rapports ont été coupés entre les deux pays.

Je suis donc, d'une part, suffisamment garanti contre le danger que vous me signalez. Et, d'autre part, comment voulez-vous que le fait que le Canada, à bien des égards, est resté archaïque en comparaison de la métropole, que le français, par exemple, qu'on y parle reflète encore celui du grand siècle, serve à expliquer le fait tout contraire que, selon vous, on constaterait au Cambodge, à savoir que l'écriture, pour ne parler que d'elle, — car le même fait se reproduirait encore pour d'autres éléments, pour les ères, pour les idées, pour le style des documents — y serait non pas en retard, mais en avance et de beaucoup sur le prototype hindou dont elle provient pourtant indubitablement ? Comment telle inscription, que vous placez au II<sup>e</sup> siècle et même avant, pourrait-elle être écrite en des caractères d'origine sûrement hindoue et reproduisant, sans la moindre altération, un type qui n'apparaît et n'a pu apparaître dans l'Inde que 5 ou 6 siècles plus tard ? Croyez-moi, c'est là une impasse — et il y en a d'autres et de plus graves — d'où toutes les formules de votre *hora royal* ne vous tireront pas.

Vous constatez, dites-vous, que les résultats auxquels nous arrivons de part et d'autre, sont très souvent approximativement d'accord pour les longitudes du soleil et de la lune, mais en grand désaccord pour tout le reste. A cela il n'y a rien d'étonnant, puisque l'astronomie khmère n'est que le prolongement de l'astronomie indienne et que, dans celle-ci, les données fondamentales donnant la marche du soleil et de la lune (le nombre de leurs révolutions dans un mahâyuga) sont les mêmes pour le soleil et, à peu de chose près, les mêmes pour la lune, dans tous les siddhântas, ceux-ci ne différant que par la manière de les appliquer. Il n'en est pas de même pour les planètes ; là il y a des divergences assez fortes entre les diverses autorités dès l'origine ; et, tout en ne changeant plus rien, à partir du moins d'une certaine époque difficile à préciser, aux textes consacrés, on n'a cessé, pour maintenir à peu près l'accord avec le ciel, de faire, par voie d'amendements, dans les commentaires, diverses corrections, entre autres celle qui est appelée *bija*, de date incertaine, mais en tout cas tardive. Comment et dans quel état ces données ont-elles été transportées en Indochine, et quels remaniements ont-elles pu y subir à la longue ? Je n'en sais rien et, malgré votre confiance imperturbable en votre calendrier khmer arrêté, dites-vous, *ne varietur* par les horas cambodgiens 634 ans av. J.-C., vous n'en savez pas plus que moi.

Dans votre brochure, je vois pourtant que, dans ce calendrier, la durée de l'année solaire hindoue a été légèrement modifiée (d'une demi-seconde environ en moins), puisqu'il faut 800 de ces années pour faire un nombre entier de jours, tandis qu'il en faut 1,030,000 (le quart du mahâyuga de 4,320,000 années) d'après les çâstras hindous. C'est une simplification. Avec quelques autres sans doute elle a permis de compter l'*ahargana* (la somme de jours), votre *harakoune* (1), à partir de 634 av. J.-C., au lieu

---

(1) Toute cette terminologie est sanscrite et a même, en bonne partie, passé par le pâli, ce qui n'est pas précisément une garantie d'antiquité pour les traités qui l'enseignent. Le nom même de vos astrologues est le sanscrit *horâ*, « astrologie », employé de travers et emprunté lui-même au grec *ῥῶν*, le même mot que notre « heure ».

de le compter depuis l'origine des immenses périodes hindoues. Et cette simplification peut avoir été faite n'importe où et n'importe quand ; cette ère de 634 av. J.-C. a été, comme l'ère kali dans l'Inde, établie par calcul rétrospectif et l'existence à un moment donné n'en implique nullement l'usage continu depuis l'origine. Si ces simplifications n'avaient pas été faites, vous pourriez tout aussi bien affirmer que le calendrier khmer a été établi une fois pour toutes le vendredi 17 février 3102 av. J.-C. à minuit de Lañká, point initial du Kaliyuga.

Quoi qu'il en soit, de tout cela devaient résulter d'inévitables divergences entre nos résultats. D'autres, d'après vous, proviendraient de nos façons de calculer, et, de cela, vous me permettez de douter. Autant que je puis en juger, vous employez pour la détermination du quantième et du jour de la semaine, un procédé qui revient à peu près à ce que nous appelons le calendrier lunaire perpétuel, et ce procédé, le seul bon d'après vous, vous me reprochez de le remplacer par un autre, qui serait détestable, de ne jamais parler, par exemple du jour Langsak, qui est pourtant le criterium essentiel.

Le calendrier lunaire perpétuel, les tables de M. Jacobi me le donnaient aussi ; je ne l'ai pas employé, parce que ces tables me permettaient de me servir d'un autre procédé tout aussi sûr, comportant même une approximation immédiate plus grande, et qui avait de plus l'avantage de me fournir une donnée pour le calcul ultérieur des planètes.

Il est vrai que dans votre brochure vous maltraitez fort ces pauvres tables : elles seraient faussées du seul fait d'être établies en vue de la date chrétienne, reproche que je ne comprends pas bien et qui me fait supposer que vous en parlez sans les connaître. Je ne comprends pas davantage un autre reproche que vous me faites, de m'être servi, pour les positions du soleil et de la lune et pour ce qui en dépend, de ces mêmes tables, légèrement éclectiques, il est vrai, mais, pour l'essentiel, basées sur le *Sūryasiddhānta*, et d'avoir ensuite calculé les planètes (pour lesquelles ces tables ne donnent rien) directement d'après le *Sūryasiddhānta* même. C'est à peu près comme si, devant me rendre d'un lieu dans un autre, vous me reprochiez d'avoir profité du chemin de fer pour une partie du trajet et d'avoir fait le reste à pied.

Sous ce rapport, j'ai donc la conscience en repos : les deux procédés sont tous deux bons et légitimes, à condition toutefois : 1° que l'instrument soit bon, et sous ce rapport, je ne pouvais que faire plein crédit à la compétence et à l'exactitude que tout le monde reconnaît à M. Jacobi ; 2° que l'instrument soit employé correctement : et là-dessus, je vous ai déjà fait ma confession. Je suis un médiocre calculateur. Poursuivre avec une attention sans défaillance un travail à la fois très long (des jours, des semaines parfois pour une seule date), très minutieux et presque entièrement machinal, n'a jamais été mon fait et l'est encore moins maintenant. J'admets donc parfaitement que je me sois parfois blousé, même dans le maniement relativement facile des tables, et, à plus forte raison, que je me sois plus d'une fois embrouillé dans le calcul des planètes d'après le schéma infiniment compliqué du *Sūryasiddhānta*. Pas même pour les positions moyennes, je n'avais alors de tables : rien qu'établir pour cela l'*ahargaṇa* d'une date, plus d'une douzaine d'opérations sur des nombres de 10 et 12 chiffres, est un exercice au cours duquel, quand on n'en a pas l'habitude, on finit par ne plus distinguer sa main droite de sa main gauche. Et la position moyenne une fois obtenue, il s'agit de traverser les multiples méandres qui conduisent à la position vraie. J'y ai mis tout le soin possible, mais quel miracle, si j'étais chaque fois arrivé au bout sans accroc !

Sous ces réserves, je crois donc que nos divergences ne sont pas dues à nos façons respectives de procéder. Mais il en doit venir certainement d'un côté dont vous ne parlez pas : nous ne travaillons pas sur la même année. Celle du comput indien est rigoureusement luni-solaire : la marche vraie du soleil et de la lune, ou ce qu'on donne comme tel, y détermine les intercalations et les annulations du jour et du mois. Votre année, au contraire, n'est plus luni-solaire qu'approximativement, puisque,

comme en Birmanie et au Siam. l'intercalation se fait toujours sur Āshāḍha, tandis que dans le comput indien elle peut, sauf une seule exception, tomber sur tous les mois de l'année.

Il n'est donc pas étonnant que nos résultats soient souvent en désaccord, non seulement entre eux, mais avec les données des inscriptions.

Seulement, dans ce dernier cas, j'avoue que je n'ai pas la vraie clef, avoué que, d'après l'expérience acquise depuis, j'aurais dû faire plus souvent. Vous au contraire, sûr de l'infaillible efficacité pour tous les temps des formules de votre hora, vous promenez la date à travers vos trois ères et, si vous ne réussissez pas à l'accrocher à l'une d'elles, vous déclarez simplement que le document est à revoir, sans que le nombre de fois où vous êtes obligé de faire cette déclaration vous effraie. Là-dessus, je vous ferai simplement observer que les rédacteurs de ces inscriptions étaient des hommes tout imbus des disciplines hindoues, dans l'entière dépendance des çāstras sanscrits, où ne figure nulle part, que je sache, un pareil système d'intercalation.

Je termine cette lettre déjà trop longue par quelques rectifications que je dois faire à votre brochure.

Dès la première date que vous examinez, p. 18, à propos du mot *koça*, vous m'accusez d'avoir arbitrairement, simplement parce que cela était à ma convenance, changé un 6 en un 3. Si seulement vous vous étiez d'abord donné la peine de vous informer un peu ! *Koça* n'est pas connu comme expression numérique ; il ne figure comme tel dans aucun lexique, dans aucune des listes qu'on a dressées de ces expressions, listes déjà assez nombreuses et qui d'ailleurs sont toutes incomplètes, chacun étant libre d'employer ainsi le premier mot venu, à la seule condition, sous peine de n'être pas compris, que le mot désigne un objet faisant partie de quelque groupe plus ou moins connu. Or il n'y a pas de groupe semblable de 6 *koças* ; mais il y en a un de 3, les 3 *koças* ou « enveloppes » du Vedānta, et c'est à la valeur 3 que Bergaigne, comme ferait tout sanscritiste, a certainement dû songer d'abord. La valeur 6 qu'il a préférée n'en restait pas moins fort possible ; car il l'avait très ingénieusement dégagée de trois inscriptions solidaires, où le mot paraît bien avoir ce sens, et d'autre part les attributions de ces valeurs numériques sont parfois bien bizarres et tirées par les cheveux. Dans ces conditions ne devais-je pas, après avoir échoué avec 6, essayer aussi 3 ? Il n'y a eu là, de ma part, ni fantaisie, ni falsification, pour parler plus franchement. Quant à la discussion de la date que, maintenant, je ne rédigerai plus de même, je suis obligé de la remettre à plus tard, quand j'aurai le texte en main.

Vous me faites un reproche tout semblable et tout aussi peu mérité à la page 49, à propos du mot *yāmya*, je crois. Bergaigne l'avait traduit par « le jour des jumeaux », donc soit « le jour des Açvins », ce qui n'apprend rien, soit le 2<sup>e</sup> jour, ce qui est impossible. J'ai donc honnêtement examiné tous les sens que le mot pouvait avoir ici, je n'en ai inventé aucun, et si, finalement, après avoir exposé le pour et le contre, j'ai opté pour celui qui, à tort ou à raison, m'a paru donner une vérification, où est la faute ? Avez-vous le droit de dire que je rejette purement et simplement *ce qui est indiqué* dans le texte original ? Mais rien n'est indiqué par le texte original, qui vous laisse le choix entre une demi-douzaine d'interprétations.

Je ne relève pas quelques autres imputations que je ne puis pas vérifier ici, comme 963 changé en 969 (p. 62) ou le 2<sup>e</sup> jour devenu le 1<sup>er</sup> (p. 70). Y a-t-il faute d'impression, étourderie, malentendu ? Je le saurai quand j'aurai le texte à ma disposition. Mais je dois dire quelques mots sur le *Vanija* (p. 29 et 72), qui tantôt disparaît, tantôt se change en Mars. La chose est pourtant bien simple, et si vous aviez la moindre connaissance du sanscrit, vous l'auriez compris par ma note, que vous résumez ; mais absolument de travers. Il y a deux mots d'origine et de forme différente, *Vanija* « le Marchand », qui est un *karāṇa*, et *Avanija* « Né de la terre », Mars, mais qui deviennent tout à fait semblables, quand le second, comme cela doit être le cas ici, vient après un

mot terminé en *o* ou en *e*, position où son *a* initial s'élide. Le choix était donc libre, et si, dans une deuxième traduction faite quelque temps après la première, j'ai cru devoir le faire autrement, je n'avais qu'à le signaler en note. C'est ce que j'ai fait : est-ce ma faute si vous n'y avez rien compris ?

Ailleurs encore (page 79) vous opposez l'une à l'autre comme gravement différentes deux rédactions qui disent pourtant la même chose. « L'horoscope de l'Ecrevisse » n'est pas une donnée nouvelle ; c'est l'exact équivalent de « le Cancer à l'horizon », sous une forme non moins littérale et plus compréhensible au commun des lecteurs ; et si « le Chien » est remplacé par des points, c'est que le mot ainsi traduit par Bergaigne est à peu près inusité et, de plus, de lecture très douteuse. Tout cela, à en juger par vos extraits, doit avoir été dit autant que cela en valait la peine. Vous n'en prononcez pas moins : « Les modifications sont faites dans le but de... ». Il peut, il doit y avoir des erreurs dans mes vérifications ; il n'y a point de trucage, de « modifications faites dans le but de... »

Il y a pourtant, dans cette deuxième rédaction, un changement de plus de portée : elle tranche, pour le *lithi* et le jour civil, une alternative que la première laissait ouverte. Le cas se présente un peu partout, entre autres pour la date de XXVI (à votre page 81) et, à en juger par l'extrait que vous donnez en cet endroit, je dois m'en être expliqué à fond, là ou quelque part ailleurs. Comme pourtant vous ne paraissez pas m'avoir bien compris, puisque vous me reprochez quelque part (je ne retrouve pas l'endroit et je suis pressé) de prendre le *lithi* pour le jour civil, je reviens sur la question. Sauf des cas très rares (et alors il y a indication formelle du contraire), le quantième, dans une date luni-solaire se rapporte toujours au *lithi*, qui, contrairement à ce que vous dites p. 22, est ainsi spécifié, même quand le mot est sous-entendu. Le quantième est en effet au féminin, parce que le *lithi*, bien que de deux genres, est en général au féminin (les mots désignant le jour civil sont au contraire du masculin ou du neutre) et il détermine le quantième du jour civil dans lequel le *lithi* finit. De plus, en règle générale, surtout dans les dates exprimées laconiquement, le jour civil ainsi déterminé est le jour de la date, ce jour n'eût-il de commun qu'une minute ou deux avec le *lithi*, qui peut appartenir presque en entier au jour civil précédent. Ainsi (je reproduis le sens, non la teneur, que je n'ai pas sous la main, de XXVI, p. 81 de la brochure) *vaiçākhaçukte saptamyām gurau*, littéralement : « dans la [quinzaine] claire de *vaiçākha*, le septième [lithi], le jeudi », signifie suivant l'interprétation ordinaire : le 7<sup>e</sup> jour civil de *Vaiçākha* clair, le jeudi. Mais dans les dates exprimées simplement, comme plusieurs des nôtres et entre autres celle de XXVI, il se peut fort bien que les expressions soient à prendre à la lettre. De là, une alternative à examiner dans chaque cas et que, d'après l'expérience acquise depuis, je ne trancherais plus toujours dans le même sens.

Je ne veux pas quitter le *lithi*, sans m'accuser d'une abominable bourde, que vous avez bien fait de relever p. 22, quand j'ai dit que le *lithi* était l'espace de temps que la lune met à parcourir un *nakshatra*. C'est une très laide approximation substituée à un terme très précis, et vous lui faites trop d'honneur en la réfutant : il suffisait de l'écraser net. Croyez pourtant que je sais fort bien que le *lithi* est l'espace de temps pendant lequel la distance du soleil et de la lune s'accroît de 12° ; j'ai eu trop souvent, ayant la place du soleil, à chercher celle de la lune à l'aide du *lithi*, pour l'ignorer, et il a fallu que je fusse bien énervé pour mettre ici le *nakshatra*.

Je fais en général peu d'hypothèses, et je vous trouve bien sévère pour celle que je risque sur *umāhni*, *ushāhni* (p. 41 et 78). Est-ce même bien une hypothèse ? C'est un essai d'interprétation, somme toute possible, à propos d'une conjecture également possible, et je voudrais bien voir celui qui se tirerait de ces documents, d'un déchiffrement parfois si douteux sans faire des conjectures. En tout cas, hypothèse ou non, elle n'est pas de la force de celle que vous faites vous-même dans votre première

brochure, où vous proposez de prendre le *nakshatra* par opposition : ne serait-ce pas comme si, ayant un rendez-vous pour midi, on se demandait s'il ne faut pas entendre minuit ? En tout cas aussi, les suppositions que je suis amené à faire sont toujours données comme telles, sous toutes réserves, et vous n'êtes pas toujours aussi circonspect. C'est ainsi que (p. 56) vous soupçonnez d'abord, mais affirmez ensuite que *çuci* désigne *Āshāḍha* quand il est doublé par intercalation, quand il y a un *Prathamāshāḍha* « premier *Āshāḍha* » et un *Dvitiyāshāḍha* « deuxième *Āshāḍha* » ; et notez bien que, comme pour *çaka* et *çakarāja*, vous chassez ici sur le terrain sanscrit qui évidemment n'est pas le vôtre. Pour *çuci*, les faits sont tout autres. Comme tous les mois hindous, *Jyaishtha* et *Āshāḍha* ont deux noms : l'un s'appelle *Çakra* et l'autre *Çuci*. Mais *çakra* et *çuci* sont synonymes ; ils signifient tous deux « brillant » et, soit pour cette raison, soit pour raison métrique, ils s'emploient parfois l'un pour l'autre ; on n'est donc jamais bien sûr duquel des deux mois il s'agit, et l'intercalation n'intervient ici pour rien. Notez que, dans le comput indien, *Āshāḍha* n'a pas du tout le privilège d'être intercalaire.

Comme un défaut général de méthode, vous m'avez déjà fait un grief de m'être servi des tables de M. Jacobi ; vous m'en faites un autre de parler constamment de l'année révolue quand le texte ne la spécifie pas. Sous ce reproche, je ne puis voir qu'un malentendu, auquel je croyais pourtant avoir paré. Nous comptons par années courantes : 1910 étant la 1910<sup>e</sup> de l'ère. Les Hindous généralement (dans leurs traités d'astronomie, toujours) comptent par années révolues ; la première année de l'ère est l'année 0, et c'est un lien commun de dire que, pour avoir les deux années chrétiennes (courantes) correspondantes il faut ajouter 78-79 au chiffre d'une année *çaka* ainsi comptée, ou bien 79-80, s'il s'agit, cas plus rare, d'une année *çaka* commençant en *Kārttika*. Mais il arrive aussi aux Hindous, dans le Sud notamment, de compter comme nous, par années courantes, et alors les années chrétiennes correspondantes s'obtiennent en ajoutant au millésime *çaka* 77-78. Ce sont là des équations établies par de nombreux synchronismes entre des années *çaka* et celles d'autres ères indiennes ou des années à nous, et entre les années *çaka* de régions différentes de l'Inde. Dans les textes, la nature de l'année est parfois indiquée par un adjectif, *varṭamāna* pour l'année courante, *gata* ou quelque autre pour l'année révolue ; mais la plupart du temps, il n'y a aucune indication.

Et c'est le premier usage, celui de l'année révolue, qui prévaut, je dirai même qui est général dans nos inscriptions, et qui s'est maintenu au Cambodge jusqu'à nos jours. Encore maintenant, les Cambodgiens, sans s'en douter, comptent par années révolues, et vous en faites autant pour leurs années, comme le fait voir la liste de leurs ères que vous donnez p. I. Le reproche que vous me faites, et qui serait grave s'il était justifié, de changer ainsi le millésime des années des documents, porte donc à faux. Il est vrai que, à côté du chiffre du texte qui est celui de l'année révolue, je donne celui de l'année courante qui, naturellement, est en avance d'une unité ; pour une année (révolue) 540 par exemple, j'avertis qu'en comptant comme nous, cette année est la 541<sup>e</sup> de l'ère ; et si je le fais, c'est qu'à l'époque de la publication de ces inscriptions, dans beaucoup de livres, l'équation de l'année *çaka* était chiffrée, non pas 78-79, mais 77-78. Et aujourd'hui encore, la précaution n'est peut-être pas entièrement inutile.

Enfin, un dernier grief général que vous élevez contre moi est celui de mes « tâtonnements ». Je me livre, dites-vous, à tous les tours de passe-passe pour ramener, *per fas et nefas*, ces dates à l'ère de 78 A. D. Ce n'est pas tout à fait cela ; mais les tâtonnements sont incontestables. Ils ont été même plus nombreux que vous ne vous en doutez. Plus d'une fois j'ai été amené à essayer aussi des années commençant en *Kārttika* ou, comme nous disons, *kārttikādis*, et je ne suis pas encore complètement revenu du soupçon qu'il pourrait bien y avoir eu au Cambodge des années de cette sorte. Les

numéros d'ordre des mois khmers — je les tiens de vous et je vous en suis reconnaissant — où Margaçira est marqué 1, semblent provenir d'une année semblable : quand on était, par exemple, au 12<sup>e</sup> jour de ce mois, on était à 1 mois 12 jours du commencement d'une année kârttikâdi, et on aurait marqué cela par mois 1, jour 12, comptant par mois écoulés, comme on comptait par années écoulées. Quoi qu'il en soit, j'ai tâonné, beaucoup tâonné, et pas pour mon plaisir, je vous en réponds. Mais que voulez-vous ? Les textes me disaient *çaka*, *çakarâja*, et il fallait bien faire de mon mieux, essayer de vérifier et de justifier leurs dires. Tout ce que je puis vous assurer, c'est que je n'ai jamais essayé de les fausser. Vous qui avez foi en votre calendrier khmer qui n'a jamais varié depuis 25 siècles, vous ne tâonnez pas ; mais vous faites pis : vous jonglez avec vos ères au défi de toute possibilité. Et voyez ce que vous obtenez : une année çaka de 4 A. D., une autre de 39 av. J. -C., plus d'un siècle avant qu'il y ait eu dans l'Inde un royaume çaka et, par conséquent, une ère çaka. Et pour croire cela, il nous faudra admettre, comme vous, que *çaka* et *çakarâja* sont des mots khmers signifiant « ère », qui dans l'Inde seraient devenus les noms d'un peuple et du roi de ce peuple. Vous vous demandez, après un de ces beaux résultats, ce que les épigraphistes en feront. Ils n'en feront rien du tout ; ils les tiendront, comme vous faites d'un des miens, pour non-avenus, et ils ne seront pas les seuls à faire ainsi.

L'ère çaka, née dans l'Ouest de l'Inde et dont l'usage épigraphique ne s'est guère répandu au delà, est restée longtemps anonyme. Elle a dû sa grande fortune aux astronomes, qui l'ont adoptée de bonne heure à côté de l'ère kali, sans doute parce qu'elle était en usage dans le Mâtva, à Oujjain, le siège d'une de leurs plus florissantes écoles et par où passe le premier méridien hindou. C'est de là, par leurs manuels, qu'elle a été portée au dehors, dans l'Archipel, dans l'Indochine, et ce n'est que dans ces pays, où l'on ne savait rien des Çakas ni d'un Çakarâja, que ces mots usités constamment dans les manuels des faiseurs de calendriers ont pu peu à peu prendre le sens d'« ère », d'abord d'une certaine ère, et finalement d'ère en général. Mais tant que le sanscrit a été cultivé au Cambodge, la langue a dû conserver le souvenir de la vraie signification de ces mots, de *çakarâja* surtout, et, dans les inscriptions rédigées en cette langue savante, ils ne peuvent se rapporter qu'à l'ère de 78 A. D. Ce sont là des faits que vos prétendues démonstrations ne renverseront pas et qui, appuyés de beaucoup d'autres, se retourneront toujours contre qui les niera. Une autre question est celle de l'époque à laquelle peut remonter ce calendrier khmer dont vous vous servez et qui n'est plus, à bien des égards, le calendrier hindou, bien qu'il en ait retenu les données fondamentales et la nomenclature. Bien ancien, il ne saurait l'être ; l'ère moderne, le *culla çakarâj*, qui se répercute en Birmanie et au Siam, fournira-t-elle une limite inférieure extrême, et un astronome bien imbu de l'esprit de critique historique, pourra-t-il, quand les textes seront publiés, nous donner là-dessus quelques lumières ? Puisse votre *Astronomie Cambodgienne*, dont vous annoncez la publication prochaine, y aider ! Pour le présent, toute spéculation à ce sujet serait vaine.

En résumé, je ne prétends nullement posséder la clef exacte qu'il faudrait pour traiter d'une manière tout à fait satisfaisante la vérification des dates de ces inscriptions sanscrites ; mais je soutiens que vous ne la possédez pas non plus, et qu'en essayant d'appliquer celle que vous déclarez infallible, sans tenir aucun compte des vraisemblances et certitudes historiques, vous faites fausse route.

Veuillez excuser cette trop longue lettre, et croyez, Monsieur, à mes sentiments d'estime et de vrai dévouement.

# DOCUMENTS ADMINISTRATIFS.

6 avril 1916.

## ARRÊTÉ NOMMANT DES CORRESPONDANTS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT. (*J. O.*, 12 avril 1916, p. 571.)

Le Gouverneur général de l'Indochine, Grand officier de la Légion d'honneur,

Vu les décrets du 20 octobre 1911 portant fixation des pouvoirs du Gouverneur général et organisation financière et administrative de l'Indochine ;

Vu le décret du 26 février 1901 portant organisation de l'École française d'Extrême-Orient ;

Vu l'arrêté du 10 mars 1902 instituant des correspondants et des correspondants délégués de l'École française d'Extrême-Orient, modifié par l'arrêté du 2 février 1905 ;

Vu les arrêtés du 14 mars et du 27 avril 1910, et du 28 mai 1912 ;

Sur la proposition du Directeur p. i. de l'École française d'Extrême-Orient,

### ARRÊTE :

Art. 1. — Sont nommés correspondants délégués de l'École française d'Extrême-Orient pour une période de trois ans à compter de la date de la signature du présent arrêté :

MM. L. CADIÈRE, missionnaire en Annam ;

E. M. DURAND, missionnaire en Annam ;

G. MASPERO, administrateur des Services Civils de l'Indochine.

Art. 2. — Sont nommés correspondants de ladite école pour la même période.

MM. J. BEAUVAIS, consul de France ;

A. BONIFACY, lieutenant-colonel d'Infanterie coloniale ;

G. BOUILLARD, ingénieur-conseil des chemins de fer chinois à Pékin ;

A. CHÉON, administrateur des Services Civils en retraite ;

DAMBONG RACHANUPHAP (S. A. R. le Prince), ministre de S. M. le Roi de Siam ;

R. DELOUSTAL, interprète en chef du Service judiciaire ;

Ch. DUROISSELLE, directeur adjoint du Service Archéologique de Birmanie ;

Ph. EBERHARDT, docteur ès-sciences, précepteur de S. M. l'Empereur d'Annam ;

E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, commandant d'Infanterie coloniale en retraite ;

- MM. M. MEILLIER, administrateur des Services Civils, commissaire du Gouvernement à Luang-Prabang ;  
R. ORBAND, administrateur des Services Civils en Annam ;  
P. PETITHUGUENIN, premier interprète hors cadres, directeur de l'Accise des spiritueux à Bangkok ;  
J. PRZYLUKI, administrateur des Services Civils de l'Indochine, chargé de cours à l'Ecole des Langues orientales vivantes ;  
J. Ph. VOGEL, professeur de sanscrit à l'Université de Leide.

Art. 3. — Le Directeur p. i. de l'Ecole française d'Extrême-Orient est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Hanoi, le 6 avril 1916.

E. ROUME.

24 mai 1916.

Arrêté détachant à l'Ecole française d'Extrême-Orient M. Henri MARCHAL, inspecteur des Bâtiments civils en Cochinchine, pour remplir par intérim les fonctions de conservateur du groupe d'Angkor, en remplacement de M. Commaille, décédé. (J. O., 27 mai 1916, p. 911.)

19 juin 1916

CIRCULAIRE RELATIVE A LA DÉCOUVERTE D'OBJETS OFFRANT UN INTÉRÊT ARTISTIQUE OU ARCHÉOLOGIQUE. (J. O., 24 juin 1916, p. 1064.)

Le Gouverneur général p. i. de l'Indochine à Messieurs les Chefs des Administrations locales.

Mon attention a été attirée récemment sur quelques faits ayant abouti ou pouvant aboutir à la disparition d'objets possédant une valeur artistique ou archéologique et présentant un sérieux intérêt pour la connaissance et l'histoire de la civilisation indochinoise.

Je vous prie à ce propos de bien vouloir rappeler au personnel, tant européen qu'indigène, placé sous votre autorité, les dispositions édictées par l'arrêté du 9 mars 1900 en vue d'assurer la conservation du trésor artistique et archéologique du pays et notamment les articles 16, 17 et 18 ci-après :

« Article 16. — Lorsque, par suite de fouilles, de travaux ou de faits quelconques, on aura découvert des monuments, des ruines, des inscriptions ou des objets pouvant intéresser l'archéologie, l'histoire ou l'art, sur des terrains appartenant au domaine public, au domaine colonial, local, provincial, ou municipal, l'autorité communale devra assurer la conservation provisoire des objets découverts et aviser immédiatement l'Administrateur chef de la province des mesures qui auront été prises.

« L'Administrateur en référera, dans le plus bref délai, au Gouverneur général, qui statuera sur les mesures définitives à prendre.

« Si la découverte a eu lieu sur le terrain d'un particulier, il sera procédé de même, et le Gouverneur général pourra, sur le rapport du Directeur de l'École française d'Extrême-Orient et après avis de la Commission permanente du Conseil supérieur de l'Indochine, poursuivre l'expropriation dudit terrain, en tout ou en partie, pour cause d'utilité publique.

« Article 17. — La propriété des objets d'art ou d'archéologie, édifices, bas-reliefs, statues, médailles, vases, colonnes, inscriptions, qui pourraient exister sur ou dans le sol des immeubles faisant partie du domaine national en Indochine ou concédés par le Gouvernement à des particuliers, est réservée au domaine.

« Article 18. — Tout fonctionnaire public qui, à l'occasion de ses fonctions, découvrira ou recevra un objet susceptible d'être classé comme monument historique, devra en aviser immédiatement le Gouverneur général qui statuera sur la destination de cet objet, suivant les règles qui précèdent »

J'insiste en particulier sur la nécessité qu'il y a de me signaler aussitôt que possible toute découverte ou trouvaille d'objets offrant un intérêt artistique ou archéologique, afin de me permettre de les faire examiner par le service compétent, et d'en éviter la dispersion dans des collections particulières ou l'exportation, au cas où ces objets seraient reconnus nécessaires ou utiles aux études historiques et archéologiques sur l'Indochine.

E. CHARLES.

9 septembre 1916

## RAPPORT AU CONSEIL DE GOUVERNEMENT SUR LA SITUATION ET LES TRAVAUX DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT PENDANT L'ANNÉE 1915-1916.

*Personnel.* — M. Cl. E. MAITRE, directeur titulaire, ayant été toute cette année encore retenu en France par les obligations que lui a imposées la mobilisation, M. L. FINOT a continué de remplir les fonctions de directeur p. i.

Un nouveau deuil, bien inattendu et particulièrement cruel, a frappé l'École française : M. J. COMMAILLE, conservateur du groupe d'Angkor, a été assassiné par des malfaiteurs le 29 avril, au moment où il se rendait à ses chantiers pour y effectuer le paiement hebdomadaire de ses ouvriers. Il remplissait ses fonctions depuis 1908, date de la création du poste de conservateur d'Angkor. Tous ceux qui ont visité ces monuments ont pu constater avec quelle ardeur et quel dévouement il se consacrait à ses travaux que le climat et une installation assez sommaire rendaient parfois très pénibles. L'œuvre accomplie par lui au cours de ces huit années est de premier ordre, et de toutes parts hommage lui a été rendu. La perte d'un collaborateur aussi précieux n'en est que plus vivement ressentie, par l'École française et par tous ceux qui s'intéressent à l'archéologie khmère.

Dans les circonstances actuelles, il n'a pas paru possible de lui donner immédiatement un successeur titulaire. D'autre part, il eût été très regrettable d'ajourner jusqu'après la fin des hostilités la continuation des travaux d'Angkor. Après accord avec M. l'Inspecteur général des Travaux publics et M. le Directeur des Travaux publics en Cochinchine, M. H. MARCHAL, inspecteur des Bâtiments civils en Cochinchine,

a été, par arrêté du 24 mai 1916, détaché à l'École française d'Extrême-Orient pour remplir par intérim les fonctions de conservateur d'Angkor. Il a pris son service dans le courant du mois de juillet.

M. AUROUSSEAU, nommé sergent d'infanterie coloniale, a été chargé de conduire en France un groupe de volontaires annamites : il est parti le 7 septembre.

Aucun autre changement n'est intervenu dans le personnel de l'École française, qui reste toujours fort réduit, la guerre empêchant la nomination de nouveaux pensionnaires. Sur la proposition du Directeur de l'École, et dans le but d'arriver, suivant l'exemple donné par d'autres colonies, à la constitution des archives générales de l'Indochine, M. le Gouverneur général a demandé à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres de proposer pour l'une des bourses disponibles un archiviste paléographe. L'Académie a admis avec empressement le principe de cette attribution ; mais elle laisse prévoir qu'il lui sera difficile de présenter avant la fin des hostilités un candidat qualifié pour ces fonctions.

*Travaux divers.* — M. L. Finot, Directeur p. i., a dirigé l'impression du premier volume du Catalogue de la Bibliothèque de l'École et donné au Bulletin le complément de ses *Notes d'Épigraphie indochinoise*. Au mois d'avril, il est parti pour le Cambodge dans le but d'y faire une tournée archéologique et d'étudier en particulier les importantes ruines de Sambor Prei Kuk et de Prañ Vihear. Malheureusement les circonstances n'étant pas favorables à un voyage dans la région Nord du Cambodge, il n'a pu exécuter que la première partie du plan qu'il s'était proposé et a dû remettre l'autre à une époque ultérieure. Au mois de juillet, il s'est rendu à Angkor pour examiner les travaux et installer dans ses fonctions M. Marchal, conservateur p. i.

M. PARMENTIER, chef du Service archéologique, a rédigé l'*Inventaire descriptif des monuments du Laos* qu'il avait préparé dans sa tournée de 1912. Au Tonkin, il a fait un relevé complet d'un des plus beaux spécimens de l'architecture annamite : le *dinh* de Đnh-bàng, dans la province de Bắc-ninh. Il a fouillé un très ancien tombeau d'origine chinoise découvert à Quảng-yèn, où a été trouvé un mobilier funéraire en terre cuite blanche d'un grand intérêt. Après une tournée archéologique dans les provinces de Thanh-hoà et de Vinh, il s'est rendu au Cambodge où il a accompagné le Directeur p. i. dans sa visite des ruines de Sambor Prei Kuk. A Angkor, il a procédé à la réouverture des chantiers et assisté de son expérience M. Marchal dans ses débuts de conservateur p. i. De retour à Phnom-penh, il a entrepris une réinstallation complète du Musée Khmer, nécessitée par l'encombrement de ce dépôt. Il a préparé en même temps diverses études qui seront publiées dans le *Bulletin*. Le second volume de son *Inventaire des monuments chams de l'Annam* paraîtra vraisemblablement avant la fin de l'année.

M. COMMAILLE avait achevé en grande partie le dégagement du Baphuon et le dessouchement de la Terrasse des Éléphants, lorsque sa mort a nécessité le licenciement des chantiers. Les travaux ont été repris en juillet au point où il les avait laissés. M. Marchal a commencé en outre le dégagement du Phimeanakas ; il a reconnu que la base du monument s'enfonçait assez profondément au-dessous du sol actuel, et découvert, au cours des sondages faits à cette occasion, une stèle intéressante datant du XII<sup>e</sup> siècle. Enfin il a entrepris la tâche urgente et essentielle d'étayer toutes les parties des monuments qui menacent ruine.

M. H. MASPERO, mobilisé, n'a pu donner à l'École qu'une collaboration fort réduite. Néanmoins il a continué à s'occuper principalement de travaux intéressant l'œuvre commune : classement et développement des fonds chinois et annamite, celui-ci demandant un soin particulier, vu la rareté des ouvrages imprimés, et de notre collection d'estampages. Il a poursuivi également d'intéressantes recherches sur l'histoire annamite dont quelques résultats paraîtront dans le *Bulletin*.

M. G. CÆDÈS a continué ses recherches sur les sources indigènes de l'histoire du Cambodge et du Siam. Il prépare la publication des inscriptions inédites du Musée de Phnom-penh. Son séjour dans cette ville lui a permis d'enrichir la section cambodgienne du Musée de Hanoi par de très heureuses acquisitions. Il a surveillé la copie de plusieurs manuscrits destinés à la Bibliothèque de l'École. Enfin il prend une part active aux travaux de la Commission chargée d'établir le dictionnaire officiel de la langue khmère.

M. AUROUSSEAU a dû, tout en étant mobilisé, assurer les fonctions de secrétaire-comptable pendant l'absence de M. Peri. Depuis le retour de celui-ci, il a été envoyé hors de Hanoi ; et bien qu'il ait profité des instants de liberté que lui laissait son service pour continuer les divers travaux qu'il avait entrepris précédemment, sa collaboration s'est nécessairement ressentie de ses obligations militaires.

M. N. PERI, revenant du Japon est rentré en Indochine le 15 janvier. Bien qu'une longue maladie lui ait rendu tout travail à peu près impossible et l'ait empêché de poursuivre les recherches qu'il se proposait de faire pendant la durée de sa mission, celle-ci n'a cependant pas été infructueuse. Il a pu rapporter quelques pièces intéressantes destinées au Musée et un assez grand nombre d'importantes publications japonaises récentes, qui accroissent notablement notre fonds japonais.

*Collaborateurs.* — Les correspondants délégués et correspondants de l'École française d'Extrême-Orient étant arrivés au terme de leur mandat, une nouvelle liste comprenant la plupart des anciens correspondants et quelques nouveaux collaborateurs a été dressée, et un arrêté pris le 6 avril 1916 leur a conféré à nouveau ces titres.

Le P. CADIÈRE a donné dans le *Bulletin* un mémoire sur l'*Anthropologie annamite* et M. le colonel BONIFACY une étude sur une fête agraire des Tay du Tonkin.

M. G. CORDIER, directeur des écoles françaises de Yunnan-fou, nous a remis une description du Musée de cette ville, et M. le D<sup>r</sup> PANNETIER une collection de proverbes cambodgiens recueillis et traduits par lui ; ces deux articles ont également paru dans le *Bulletin*. D'autre part, le P. SAYINA nous a cédé le manuscrit de son Dictionnaire miao-tseu ; le P. KEMLIN nous a envoyé la suite de ses intéressantes études sur les Rongao, et le P. CADIÈRE deux études de religion populaire annamite.

Le P. H. de PIREY a exécuté pour le compte de l'École et d'après les instructions de M. Parmentier, plusieurs fouilles dans la province de Quảng-tri (Annam). Celle de Truong-xá a révélé l'existence de trois sanctuaires qui semblent dater du IX<sup>e</sup> ou du X<sup>e</sup> siècle. Celle de Nhan-biêu, qui est en cours, a déjà permis de retrouver la plus grande partie de la décoration en pierre du temple et surtout l'idole principale, un Vishnou debout, d'une exécution très soignée. Enfin une troisième fouille, proposée par le village lui-même, va être entreprise à Bich-la.

Les circonstances n'ont pas permis à la Commission des Antiquités du Tonkin de déployer toute son activité. Néanmoins un certain nombre de monuments ont été l'objet d'une étude préparatoire, et sous peu un projet d'arrêté les classant comme

monuments historiques pourra être présenté à la signature de M. le Gouverneur général. La Commission est intervenue utilement pour attirer l'attention de l'administration sur les mesures à prendre pour préserver le Văn-miêu de Hanoi.

*Publications.* — La guerre a singulièrement ralenti les travaux d'imprimerie en France ; c'est à cette cause qu'il faut attribuer le retard qu'ont subi les volumes de nos « Publications » actuellement sous presse. Il y a lieu d'espérer pourtant que le deuxième volume de l'*Inventaire des monuments chams de l'Annam* de M. H. Parmentier pourra paraître avant la fin de l'année, et qu'il sera suivi à un court intervalle du deuxième volume de l'*Art gréco-bouddhique du Gandhâra* de M. A. Foucher.

Le *Bulletin* a continué à paraître avec un retard qu'explique suffisamment la réduction du personnel de l'Ecole française, retard qui sera vraisemblablement regagné en grande partie au cours de l'année prochaine, grâce aux mesures qui ont été prises dans ce but.

D'autre part, le premier volume de l'*Inventaire alphabétique de la Bibliothèque, fonds européen*, a paru et le second est en cours d'impression.

*Bibliothèque.* — En dépit des circonstances qui enraient considérablement la production scientifique, l'accroissement de la Bibliothèque a été assez important. Plusieurs publications périodiques du fonds européen ont été complétées en totalité ou en partie ; en outre, ce fonds a reçu environ 400 volumes nouveaux. Le fonds annamite s'est augmenté de 182 ouvrages formant 906 fascicules ; 36 ouvrages comprenant un total de 1198 fascicules sont entrés au fonds chinois. Au fonds japonais se sont ajoutés 51 ouvrages donnant un total de 179 volumes et de nombreux fascicules de périodiques complétant des collections, rapportés par M. Peri.

*Musée.* — Le Musée s'est enrichi d'un certain nombre d'objets, dont les principaux sont : une importante collection d'objets de métal et de porcelaines envoyés du Cambodge par M. Cœdès ; une paire de grands vases funéraire des Song et une statuette funéraire des T'ang, lion ailé en terre cuite, rapportés par M. Peri ; une grande statue japonaise d'Amitâbha en bois doré, datant du XII<sup>e</sup> siècle ; deux statuettes chames en pierre, données au Musée par M<sup>me</sup> Clément ; trois statuettes de bronze trouvées dans la province de Quàng-trị par le P. de Pirey ; trois figurines repoussées sur plaque d'or, provenant d'Angkor, données par M. de Kératry ; une grande peinture chinoise représentant Samantabhadra, donnée par M. Holbé ; quelques belles incrustations siamoises envoyées par M. Lefèvre-Pontalis, ministre de France à Bangkok ; plusieurs terres cuites de Bát-tràng, Thô-hà, Phù-lãng (province de Bắc-ninh), d'autres d'origine encore inconnue, etc. Il faut faire mention spéciale de l'important mobilier funéraire en terre cuite trouvé dans un tombeau à trois chambres découvert à Quàng-yên.

D'autre part, des travaux de réfection de digues, de routes, ou entrepris par des particuliers en divers lieux des environs de Hanoi, ont mis au jour de grandes quantités de briques ornées ou vernissées, de terres cuites, de porcelaines anciennes, dont les meilleurs spécimens sont entrés au Musée.

Les travaux du Musée cham de Tourane ont été terminés, et à son retour du Cambodge, M. Parmentier doit s'occuper d'y faire placer et d'y classer les objets

jusqu'à présent déposés au jardin public de cette ville, d'autres laissés en diverses résidences, et les statues qu'ont mises au jour les fouilles du P. de Pirey.

Le Musée de Phnom-penh s'est enrichi de quelques linteaux et sculptures remarquables, notamment d'une belle statue de Harihara provenant de Prasat Andet (province de Kompong-thom) et de deux petits Buddhas de pierre trouvés à Trà-vinh (Cochinchine), qui ont un caractère hindou très prononcé. La réinstallation exécutée par M. Parmentier permettra de mettre en valeur les diverses œuvres et d'exposer divers objets qui n'avaient pu l'être jusqu'ici.

**6 décembre 1916**

Arrêté chargeant M. George Cœdès, professeur à l'École française d'Extrême-Orient, d'une mission d'études au Siam. (*J. O.*, 9 décembre 1916, p. 1909.)

# INDEX ANALYTIQUE.

Les chiffres romains renvoient au numéro, les chiffres arabes à la page.

Les noms des auteurs d'articles originaux sont en PETITES CAPITALES, et les titres de leurs articles en *italique*. Les noms des auteurs d'ouvrages ou d'articles dont il a été rendu compte sont en *italique*.

Açoka. Une nouvelle inscription d' —, v. *Krishna Sastri*.

An-duong. — et l'ongle d'or d'une tortue fée, I, 53. Une réplique de la légende d' — dans l'histoire officielle de l'Annam, I, 6-19.

Angleterre. Chronique, v, 103. — Création d'une école de langues orientales en —, v, 103. Monuments anglais de l'Inde, v. Archéologie.

Añkor. Travaux exécutés à —, v, 99-102; v. MARCHAL.

Annales. — siamoises. III, 4-7. La biographie de Triêu Quang-phuc d'après les — annamites, I, 6-9.

Annam. Chronique, v, 96-98. — Le culte de Wei-t'o en —, III, 54-56. Etudes critiques d'histoire d' —, v. MASPERO (Henri). La géographie politique du Tonkin d'après l' — chi-luoc, I, 42-44. Les marchands européens en — au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, v. *Maybon*. Mots annamites d'origine chinoise, v. MASPERO (Henri). — V. Huè, Quang-trj, Tourane.

Archéologie. Archæological Survey of India: Annual Report, 1912-14, v, 28 sqq.; Annual Report of the Archæological Department of His Highness the Nizam's Dominions, 1914-15, v, 43-44; Annual Report of the Archæological Department, Southern Circle, Madras, 1914-16, v, 42; Annual Report of the Archæological Survey of India, Eastern Circle, 1915-16, v, 42-43; Annual Progress Report of the Superintendent, Hindu and Buddhist mo-

numents, Northern Circle, 1914-16, v, 41; Annual Progress Report of the Superintendent, Muhammadan and British monuments, Northern Circle, 1914-16, v, 41; Government of Madras, Public Department, Epigraphy, v, 42; Hyderabad Archæological Series, n<sup>o</sup> 1, v, 44; Indian Archæological Policy, 1915, v, 28 sqq.; Progress Report of the Archæological Survey of India, Western Circle, Archæology, 1914-16, v, 41-42. — du Cambodge, v, 98-99; v. MARCHAL, PARMENTIER. — du Siam, III, 2-3. Circulaire relative à la découverte d'objets offrant un intérêt artistique ou archéologique, v, 120-121. Découverte archéologique à Quang-yên, v, 94, 96, 124. Découvertes archéologiques de Sir Aurel Stein en Asie centrale, v, 82-88. Fouilles archéologiques au Quang-trj, v, 96-98. Journal of the Hyderabad Archæological Society, 1916, v, 44-45.

Arhat. Liste des Seize — d'après un document khotanais, v, 73-74.

Asie centrale. Bibliographie, v, 73-74, 82-88. — Fragments d'un ouvrage bouddhique trouvé en —, v. *Konov*. Troisième voyage d'exploration en —, v. *Stein*.

Arousseau (Léonard). Mobilisé et parti pour la France, v, 90, 122, 123.

Ayudhyâ. Annales d' —, III, 5-7.

BARTH (Auguste). *Lettre à M. F. Faraut [sur les dates des anciennes inscriptions du Cambodge et du Champa]*, v, 112-118. — Nécrologie, v, 108-111.

*Barthélemy (R.)*. Le Tranninh, sa mise en valeur économique, v, 23.

*Beauvais (J.)*. Nommé correspondant de l'École, v, 119.

*Bhandarkar (R. D.)*. Ses fouilles archéologiques dans l'Inde, v, 40, 41-42.

Bibliographie. I, Indochine, v, 1-27. II, Inde, v, 28-60. III, Chine, v, 61-74. IV, Japon, v, 75-81. V, Asie centrale, v, 82-88.

Bibliothèque de l'École, v, 90-93. Inventaire alphabétique de la — (fonds européen), v, 90, 124.

Birmanie. Découverte archéologique en — v, 40-41.

*Blonay (Godefroy de)*. Aperçu sur l'état de l'indianisme, v, 60.

*Bonifacy (A.)*. Nommé correspondant de l'École, v, 119.

Bouddhisme. Le — au Japon, v. *Dautremet*. Le — à Sukhodaya, III, 12, 18. Conservation des monuments bouddhiques de l'Inde, v. Archéologie. Dictionnaire bouddhique sanscrit-tibétain-chinois-japonais, v. *Sakaki*. Fragments d'un ouvrage bouddhique trouvé dans le Turkestan chinois, v. *Konow*. Identification d'un personnage bouddhique d'après les sources chinoises et japonaises, III, 41 sqq. Sculptures gréco-bouddhiques de Takṣa-çilâ, v, 38-39.

*Bouillard (G.)*. Nommé correspondant de l'École, v, 119.

*Bradley (C. B.)*. Sa traduction de l'inscription de Ram Khamphên, III, 2, 8-11.

Brahmâ et sa çakti. Iconographie, v, 46-47, 56-57.

Bulandi Bagh. Fouille du —, v, 43.

Bulletin des Amis du Vieux Hué, 1916, v, 23-24.

*Burgess (James)*. Notice nécrologique, v, 103.

*Cadière (L.)*. Nommé correspondant délégué de l'École, v, 119. — Cf. v, 24.

Çakti. Iconographie, v, 55-57.

Cambodge. Chronique, v, 98-102. — Cartes de l'empire cambodgien d'après la

situation des inscriptions datées, v. *PARMENTIER*. Grammaire de la langue cambodgienne, v. *Maspero (Georges)* Iconographie du —, v, 46-60. Mélodies cambodgiennes, v. *Tricon*. Nouvelles acquisitions de la section cambodgienne du Musée de l'École, v, 95. Quelques nouveaux points archéologiques relevés au —, v, 98-99. Sur les dates des anciennes inscriptions du —, v. *BARTH*. — V. Phnom-péñ.

Cartes de l'Empire khmèr d'après la situation des inscriptions datées, v. *PARMENTIER*.

Champa. Les Chams d'autrefois et d'aujourd'hui, v. *Leuba*. Fouilles de deux monuments chams au Quàng-trj, v, 96-98. Iconographie du —, v, 46-60. Musée cham de Tourane, v, 124-125. Nouvelles acquisitions de la section chame du Musée de l'École, v, 94-95. Sur les dates des anciennes inscriptions du —, v. *BARTH*.

*Chassigneux (E.)*. Comptes-rendus, v, 24-27.

Châu, titre des circonscriptions de l'Annam sous les Lí et les Trán, I, 28-29, 35-41, 45-46.

*Chéon (A.)*. Nommé correspondant de l'École, v, 119.

Chien Mai. L'inscription de —, III, 19.

Chine. Bibliographie, v, 61-74. — Le culte de Wei-t'o en —, III, 51-52. La commanderie de Siang d'après les textes chinois, I, 49-55. Dictionnaire bouddhique sanscrit-chinois, v. *Sakaki*. La domination chinoise au Tonkin pendant la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle, I, 19-26. Fragments d'un ouvrage bouddhique trouvé dans le Turkestan chinois, v. *Konow*. Mots annamites d'origine chinoise, v. *Maspero (Henri)*. Phonologie chinoise, v. *Karlgren*. La section chinoise du Musée de l'École, v, 95. Troisième voyage d'exploration dans le Turkestan chinois, v. *Stein*.

Chronique. Ecole française d'Extrême-Orient, v, 89-96. Tonkin, v, 96. Annam,

- v, 96-98. Cambodge, v, 98-102. Laos, v, 102. Inde, v, 102-103. Angleterre, v, 103.
- Çiva et sa çakti. Iconographie, v, 49-55, 56-57.
- Cố châu, 1, 39.
- Cochinchine. Les marchands européens en —, v. *Maybon*.
- Cœdès (George). Travaux, v, 90, 123.
- Chargé d'une mission au Siam, v, 90, 125.
- Commaille (Jean). Nécrologie, v, 89, 105-107, 122.
- Correspondants de l'École, v, 119-120, 123.
- Couchoud* (P. L.). Sages et poètes d'Asie, v, 79-81.
- Đa-nghi, v. Nhan-biêu.
- Đài-thông. Localisation, 1, 34-35.
- Đài-Việt sử-kí toàn thư. Histoire des Li Antérieurs d'après le —, 1, 3-14.
- Damrong Rachanuphap (S. A. R. le prince). Nommé correspondant de l'École, v, 119.
- Đạo, 1, 30 n. 2, 41.
- Dautremet* (J.). Le bouddhisme au Japon, v, 76-79.
- Deloustal (R.). Nommé correspondant de l'École, v, 119.
- Dharmarājika-stūpa, v, 38-39.
- Dictionnaire miao-tseu, v. SAVINA.
- Đỗ Thiên, auteur d'un *Sử kí*, 1, 12-14.
- Documents administratifs, v, 119-125.
- 1916. 6 avril, Arrêté nommant des correspondants de l'École, *in-extenso*, v, 119-120. — 24 mai, M. H. Marchal nommé conservateur *p. i.* du groupe d'Ankor, v, 120. — 19 juin, Circulaire relative à la découverte d'objets offrant un intérêt artistique ou archéologique, *in-extenso*, v, 120-121. — 9 septembre, Rapport au Conseil de Gouvernement sur la situation et les travaux de l'École en 1915-1916, *in-extenso*, v, 121-125. — 6 décembre, M. G. Cœdès chargé d'une mission d'études au Siam, v, 125.
- Durand (E. M.). Nommé correspondant délégué de l'École, v, 119.
- Duroiselle (Ch.). Découverte archéologique en Birmanie, v, 40-41. — Nommé correspondant de l'École, v, 119.
- Eberhardt (Ph.). Nommé correspondant de l'École, v, 119.
- École française d'Extrême-Orient. Chronique, v, 89-96. — Situation de l' — en 1915-1916, v. FINOT. — V. Bibliothèque, Correspondants, Documents administratifs, Musée, Publications.
- Épigraphie. Documents épigraphiques du Siam, III, 1-2. Government of Madras, Public Department. Epigraphy, v, 42. — Cf. Inscription.
- Fan-ts'ie, v, 71-72.
- Faraut (Félix), v. BARTH.
- FINOT (Louis). *Auguste Barth*, v, 108-111. — *Les dates de l'inscription de Nagara Jum*, III, 23-27. — *Rapport au Conseil de Gouvernement sur la situation et les travaux de l'École française d'Extrême-Orient pendant l'année 1915-1916*, v, 121-125. — *Comptes-rendus*, v, 1-24, 28-45, 82-88. — Cf. v, 89, 121, 122.
- Fleuve Rouge. Le — et le fleuve Phú-lưong, 1, 33-34.
- Géographie. — de l'Asie centrale, v. Stein. — économique du Tran-ninh, v. *Barthélemy*. — historique du Cambodge, v. PARMENTIER. — physique de l'Indochine, v. *Le Cadet*. — politique de l'Annam sous les Li, les Trần et les Hồ, v. MASPERO (Henri).
- Go-on, v, 67-71.
- Haikai, v, 80-81.
- Histoire. Etudes d' — d'Annam, v. MASPERO (Henri). Notes critiques pour servir à l' — du Siam, v. FINOT, PETITHUGUENIN. — des relations commerciales de l'Annam et du Tonkin avec les nations européennes au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècle, v. *Maybon*.
- Hồ. Géographie politique de l'Annam sous les —, v. MASPERO (Henri).
- Huế. Bulletin des Amis du Vieux —, 1916, v, 23-24.
- Hyderabad. — Archæological Series, n<sup>o</sup> 1, v, 44. Institution par la — Archæo-

logical Society d'une médaille d'or en mémoire de Sir Alexander Pinhey, v, 102-103. Journal of the — Archæological Society, 1916, v, 44-45.

Iconographie.—bouddhique, III, 51-56.

— de l'Inde du Sud, v. *Krishna Sastri*.

Inde. Bibliographie, v, 28-60. — Chronique, v, 102-103. — Archéologie, v. à ce mot. Indianisme, v. *Blonay*. Représentations des divinités de l'— méridionale, v. *Krishna Sastri*.

Indochine. Bibliographie, v, 1-27. — Chronique, v, 89-102. — L'— devant l'opinion, v. *Mélin*. Comparaison entre l'icongraphie de l'Inde et celle de l'—, v, 45-60. Régime pluviométrique de l'—, v. *Le Cadet*. — V. Annam, Birmanie, Cambodge, Champa, Laos, Siam, Tonkin.

Inscription. Cartes de l'Empire khmèr d'après la situation des — s datées, v. PARMENTIER. — de Chien Mai, III, 19. — de Nagara Jum, III, 16-18; v. FINOT. — s de Sukhōthai, III, 8-16. Une nouvelle — d'Açoka, v. *Krishna Sastri*. Sur les dates des — s du Cambodge et du Champa, v. BARTH.

Interdits en relation avec les noms de familles chez les Tâi-noirs, v. MASPERO (Henri).

Jandial. Fouille de —, v, 39.

Japon. Bibliographie, v, 75-81. — Le bouddhisme au —, v. *Dautremet*. Une nouvelle édition japonaise de la Mahāvvyutpatti, v. *Sakaki*. Nouvelles acquisitions de la section japonaise du Musée de l'École, v, 95-96. Poètes japonais, v. *Couchoud*. Une tradition japonaise sur le dieu Wei-t'ò, III, 52-54.

Jen Ngao, I, 52-53.

Journal (The) of the Hyderabad Archæological Society, 1916, v, 44-45.

Kan-on, v, 67-71.

K'ang-hi tseu tien. Les tables des rimes du —, v, 63-67.

*Karlgren* (B.). Etudes sur la phonologie chinoise, v, 61-73.

Khmèr, cf. Cambodge.

Kien-t'ò, III, 42-44.

*Konow* (Sten). Fragments of a Buddhist work in the ancient aryan language of Chinese Turkistan, v, 73-74.

Kouang yun. Liste des fan-ts'ie du —, v, 63-67.

*Krishna Sastri* (H.). The new Asokan Edict of Maski, v, 44. South-Indian Images of Gods and Goddesses, v, 45-60. — Cf. v, 42.

Kumrahar. Le site de —, v, 34-38. 42.

Kwàng. Quelques interdits en relation avec le nom de famille —, III, 32-34.

Lajonquière (E. Lunet de). Nommé correspondant de l'École, v, 119.

Laos. Chronique, v, 102. — Géographie économique, v. *Barthélemy*.

Lé. Sur les divisions territoriales de l'Annam sous les —, I, 47-48.

*Le Cadet* (G.). Régime pluviométrique de l'Indochine, v, 26-27.

Lé Thúc. La géographie politique de l'Annam d'après —, I, 42-44.

*Leuba* (Jeanne). Les Chams d'autrefois et d'aujourd'hui, v, 22-23.

Lí, terme donné par les Chinois aux tribus barbares, I, 22 n. 9.

Lí. La dynastie des — antérieurs, v. MASPERO (Henri). La géographie politique de l'Annam sous les —, v. le même.

Lí Bí. La révolte de —, I, I n. 1, 3-6, 20-21, 25.

Lí Phât-tú. La légende de — dans l'histoire officielle de l'Annam, I, 7 sqq. Le culte de — et de ses fils, I, 18-19.

Lieou Yuan et le tableau des rimes, v, 65-67.

Linga. Iconographie, v, 50-51.

Ling wai tai t'a. Les circonscriptions administratives de l'Annam d'après le —, I, 31-41.

Lộ, titre des circonscriptions de l'Annam I, 41-46.

Mahāvvyutpatti, v. *Sakaki*.

MARCHEL (Henri). *Dégagement du Phimānakàs*, III, 57-68. — Nommé conservateur p. i. du groupe d'Ankor, v, 120. Cf. v, 90, 122.

Marshall (Sir John), v, 28 sqq.

Maski. Une nouvelle inscription d'Açoka découverte à —, v. *Krishna Sastri*.

Maspero (Georges). Grammaire de la langue khmère, v, 1-19. — Nommé correspondant délégué de l'École, v, 119.

MASPERO (Henri). *Etudes d'histoire d'Annam*. I, *La dynastie des Li antérieurs (543-601)*, I, 1-26. II, *La géographie politique de l'Empire d'Annam sous les Li, les Trân et les Hồ (X<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, I, 27-48. III, *La commanderie de Siang*, I, 49-55. — *De quelques interdits en relation avec les noms de famille chez les Tâi-noirs*, III, 29-34. — *Quelques mots annamites d'origine chinoise*, III, 35-39. — *Comptes rendus*, v, 61-74. — Cf. v, 90, 123.

Mauryas. Fouille de l'ancienne capitale des —, v, 34-38.

Maybon (Ch. B. J.). Les marchands européens en Cochinchine et au Tonkin (1660-1775), v, 20-21.

Meillier (M.). Nommé correspondant de l'École, v, 120.

Mélin (A.). L'Indochine devant l'opinion, v, 24-25.

Miao-tseu. Dictionnaire —, v. SAVINA.

Monuments. Conservation et exploration des — de l'Inde, v, 30 sqq. Etude des — du Tonkin, v, 96, 123-124.

Mots annamites d'origine chinoise, v. MASPERO (Henri).

Musée. Nouvelles acquisitions du — de l'École, v, 94-96, 124. Une statuette chinoise de Wei-t'ô du — de l'École, III, 56. — khmère de Phnom-péñ, v, 99.

Nagara Jum. L'inscription de —, III, 16-18; v. FINOT.

Nalanda. Fouille de —, v, 43.

Nécrologie. Auguste Barth, v, 108-111. James Burgess, v, 103. Jean Commaille, v, 105-107.

Nestoriens. Influence chrétienne sur le bouddhisme chinois et japonais par l'intermédiaire des —, v, 77-78.

Nghia-lô. Interdictions rituelles chez les Tâi-noirs de —, III, 29-34.

Ngô-si-liên et la légende de Triêu-Quang-phuc, I, 10-12.

Nhan-biêu (Đa-nghi) Fouille du monument de —, v, 97-98.

Nizam. L'archéologie dans les Etats du —, v. Archéologie, Hyderabad.

Orband (R). Nommé correspondant de l'École, v, 120.

Panch Pahari. Fouille de —, v, 42-43.

PARMENTIER (Henri). *Cartes de l'Empire khmère d'après la situation des inscriptions datées*, III, 69-73. — *Jean Commaille*, v, 105-107. — *Vat Nokor*. I, *Description générale*, IV, 1-10. II, *Décoration*, IV, 11-29. III, *Construction*, IV, 29-31. IV, *Destination des bâtiments*, IV, 31-33. V, *Histoire*, IV, 33-36. — *Compte-rendu*, v, 45-60. — Cf. v, 89, 122.

Pāṭaliputra. Fouille de —, v, 34-38.

PERI (Noël). *Le dieu Wei-t'ô*, III, 41-56. — *Comptes-rendus*, v, 75-81. — Cf. v, 90, 123.

PETITHUGUENIN (P.). *Notes critiques pour servir à l'histoire du Siam*. I, *Les sources*, III, 1-8. II, *Le royaume thai de Sajanālaya Sukhōdaya (XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles)*. A, *Les inscriptions*, III, 8-21. Cf. III, 25, n. 3. — Nommé correspondant de l'École, v, 120.

Phimānakās, Dégagement du —, v. MARCHAL.

Phnom Ba Chey = Vat Nokor.

Phnom-péñ. Musée khmère de —, v, 99, 125.

Phonétique. — annamite, v. MASPERO (Henri). — cambodgienne, v, 1-7. — chinoise, v. *Karlgren*.

Phoṅsāvādān, III, 4-7.

Phủ, I, 30-35, 41, 45-47.

Phủ-lương. Localisation du phủ de —, I, 32-34.

Pinhey Memorial Medal, v, 102-103.

Pirey (le P. H. de). Ses louilles au Quảng-trị, v, 96-98, 123.

Przyłuski (J.). Nommé correspondant de l'École, v, 120.

Publications. — de l'Ecole, v, 124. — de l'Archæological Survey of India, v, 32-33.

Quảng-trị. Fouilles archéologiques au —, v, 96-98.

Quảng-yên. Ancien tombeau chinois à —, v, 96.

Ram Khamhên. L'inscription de —, III, 2, 8-13.

Sakaki (Ryôsaburô). Bon-Zô-Kan-Wa shiyaku taikô honyaku meigi taishû (Mahâyvutpatti), v, 75-76

Sanderson (Gordon), v, 41.

SAVINA (F. M.). *Dictionnaire miao-tseu-français, précédé d'un précis de grammaire miao-tseu et suivi d'un vocabulaire français-miao-tseu*, II, I-XXII, 1-246.

Schmitt (le P.). Sa traduction des inscriptions thâi, III, 2, 8-20, 23-26.

Siam. Notes critiques pour servir à l'histoire du —, v. FINOT, PETITHUGUENIN. Nouvelles pièces siamoises du Musée de l'Ecole, v, 95.

Siang. La commanderie de —, v. MASPERO (Henri).

Sirkap. Fouille de —, v, 39.

Sông Cầu = Phú-lưong giang I, 34.

Sou-pou-t'ô, v, 74.

Spooner (D. B.). Ses théories sur Pâṭaliputra, v, 34-38 ; cf. v, 42-43

Stein (Sir Aurel). A third journey of exploration in Central Asia, 1913-1916, v, 82-88.

Sû-ki, I, 12-14.

Sukhodaya, v. PETITHUGUENIN.

Tâi-noirs. Quelques interdits en relation avec les noms de famille chez les —, v. MASPERO (Henri).

Takṣaṣilâ. Fouille de —, v, 38-40.

Tammân, III, 3-4.

Tao-che. Son récit des révélations de Wei-t'ô à Tao-suan, III, 45-49.

Tao-suan et les révélations du dieu Wei-t'ô, III, 45-51.

Taxila, v. Takṣaṣilâ.

Tchao T'ô, I, 53-54.

Tchen Pa-sien, I, 4-7, 20-21.

Thâi. Le royaume — de Sukhodaya, v. PETITHUGUENIN.

Thân-tich, I, 17 n. 1.

Tonkin. Chronique, v, 96. — Culte de Wei-t'ô au —, III, 54-56. Dictionnaire de la langue des Miao-tseu du —, v. SAVINA. Etude des monuments du —, v, 96. Géographie administrative du — du X<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, I, 27-48. Histoire du — pendant la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle, I, 19-26. Interdictions rituelles chez les Tâi-noirs du Haut —, v. MASPERO (Henri). Les marchands européens au — au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, v. *Maybon*. Nouvelles acquisitions de la section tonkinoise du Musée de l'Ecole, v, 94.

Tourane. Musée cham de —, v, 124-125.

Trân. Géographie politique de l'Annam sous les —, v. MASPERO (Henri).

Tranninh, v. *Barthélemy*.

Tricon (A. E). Conférence sur les mélodies cambodgiennes, v, 27.

Triệu Quang-phục. La légende de — dans l'histoire officielle de l'Annam, I, 3-15. —, dieu-patron de villages des bords du Đáy, I, 16-19.

Truong-xá. Fouille d'un monument cham à —, v, 96-97.

Ts'ie yun, v, 63-67, 71-72.

Turkestan chinois. Fragments d'un ouvrage bouddhique trouvé dans le —, v. *Konow*. Voyage d'exploration dans le —, v. *Stein*.

Văn-miêu de Hanoi. Conservation, v, 96-124.

Vat Nokor, v. *PARMENTIER*.

Vidiçâ. Fouille de —, v, 40.

Việt điện u linh tập. Légendes de Triệu Quang-phục et de Li Phật-tử d'après le —, I, 14-15.

Viṣṇu et sa çakti. Iconographie, v, 47-49, 56-57.

Vogel (J. Ph.). Nommé correspondant de l'Ecole, v, 120.

Vũ-ninh châu, I, 39.

Wei-t'ô, v. *PERI*.

Xieng Mai, v. *Chien Mai*.

# TABLE DES MATIÈRES.

---

## N<sup>o</sup> 1

Henri MASPERO. — ETUDES D'HISTOIRE D'ANNAM :

- I. — LA DYNASTIE DES LÍ ANTÉRIEURS (p. 1-26).
- II. — LA GÉOGRAPHIE POLITIQUE DE L'EMPIRE D'ANNAM SOUS LES LÍ, LES TRẦN ET LES HỒ (p. 27-48).
- III. — LA COMMANDERIE DE SIANG (p. 49-55).

## N<sup>o</sup> 2

F. M. SAVINA. — DICTIONNAIRE MIAO-TSEU-FRANÇAIS, PRÉCÉDÉ D'UN PRÉCIS DE GRAMMAIRE MIAO-TSEU ET SUIVI D'UN VOCABULAIRE FRANÇAIS-MIAO-TSEU (p. 1-XXII et 1-246).

## N<sup>o</sup> 3

P. PETITHUGUENIN. — NOTES CRITIQUES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU SIAM (p. 1-21).

Louis FINOT. — LES DATES DE L'INSCRIPTION DE NAGARA JUM (p. 23-27).

Henri MASPERO. — DE QUELQUES INTERDITS EN RELATION AVEC LES NOMS DE FAMILLE CHEZ LES TĀI-NOIRS (p. 29-34).

Id. — QUELQUES MOTS ANNAMITES D'ORIGINE CHINOISE (p. 35-39).

Noël PERI. — LE DIEU WEI-T'Ō (p. 41-56).

Henri MARCHAL. — DÉGAGEMENT DU PHIMĀNAKĀS (p. 57-68, fig. 1-10 et pl. 1-11).

Henri PARMENTIER. — CARTES DE L'EMPIRE KHMÈR D'APRÈS LA SITUATION DES INSCRIPTIONS DATÉES (p. 69-73 et cartes I-VI).

## N<sup>o</sup> 4

Henri PARMENTIER. — VAT NOKOR (p. 1-38 et pl. 1-V).

## N<sup>o</sup> 5

### BIBLIOGRAPHIE.

- I. — Indochine — *Georges Maspero*. Grammaire de la langue khmère (cambodgien) (L. FINOT), p. 1. — *Ch. B. Maybon*. Les marchands européens en Cochinchine et au Tonkin (Id.), p. 20. — *Jeanne Leuba*. Les Chamis d'autrefois et d'aujourd'hui (Id.), p. 22. — *R. Barthélemy*. Le Tranninh, sa mise en valeur économique (Id.), p. 23. — Bulletin des Amis du Vieux Hué, 1916 (Id.), p. 23. — *A. Mélin*. L'Indochine devant l'opinion (E. CHASSIGNEUX), p. 24. — *G. Le Cadet*. Régime pluviométrique de l'Indochine (Id.), p. 26. — *A.-E. Tricon*. Conférence sur les mélodies cambodgiennes, p. 27.

II. — **Inde.** — Indian Archæological Policy, 1915. — Archæological Survey of India. Annual Report. Part I. 1913-1914 et 1914-1915. — Archæological Survey of India. Annual Report. 1912-1913. — Annual Progress Report of the Superintendent, Hindu and Buddhist monuments, Northern Circle. 1914-1915 et 1915-1916. — Annual Progress Report of the Superintendent, Muhammadan and British monuments, Northern Circle. 1914-1915 et 1915-1916. — Progress Report of the Archæological Survey of India, Western Circle. Archæology, 1914-1915 et 1915-1916. — Annual Report of the Archæological Department, Southern Circle, Madras. 1914-1915 et 1915-1916. — Government of Madras. Public Department. Epigraphy. 1914-1915 et 1915-1916. (L. FINOT), p. 28. — Annual Report of the Archæological Survey of India, Eastern Circle. 1915-1916 (Id.), p. 42. — Annual Report of the Archæological Department of His Highness the Nizam's Dominions. 1914-1915. — Hyderabad Archæological Series. N<sup>o</sup> 1. The new Asokan Edict of Maski. — The Journal of the Hyderabad Archæological Society, 1916 (Id.), p. 43. — H. Krishna Sastri. South-Indian Images of gods and goddesses (H. PARMENTIER), p. 45. — Godefroy de Blonay. Aperçu sur l'état de l'indianisme, p. 60.

↙

III. — **Chine** (H. MASPERO). — B. Karlgren. Etudes sur la phonologie chinoise, p. 61. — Sten Konow. Fragments of a Buddhist work in the ancient aryan language of Chinese Turkistan, p. 73.

IV. — **Japon** (N. PERI). — Sakaki Ryōsabarō. Bon-Zō-Kan-Wa Shiyaku taikō honyaku meigi taishū (Mahāvīyutpatti), p. 75. — J. Dautremér. Le bouddhisme au Japon, p. 76. — P. L. Couchoud. Sages et poètes d'Asie, p. 79.

V. — **Asie centrale** (L. FINOT). — Sir Aurel Stein. A third journey of exploration in Central Asia, 1913-1916, p. 82.

#### CHRONIQUE.

INDOCHINE FRANÇAISE : Ecole française d'Extrême-Orient, p. 89.

Tonkin, p. 96.

Annam, p. 96.

Cambodge, p. 98.

Laos, p. 102.

INDE, p. 102.

ANGLETERRE, p. 103.

#### NÉCROLOGIE.

Jean Commaille (H. PARMENTIER), p. 105. — Auguste Barth (L. FINOT), p. 108.

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS, p. 119.

INDEX ANALYTIQUE, p. 127.

---

## ERRATUM

---

N<sup>o</sup> 4, p. 11, l. 5 avant la fin. Au lieu de: pl. v, 51, lire: pl. v, 41.  
" p. 12, l. 9. — pl. 11, 1, 5, lire: pl. v, 1, 5.

N<sup>o</sup> 5, p. 1 sqq. M. Georges Maspero, à qui nous avons communiqué les bonnes feuilles contenant le compte rendu de sa *Grammaire de la langue khmère*, veut bien nous adresser quelques remarques de détail:

P. 13, l. 30: *Sĕtanà* est une faute d'impression; il y a dans la *Grammaire* (p. 7) *Sĕtanà*. — Ibid. C'est la stèle d'Angkor Vat (type VIII) qui est reproduite dans Barth et Bergaigne, non la grande inscription des galeries (type IX): la rectification n'est donc pas fondée. — P. 17: il y a dans l'exemple de la *Grammaire* (p. 384),

non une faute de traduction, mais une faute d'impression: 𑄣) est à corriger en

𑄣. [Ajoutons deux autres corrections. P. 3, l. 3, lire *ae*; p. 7 in fine, lire: 𑄣

et 𑄣<sup>o</sup>, 𑄣<sup>u</sup> et 𑄣<sup>∞</sup>.]

Pour le reste, M. Maspero préfère ajourner la discussion des questions de phonétique et d'orthographe soulevées par son livre. Il désire seulement que sa qualité d'administrateur des Services civils de l'Indochine, ancien résident au Cambodge, omise dans notre compte rendu, soit indiquée aux lecteurs comme élément d'appréciation. Il est juste, en effet, qu'un administrateur qui, sans être un linguiste de profession, présente au public le résultat de ses études sur la langue de populations qu'il connaît d'ancienne date, jouisse à la fois d'une plus grande latitude dans l'expression de ses idées et d'un plus large crédit pour des affirmations qui sont le fruit d'une longue expérience pratique. Nous croyons d'ailleurs avoir tenu compte de ce double point de vue.

---

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Les Publications de l'École française d'Extrême-Orient sont en vente : à Hanoi, à l'École française d'Extrême-Orient ; à Paris, chez l'éditeur, E. LEROUX, 28, rue Bonaparte.

- I. — Numismatique annamite. Par Désiré LACROIX, capitaine d'Artillerie de marine. Saïgon, 1900, 1 vol. in-8<sup>o</sup>, accompagné d'un album de 40 planches . . . . . *Épuisé*
- II. — Nouvelles recherches sur les Chams. Par ANTOINE GABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1901, in-8<sup>o</sup>. . . . . 10 fr.
- III. — Phonétique annamite (DIALECTE DU HAUT-ANNAM). Par L. CADIÈRE, de la Société des Missions étrangères. Paris, Leroux, 1902, in-8<sup>o</sup>. . . . . 7 fr. 50
- IV. — Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge. Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME 1<sup>er</sup>. Paris, Leroux, 1902, in-8<sup>o</sup>. . . . . 15 fr.
- V. — L'Art gréco-bouddhique du Gandhâra. ÉTUDE SUR L'ORIGINE DES INFLUENCES CLASSIQUES DANS L'ART BOUDDHIQUE DE L'INDE ET DE L'EXTRÊME-ORIENT. Par A. FOUCHER, docteur ès-lettres. TOME 1<sup>er</sup>. INTRODUCTION. — LES BAS-RELIEFS. Paris, Leroux, 1905, in-8<sup>o</sup>. . . . . 15 fr.
- VI. — Le même. TOME II. (Sous presse.)
- VII. — Dictionnaire cham-français. Par ETIENNE AYMONIER, ancien directeur de l'École coloniale, et ANTOINE GABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1906, in-8<sup>o</sup>. . . . . 40 fr.
- VIII. — Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge. Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME II. Paris, Leroux, 1907, in-8<sup>o</sup>. . . . . 15 fr.
- IX. — Le même. TOME III. Avec un cartable. Paris, Leroux, 1912, in-8<sup>o</sup>. . . . . 20 fr.
- X. — Répertoire d'Épigraphie jaina, PRÉCÉDÉ D'UNE ESQUISSE DE L'HISTOIRE DU JAINISME D'APRÈS LES INSCRIPTIONS. Par A. GUÉHINOT. Paris, Leroux, 1908, in-8<sup>o</sup>. . . . . 15 fr.
- XI. — Inventaire archéologique de l'Indochine. II. Monuments chams de l'Annam. Par H. PARMENTIER, chef du Service archéologique de l'École française d'Extrême-Orient. TOME 1<sup>er</sup>. DESCRIPTION DES MONUMENTS. Paris, Leroux, 1909, in-8<sup>o</sup>. . . . . 16 fr.
- XI<sup>bis</sup>. — Le même. PLANCHES, D'APRÈS LES RELEVÉS ET LES DESSINS DE L'AUTEUR. 1 album in-8<sup>o</sup>, comprenant 114 planches. Paris, Leroux, 1909. . . . . 16 fr.
- XII et XII<sup>bis</sup>. — Le même. TOME II et Album de Planches. (Sous presse.)
- XIII. — Mission archéologique dans la Chine du Nord. Par EDOUARD CHAVANNES, membre de l'Institut. TOME 1<sup>er</sup>. PREMIÈRE PARTIE. LA SCULPTURE À L'ÉPOQUE DES HAN. Paris, Leroux, 1915, in-8<sup>o</sup>.
- DEUXIÈME PARTIE. LA SCULPTURE BOUDDHIQUE, Paris, Leroux, 1915, in-8<sup>o</sup>.
- XIV. — Le même. TOME II. (En préparation.)
- XIII<sup>bis</sup>-XIV<sup>bis</sup>. — Le même. PLANCHES. 2 albums in-4<sup>o</sup>, comprenant 388 planches. Paris, Leroux, 1909. (Ne se vendent pas séparément. Prix de souscription à l'ouvrage complet : 150 fr.)
- XV. — Bibliotheca Indosinica. DICTIONNAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DES OUVRAGES RELATIFS À L'INDOCHINE. Par HENRI CORUIER, membre de l'Institut. TOME 1<sup>er</sup>. BIRMANIE, ASSAM, SIAM ET LAOS. Paris, Leroux, 1912, in-8<sup>o</sup>. . . . . 50 fr.
- XVI. — Le même. TOME II. PÉNINSULE MALAISE. Paris, Leroux, 1915, in-8<sup>o</sup>. . . . . 15 fr.
- XVII. — Le même. TOME III. INDOCHINE FRANÇAISE. Paris, Leroux, 1914, in-8<sup>o</sup>. . . . . 40 fr.
- XVIII. — Le même. TOME IV. INDOCHINE FRANÇAISE. Paris, Leroux, 1914, in-8<sup>o</sup>. . . . . 40 fr.
- Atlas archéologique de l'Indochine. MONUMENTS DU CHAMPA ET DU CAMBODGE. Par le capitaine E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, attaché à l'École française d'Extrême-Orient. Paris, Leroux, 1901. 1 vol. in-1<sup>o</sup>. . . . . 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

- I. — Éléments de sanscrit classique. Par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1902, in-8<sup>o</sup>. . . . . 10 fr.
- II. — Précis de grammaire pâlie, ACCOMPAGNÉ D'UN CHOIX DE TEXTES GRADUÉS. Par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1904, in-8<sup>o</sup>. . . . . 10 fr.